

NAPOLI !? NAPLES RACCONTA RACONTE



Università degli studi di Napoli
"L'ORIENTALE"

Vertiges

Textes réunis par :
Giovannella Fusco Girard
Michele Costagliola d'Abele
Emilia Surmonte

Napoli
2015

Indice

Section A

Mounga	7
<i>Sylvie Huck</i>	
La Mélancolie du hasard	11
<i>Philippe Vilain</i>	
La subalterne	27
<i>Patrick Saveau</i>	
Sur le chemin de la liberté	37
<i>Assia-Printemps Gibirila</i>	
Des livres et moi	47
<i>Francis Mizio</i>	
Les Bougainvilliers	63
<i>Alain Benichou</i>	
Julia	71
<i>Mylène André</i>	
Le Sud	77
<i>Raymond Iss</i>	
Paris se meurt, mon amour	83
<i>Ségolène Chailley</i>	

Section B

La Couleur de l'infortune	97
<i>Mohamed Mbongar Sarr</i>	

La nuit des temps	113
<i>Robert Morency</i>	
Olimpia	119
<i>Jean-François Sonnay</i>	
La fontaine de souffrance	127
<i>Mathieu La Manna Hamelin</i>	
Je suis le fils de ma mère	131
<i>Max Lobe</i>	
La tête de bœuf	141
<i>Joaquim Hock</i>	
Mal de dents	151
<i>Pascal Blanchet</i>	
Pas de velours	165
<i>Hélène Dormond</i>	

Section C

Paroles	181
<i>Valentina Meli</i>	
Les glaneurs de Belleville	183
<i>Ryoko Sekiguchi</i>	
Suomi	193
<i>Antonino d'Esposito</i>	
Le Château de la Belle au Bois Dormant	199
<i>Graziella Capraro</i>	

Section A

Sylvie Huck

Mounga

Je m'appelle Mounga.

Je suis assis dans le métro qui me porte d'un côté à l'autre de la cité. C'est drôle tous ces trains sous la capitale. Une fois, au début, quand je ne le connaissais pas bien, je suis resté toute la journée dedans sans sortir et je me suis bien amusé : je me suis endormi dans une rame jusqu'à une fin de station inconnue ; je suis passé d'un train à un autre comme ça me plaisait, au sort des correspondances ; je me suis aussi perdu dans des passages qui ne finissaient jamais ; j'ai entendu de la musique et des chants qui ont touché mon cœur pendant que je courais dans les couloirs sales et vieillis ; et j'ai vu des immenses affiches colorées qui m'ont donné de la joie, montrant des photos de pays lointains un peu identiques au mien et que les gens d'ici appellent paradis exotiques.

J'ai oublié mon enfance ; l'enfance de Mounga, dans le village de Limka où il est né un soir d'un croissant de lune montante. La mère en avait assez de cet enfant qui ne voulait pas sortir. Elle avait compté les lunes, elle savait que le petit aurait déjà dû se présenter. Pourtant Mounga restait silencieux, il se contentait de grossir dans le ventre et il n'était pas pressé de sortir. Il entendait le son des percussions, elles rythmaient les fêtes au village, et c'était un joli son, rassurant, qui rappelait un peu le tam-tam du cœur qui cadencait sa vie depuis toujours. Pourquoi Mounga devait-il sortir ? Il était au chaud, il sentait béatement le balancement de la marche qui devenait berceuse quand sa mère chantait tout en rejoignant le puits d'eau loin du village. Elle partait tôt avec ses sœurs et ses belles-sœurs à cause du soleil qui devenait vite piquant, et Mounga se laissait entrer dans le sommeil. En revanche, quand les pas, les rires et les bavardages se tassaient, Mounga s'éveillait brusquement, alors il se mettait à cogner pour mieux sentir son univers et se rassurer. Peu de temps auparavant

il se tournait aussi, explorait son océan, sa caverne. À présent Mounga en était réduit à donner quelques petits coups car sa caverne rétrécissait inexorablement tout autour de lui. C'est alors que Mounga commença à s'inquiéter... qu'était-il censé faire maintenant ? Il agrippa l'espèce de grosse corde qui flottait proche de lui et avec laquelle il jouait parfois, y referma ses petits doigts et tira, tira de toutes ses forces. Il entendit des cris :

« Aiiia ! Mais qu'est-ce qu'il fait donc celui-là ? ! Je l'attends, je l'attends, il ne vient pas... et voilà que ça tiraille à présent, je sens comme un petit animal qui me chatouille tout en dedans ! »

C'était la mère qui n'arrêtait pas de crier et de se lamenter auprès des autres femmes du village de cet enfant qui ne voulait pas faire comme ses frères. Après des jours d'attente, les plus anciennes persuadèrent la mère d'aller trouver la vieille Nan pour lui demander conseil sur cet enfant « qui ne veut pas sortir ». La vieille Nan a aidé tant de femmes, a délivré tant de nouveau-nés, plus qu'aucune autre femme du village, et depuis si longtemps qu'elle avait même sorti et lavé de ses propres mains l'ancien chef du village, celui qui était déjà retourné auprès des ancêtres dans le jardin où l'on se retrouve tous un jour. C'est une vieille qui ressemble à une sorcière, elle n'a plus beaucoup de cheveux, ni de dents, et son visage est déformé par le temps, les rides, les vieilles scarifications et aussi les cicatrices d'une violente varicelle épidémique dont plus personne n'a le souvenir dans le pays. Heureusement que Mounga ne peut pas la voir ! Mais la vieille Nan n'est pas du genre à s'en laisser conter par un petit, qui n'est même pas encore né. Elle tape quelques coups sur le bas du ventre de la mère et approche sa tête tout en criant :

« Aia Aia Ahhhhh ! Pourquoi restes-tu caché ? Viens donc nous montrer le bout de ton nez ! »

Mais Mounga reste complètement silencieux, il n'aime pas cette voix criarde qui l'impressionne. Il préfère faire l'absent, prend son pouce en bouche et ne répond rien, pas même un petit coup de talon. La vieille Nan se relève, pensive, elle grimace et on ne voit plus que son nez cassé et aquilin... c'est qu'il est coriace le petit... alors elle réfléchit et puis elle dit :

« Qu'on lui amène ses frères aînés et qu'ils l'appellent. »

Et chacun à leur tour, ils appellent Mounga. Mounga reconnaît

leurs voix, il est content qu'ils l'appellent, qu'ils lui promettent de partager leurs jeux, mais il ne se décide pas. La mère aussi se met à parler à Mounga, mais il n'écoute pas les mots, il se laisse juste bercer par eux et se rendort tranquille.

Alors la vieille Nan entre dans une grande colère qui lui hôte même le sommeil. Elle traite le gamin de termite et de vaurien, jamais aucun enfant ne lui a fait cet affront. Et puis, c'est alors qu'elle se souvient, quand elle était mère, il y a bien longtemps et qu'elle préparait les beignets au lait de coco, si doux, si parfumés que bientôt surgissaient les enfants du village qui venaient lui souhaiter le bonjour, une bonne vie ou un bon appétit. La vieille Nan n'hésite pas une seconde, elle se rend chez la mère qui vient de se coucher, rassemble vivement les ingrédients, prépare immédiatement la pâte et commence à cuire les beignets. Elle installe confortablement la mère, son ventre en direction du feu où rissolent les beignets dans la grande poêle. Bientôt, les frères de Mounga relèvent la tête, se lèvent de leur couche et s'approchent. Mounga se réveille lui aussi... quelque chose de nouveau, de doux et de sucré le caresse ; c'est bon, c'est chaud, c'est comme une promesse. Il s'étire et cherche à attraper l'effluve. Les enfants s'impatientent, ils regardent avec envie les beignets gonflés.

« Chut », leur dit la vieille Nan, « ils sont pour Mounga, je vous en ferai d'autres demain. » Plein d'impatience, Mounga commence à remuer dans tous les sens et à battre avec la tête contre la porte de sa mère.

« Je le sens ! », s'écrie la mère, « Il veut être délivré ! Enfin ! »

Alors elle aide Mounga par quelques fortes contractions, et la vieille Nan le reçoit dans ses bras.

« Tiens », dit-elle en tendant le bébé à la mère, « mange les beignets, que ton lait soit parfumé et que Mounga sache qu'on ne l'a pas trompé ».

Mounga s'est à présent endormi, bercé par le balancement du train. Sa peau d'ébène sent la fragrance des arbres secs et du vent de la savane. Il est grand, il est beau, il est fort, il est seul. Il ne sait plus pourquoi il est venu là, un jour, dans le pays des blancs. C'est un pays fantastique, si technologique que les rêves les plus fous y sont dépassés chaque jour. Pourtant, ceux qui entourent Mounga ont tous

perdu le rire, le vrai rire plein qui sort du ventre et ne trompe pas. À les observer dans leur manège quotidien, Mounga se dit qu'ils ne connaissent pas le parfum du feu de bois de l'arbre à pain le soir, ni les bruits des hyènes qui chassent en groupe. Les autres, les gens d'ici, n'ont jamais vu l'immensité noire éclairée d'argent quand le ciel est pur et la lune pleine, ni entendu les chants et les danses qui ont rythmé la vie humaine depuis toujours. Les autres ne savent pas marcher, juste courir ; ils ne savent pas voir, juste regarder ; ils n'existent pas ; ils sont déjà au pays des ancêtres, mais ils ne le savent pas.

La Mélancolie du hasard

C'est après le drame du Cercle Wagram que je cessai de jouer. Une nuit, à ma table, deux joueurs se mirent à s'insulter, et le silence se fit autour d'eux qui, pour le coup, ne jouaient plus du tout. Dans ce monde où circulent des fortunes, il n'est pas rare que surviennent des altercations, d'ordinaire vite maîtrisées par des colosses herculéens, d'origine serbe, qui ont le chic pour rétablir le calme en quelques secondes ; les comptes se soldent à la sortie, en huis-clos, dans les parkings souterrains des Champs-Élysées. Mais, cette nuit-là, l'altercation empira. Le ton monta si vite entre les deux joueurs que personne n'eut le temps d'intervenir. Nous vîmes tous un homme en agresser un autre qui, après avoir été frappé au foie et s'être heurté la tête contre une table de jeu, retomba lourdement au sol, inanimé ; nous vîmes, encore, l'agresseur faire les poches de sa victime, gisant au sol, dont le regard fixait un point aveugle de la salle. Quand la police arriva, chacun fut prié de regagner sa place pour répondre à l'interrogatoire. Qui étions-nous ? Avions-nous un casier judiciaire ? Qu'avions-nous vu précisément ? Connaissions-nous ces individus ? Fréquentions-nous assidûment le Cercle ? La police se conduisit parfois comme une femme jalouse, à l'affût d'indices, qui soupçonne moins pour obtenir des réponses attendues que pour décontenancer, démasquer : sans nous concerter, nous répondîmes tous la même chose, la vérité, ce que nous avions vu, ce que nous savions : rien. Disons que, dans ce milieu, ne rien voir est une affaire d'honneur, ne rien savoir, ne pas parler, une question de survie, et qu'il est préférable de ne pas faire d'histoires, encore moins de s'en mêler. Nous continuâmes ainsi, une bonne partie de la nuit, à bluffer.

Sara, avertie par la police, m'attendait dans le hall. Dans sa robe noire, elle ressemblait à une veuve. Des cernes pochaient ses yeux verts, maquillés à la hâte. En croisant son regard, j'avais tout de suite senti que la partie s'annoncerait rude et que, face à cet adversaire expérimenté, rompu à mes mensonges, il me faudrait argumenter,

persuader, expliquer pourquoi j'étais retourné au Cercle, pourquoi je m'étais mis à rejouer, il me faudrait batailler avec les mots, me repentir, consoler, promettre encore : faire un numéro brillant, en somme. Sara s'y était parfois laissé prendre, par crédulité au début, par politesse ensuite, par amusement peut-être, enfin, de me voir mentir comme un enfant. Mais les temps avaient changé. Notre situation s'était détériorée, et Sara avait fini par se lasser de mes « beaux discours », comme elle disait. C'est la raison pour laquelle, cette nuit-là, elle ne me laissa pas le temps de m'expliquer : « Je sais ce que tu vas dire...! ». Moi aussi, j'eus l'intuition de ce qu'elle allait dire, et je compris à sa fermeté, à la dureté de son regard, que je ne possédais plus de nouvelle chance, de joker, pour retenir Sara : ce serait elle ou bien le jeu.

Dans l'heure, je lui fis solennellement la promesse d'arrêter, et je rédigeai, sous ses yeux, une lettre dans laquelle je demandais « à me faire interdire de jeu » – lettre que Sara, par précaution, adresserait elle-même, et selon la procédure, en recommandé, avec accusé de réception, au Ministère de l'Intérieur. J'exécutais les choses malgré moi depuis l'altercation, sans plus d'emprise sur rien, sans comprendre ce qui m'arrivait, surpris d'être passé, en un délai si court, de joueur à suspect, de suspect à menteur, de menteur à victime, et de me retrouver devant Sara comme devant les inspecteurs : interrogé. La probabilité, si faible, qu'un tel enchaînement de circonstances survienne, ne pouvait, en effet, qu'interroger un joueur de mon espèce : pouvais-je croire qu'un drame, dont je venais d'être le lointain témoin, révèle à Sara le mensonge que j'avais si bien su lui cacher pendant deux ans ? Est-ce cela, le hasard, pensais-je, l'incertitude de ce qui arrive, le sentiment que notre vie se joue à notre place, et que, quoi que nous fassions, les événements nous décident ?

Ce n'est que le surlendemain, en lisant la presse, que je réalisais la gravité des faits survenus au Cercle ; dans une rubrique marginale, l'on évoquait « un homicide involontaire » et l'on racontait qu'un homme d'une quarantaine d'années, Pierre Orlanducci, avait trouvé la mort au Cercle Wagram à la suite d'un différend, et d'une hémorragie cérébrale. L'agresseur, un certain Pascal Moretti, corse lui aussi, l'avait interpellé, et tué, pour récupérer son argent, 5 000

euros. L'article concluait que l'homme était mort pour un « problème d'argent ». Cette précision m'amusa : en effet, qui n'a pas de problème d'argent ?

2.

Sans le jeu qui avait organisé ma vie, réglé mes humeurs, pendant des années, je me sentais incomplet, las, vidé de ma substance. Me manquaient la perspective de me rendre au Cercle, d'attendre quelque chose – lucarne de mon quotidien. Même si, avec le temps, l'envie de jouer se dissipa. Je ne dis pas que je ne pensais plus au jeu, et que je n'en avais plus la nostalgie, mais enfin, je ne jouais plus. Je me faisais une raison. L'essentiel était là. Sara et moi menions une vie confortable, à l'abri du besoin, dans un bel appartement de la place de la Bastille. Je me contentais de vivre, je veux dire, de vivre sans jouer, chose qui m'avait toujours semblé impossible. L'amour de Sara, sa bienveillance, m'aidaient à contenir les assauts de ma mémoire, peut-être d'un certain manque : je considérais ma chance d'avoir rencontré Sara, songeant qu'elle était arrivée dans ma vie pour me secourir, au bon moment, avant qu'il ne soit trop tard, avant que je ne me ruine.

Je ne mens pas quand je dis avoir cessé de jouer, même si je m'arrangeais. Un peu. On n'arrête pas de boire en un jour. Encore moins de jouer. L'injustice du plaisir est que, s'il faut peu de temps pour y prendre goût, il en faut beaucoup pour s'en déshabituer ; il s'agit d'un lent processus de désintoxication qui naît souvent d'une prise de conscience, de ce que les joueurs, comme les toxicomanes ou les alcooliques, appellent le « déclic ». Si l'interdiction m'empêchait, concrètement, de jouer, celle-ci ne provoqua pas de suite ce déclic ; il me restait encore à abandonner l'idée que le jeu me nuisait. Le poker ne m'était plus un jeu tant il m'obsédait, il m'était une manie qui envahissait tout mon temps, mon être même, qui m'assiégeait en permanence, jusqu'à me faire disputer, lorsque je me retrouvais seul dans l'appartement, des parties virtuelles contre des adversaires imaginaires, des parties perdues que je refaisais. C'est ainsi que je m'arrangeais avec mon passé : je distribuais des cartes à différentes places – cinq – de la table, face à des chaises vides que

j'occupais tour à tour, avant de me déplacer, chaque fois, pour prendre la place d'un adversaire, de moi à moi, de moi en moi. Je ne sais quel plaisir je trouvais dans ces parties solitaires, au cours desquelles je devais, par une gymnastique de l'esprit, non seulement adopter le profil et le point de vue d'un adversaire, l'incarner, le contrefaire, introduire des temps de réflexion, tout en imaginant les mimiques des uns et autres, y compris les miennes ; ainsi, avant de jouer moi-même, pouvais-je relancer un joueur agressif ; puis, checker un teigneux bagarreux, attaquant fort et ne cessant de relancer pour protéger sa main ; puis, bluffer un autre qui, timoré à l'idée de perdre un jeton, se contentait de suivre les mises et se gardait bien, lui, de relancer, d'entrer dans les coups ; puis, miser fort sur un joueur passif dont la neutralité, le refus de jouer, l'absence de prises d'initiatives, rendent très difficile de détecter la qualité de sa main et peuvent conduire à des catastrophes. Dans cet effort de démultiplication, le plus difficile n'était pas de me mettre dans la peau d'un adversaire différent, mais de m'efforcer d'oublier le jeu de chaque adversaire, et, chaque fois, de calculer les probabilités des sorties de cartes, d'envisager toutes les combinaisons possibles, à la place d'un autre : c'est à la condition d'être un autre, strictement un autre, que la partie fonctionnait. Je ne saurais bien dire combien de parties je m'imposais ainsi. Dans ma folie, je me persuadais de le faire pour ne pas rompre brutalement mes habitudes avec le jeu, pour me distraire d'un certain ennui, sans avoir le sentiment de jouer contre moi, de devoir en passer par cette adversité imaginaire pour m'ôter définitivement le goût du jeu, me vaincre moi-même.

Je sentais, pourtant, au cœur de cette lutte intérieure, que je ne devais pas abuser de ces parties, trop tenter le diable, et que, si ces parties permettaient de tester la valeur de ma résolution, je m'effrayais de penser que, sans doute, le besoin de me remettre en situation ne demeurerait aussi intense que parce que, depuis que j'avais arrêté, rien d'autre – ni mon couple ni mon métier – ne me donnait de sensations plus fortes, et que ce n'était pas tant le poker qui me manquait que l'intensité des parties, l'adrénaline. Peut-être même n'avais-je jamais été aussi joueur que dans ces moments où je ne jouais plus réellement.

3.

Six années étaient passées maintenant. Mes souvenirs du Cercle me laissaient tranquille. Je ne rêvais plus de poker, de salons feutrés, je ne me trouvais plus d'adversaires pour disputer des parties imaginaires, même mes rêves étaient sages. Les somnifères en étaient venus à bout. Et s'il m'arrivait, en rêves, de renouer, le temps d'un verre, avec de vieilles connaissances, je ne parvenais plus à traîner mon ombre jusqu'au Wagram, comme si le jeu n'avait fait que nourrir un songe, et que mon imaginaire, ma mémoire même, n'avaient plus assez de force pour se débarrasser d'un sommeil de six années. Bien entendu, j'exagère, et je ne peux pas nier que, de temps à autres, lorsque, pour une raison ou pour une autre, je devais repasser dans le quartier des Champs-Élysées, je ne repensais pas à cette époque, mais je jure que je n'avais plus de mauvaises pensées, ni ne frissonnais à l'idée de me retrouver face à mes démons. J'étais un autre homme : je m'étais racheté une conduite, je gagnais bien ma vie, j'avais honoré mes dettes, et fini, même, par épouser Sara. Une page était tournée, comme on dit. Notre famille s'était, aussi, agrandie : d'un fantasque chaton nommé Brahms qui, la nuit, effrayé par ses propres fantômes, sautait sur nos pieds, qu'il mordillait goulûment. Non, vraiment, je ne pensais plus au jeu, que nous évoquions pour en rire, comme la fois où, accompagnant Sara au bureau de tabac, elle me dit en grattant frénétiquement un ticket de Cash : « Tu ne peux pas comprendre mon chéri, tu n'es pas un joueur, toi ! ».

Il arrivait, toutefois, que Sara, prise d'une curiosité soudaine, se hasarde à faire allusion au jeu : « Tu es si secret. Quel cachotier tu fais ! », disait-elle, dans un grand sourire, en évoquant la fameuse nuit du Cercle Wagram. « C'est quand même fou, cette histoire, non ? Dire que sans ce meurtre, je n'aurais peut-être jamais rien su, et, à cette heure, tu serais en train de jouer ! » Elle n'en revenait pas de l'enchaînement des circonstances, dont le romanesque semblait, avec le temps, atténuer sa rancune : « Tout à fait incroyable, quand j'y songe ! ». Elle parlait de « hasard », de « destin », de « fatalité », de toutes ces notions abstraites que j'avais essayé de défier par le jeu. « Tu te souviens ? » dit-elle. « Un peu... » répondis-je, méfiant. « Comment ça, un peu ? C'est tout toi, ça, un peu. On se souvient ou

on ne se souvient pas. Alors ? » « Alors quoi ? » « Tu te souviens, oui ou non ? » « Tu parles, si je me souviens... c'était la première fois que je voyais un mort, un mort, un vrai, avec des yeux renversés... Un mort, ça ne s'oublie pas » « Et c'est comment un mort, ça ressemble à quoi ? » « Un mort, ça ne ressemble à rien ! »

D'autres fois, Sara se montrait plus directe pour me faire parler de mon passé de joueur : « J'aimerais savoir pourquoi tu jouais. Je suis bien consciente de la naïveté de ma question, et que tu ne pourras pas m'y répondre facilement, peut-être même que tu ne pourras pas m'y répondre du tout, mais, enfin, j'aimerais bien savoir, je suis intriguée, parce que c'est quelque chose que je ne peux pas comprendre... et, peut-être que je me trompe, mais, enfin... j'ai l'impression que c'est une chose qui ne pourrait pas m'arriver, à moi, de devenir dépendante du jeu ! Est-ce que je suis trop rationnelle pour ça ? » « Je ne sais pas. » « Ah, j'étais sûre que tu répondrais cela, que tu ne saurais pas. Tu ne sais jamais rien mon pauvre chéri quand je te demande quelque chose ! » Sara n'avait pas tort, au reste. Quand elle me posait des questions personnelles, je répondais le plus souvent ainsi, que je ne savais pas, sans m'abandonner à des confidences, non seulement sur mon passé de joueur, mais sur ma jeunesse, sur la vie débridée de mon père, sur ma « vie d'avant » de la connaître, sur ma vie sentimentale et les femmes qui l'avaient précédée même. Pour tout dire, même, je ne m'étais jamais confié à ma femme, ne lui dispensant mon passé qu'avec parcimonie, à coups de « C'est loin, tu sais, ma chérie ! » ou de « Je me souviens mal », et de réponses évasives qui ne manquaient pas d'agacer Sara. « Tu es si secret ! », disait-elle, sans me le reprocher, en se désolant de mon repli, en s'accusant peut-être de ne pas savoir accéder à moi, de ne pas trouver les mots pour me mettre en confiance, faisant de mon silence son propre échec.

Cette question, au reste, « Pourquoi jouez-vous ? », que l'on m'avait souvent posée, me paraissait absurde, dans une société de consommation qui emploie les grands moyens pour nous convaincre de nos manques, en nous proposant, à travers des clips et des campagnes d'affichage abusives, une image idéale du bonheur (acquérir des objets de luxe, la haute technologie moderne, avoir une femme belle, jeune, partir en vacances dans des endroits

paradisiques, etc.) et ne cesse de nous inciter à devenir plus riches et plus beaux, dans une quête vaine, perdue d'avance : quoique nous en venions à posséder, ce ne sera jamais assez ; nous sommes condamnés à l'insatisfaction perpétuelle, à toujours désirer, à toujours rêver de mieux. Surtout, je voyais la perversité d'un système qui crée du besoin et du manque, des désirs auxquels il se dédouane d'emblée de nous inciter, comme avec l'inscription « Fumer tue » sur les paquets de cigarettes prévenant le fumeur de la dangerosité du tabagisme, comme avec les publicités pour l'alcool et les jeux de loterie, ponctuées, à la radio, par une voix inaudible, au débit accéléré, prévenant des risques d'une consommation abusive (« Pour votre santé, buvez avec modération ! ») ou de la nuisance du jeu (« Jouer avec excès comporte des risques ! ») ; c'est cela, pensais-je, la perversité, le vice, le vrai : inciter, tenter, mais encourager à jouir, modérément, d'un plaisir que l'on vous promet immense. C'est pourquoi la véritable question ne me paraissait pas : « Pourquoi jouez-vous ? », mais, plutôt : « Pourquoi ne jouez-vous pas ? ».

4.

Sans doute les résolutions que nous avons prises par obligation, les promesses auxquelles nous nous contraignons, ne sont-elles rien face aux démons qui les hantent ; je ne regrettais rien, néanmoins, je sentais renaître en moi un mal pernicieux, qui n'était ni de l'ennui, ni une lassitude particulière, mais un mal indéfini, une angoisse plus profonde, dont je n'avais jamais su me débarrasser, un sentiment d'inexistence, de facticité plutôt, qui me donnait à sentir que ma vie se jouait sans moi, ce spleen continu, cette mélancolie du hasard qui m'avait fait trouver dans le jeu la légèreté, l'insouciance, le principe d'incertitude qui ne dirigeait plus ma vie, le doute qui, dans l'action de miser de l'argent au poker, me faisait échapper à toute détermination et me rendait libre de décider de mon sort. Quand je jouais, je spéculais sur du possible non sur le probable qu'était devenue mon existence ; je m'inventais une liberté selon des règles, en fonction de stratégies incertaines, qui, confortant ou déjouant mes hypothèses, me risquant, m'aventuraient, provoquaient le destin, réglaient mon être sur l'imprévisible. Je ne regrettais rien, non, c'est

vrai, mais je sentais que ma vie rêvait désormais d'une autre, et que ce qui me manquait était, précisément, ce qui me fascinait dans le jeu, le poker, non tant l'espérance du gain que la possibilité de ne pas l'obtenir, la peur de perdre, qui m'astreignait chaque fois à un calcul de probabilités, le même calcul, la même mathématique de décision qui me conduisait à anticiper, à décider de tel événement de ma vie, à défier le hasard.

Le jeu reprit possession de moi, sournoisement, au travail, en observant des collègues, inscrits sur des sites de jeux en ligne, qui disputaient des parties de poker. Mes collègues n'avaient pas le profil de ce que l'on appelle des « joueurs », mais eux aussi avaient fini par se laisser tenter, « pour s'amuser au départ », avant d'y investir leur temps, et leur argent, parce que tout individu recèle en lui la potentialité d'un joueur. On ne se doute pas que tel homme, « bien sous tous rapports », dont la situation, professionnelle et familiale, est exemplaire, joue, secrètement ; que tel retraité dilapide sa pension au casino en ligne ; que tel chef d'entreprise, dirigeant des milliers d'employés, marié et père de trois enfants, éprouve la hâte, dès qu'il retrouve son foyer, de consulter un site de jeu ; que tel cardiologue, après avoir rafistolé le cœur d'un patient, sortant du bloc opératoire, ne pense qu'à retirer ses gants ruisselants de sang pour disputer une partie de Poker improvisée contre Colassone⁸⁷ de Mexico et Karamazov de Moscou ; que tel jeune étudiant de la Sorbonne, isolé dans sa chambre universitaire, bluffe, à deux heures du matin, tel maçon hollandais de Nimègue, insomniaque lui aussi ; que tel avocat romain, spécialiste de Droit international, parie une somme folle sur un joueur de tennis inconnu disputant un tournoi au Bangladesh – je pourrais multiplier les exemples. Le jeu est sans doute la passion la plus indécente des hommes.

Un temps, je résistais. Sans trop de mal. Le poker en ligne me donnait le sentiment de déchoir après avoir connu les fastes du Wagram. Me manquaient les mimiques, les airs, les regards fuyants et durs, les sourires joués, la comédie humaine des cartes, l'atmosphère du Cercle aussi, la mezzanine de la poker-room. J'avais besoin d'entendre le froissement des cartes glissant sur le tapis, de voir le visage de mes adversaires, d'observer leurs comportements, d'agir de visu. L'intérêt de batailler contre un adversaire perdu à l'autre bout

du continent, dont je ne voyais que la photo, d'emprunt souvent, et qui, dans le temps de la partie, devait s'occuper à autre chose (mes collègues jouaient tout en déjeunant) en attendant son tour, me paraissait moindre, limité – version dévoyée du poker, réduit à un calcul de probabilités. Ce poker-là me semblait perdre son âme. J'étais de l'ancienne école, j'aimais le jeu pour son professionnalisme, son esprit, sa dimension humaine, son esthétisme aussi ; mais à ce poker, je ne pouvais plus rejouer avant de purger mes dernières années d'interdiction, et j'avais coupé depuis trop longtemps avec ce milieu pour revenir dans des parties clandestines disputées dans des immeubles de Neuilly ou des tripots du XIII^e arrondissement, China Town parisien, règne de maquerelles affairées au majong, où il m'était arrivé de me refaire, parce que, la nuit, dans les plus hauts étages de certaines tours, Paris finit par ressembler à Macao. Du temps avait passé. D'autres avaient pris ma place. Époque révolue, pour moi.

Un temps, je résistai, disais-je. En vain. On refuse la première fois comme d'autres disent « non » le premier soir, mais ce n'est là qu'une politesse du désir, une résistance courtoise pour ne pas céder trop vite aux avances que l'on souhaite ardemment favoriser. Pourquoi s'interdire le plaisir ? Je sentais qu'il était trop tard pour revenir en arrière, que la pensée du jeu s'était déjà insinuée en moi et que, non seulement je ne pouvais plus rien faire pour l'empêcher de cheminer davantage, mais je ne souhaitais pas l'en empêcher, j'aimais me laisser envahir par elle, vaincre par ses sensations, dont j'oubliais combien elles m'avaient asservi, par ce désir qui me ranimait et faisait fondre, un à un, les arguments d'une résolution que je ne me sentais plus en mesure de tenir, que je ne cherchais même plus à combattre : je redevais un joueur, comme si, ces six dernières années, deux hommes différents avaient bataillé en moi, s'étaient succédés sans parvenir à s'accorder, le premier désirant ce que le second s'interdisait. Qui a joué jouera, sans doute, oui, j'en étais maintenant convaincu, je n'avais plus aucun doute sur la question. Même le proverbe allait dans mon sens.

Déjà, je ne percevais plus comme un obstacle mon inscription au « Fichier des Interdits », que la loi avait étendu aux jeux en ligne, depuis que j'avais appris que des comptes en ligne d'opérateurs de jeu comme Betclik, Bwin, Unibet et la Française des Jeux, se revendaient

clandestinement, à des prix négociables, pour jouer sous fausse identité et éviter ainsi de fournir à l'opérateur des informations personnelles, et autres données relatives à son compte bancaire : il suffit de donner l'argent au titulaire du compte qui, après avoir pris une commission au passage, crédite son compte et vous le loue ; même si cela comporte le risque que le prêteur soit malhonnête, et refuse, plus tard, de vous reverser l'argent gagné. Pour ma part, je proposais à un collègue de me louer un de ses comptes en ligne, prétextant que c'était pour le dissimuler à ma femme, « ne pas laisser de traces » avais-je dit. Je me souviens que j'éprouvai un malaise en reprenant ce compte d'occasion, sous une identité d'emprunt – Ghostface –, un sentiment coupable, surtout, de rejouer sans le dire à Sara, de payer pour prendre un plaisir dont, une nouvelle fois, elle ne serait pas la cause : cette clandestinité m'effrayait, me donnait l'impression de commettre une faute du même ordre qu'une infidélité. Mon collègue, auquel je donnai 3 000 euros en argent liquide, exécuta le virement ; en quelques minutes, mon compte fut crédité. Ainsi naquit Ghostface. Ce n'était plus moi qui jouais.

Joueur, j'étais un joueur de poker. À vrai dire, je n'avais jamais cessé de l'être. J'allais avoir quarante ans quand le démon du jeu me reprit ; ce qui était assez jeune pour renoncer au sérieux de l'amour conjugal, mais trop vieux, déjà, pour renoncer au plaisir que je redécouvris dans le jeu, quand bien même le sérieux et le plaisir ne doivent pas s'opposer de la sorte, puisque c'est par plaisir que je jouais avec tant de sérieux.

5.

Dès que j'avais un moment de solitude, je jouais. Depuis mon compte en ligne. Je m'inscrivais dans des parties de 1 000 euros, ou plus, au-delà de ce montant, les sommes sont volatiles, l'argent se dilue dans le plaisir. Je dépensais mon argent sans y faire attention, comme d'autres se font plaisir en achetant un vêtement de luxe, une paire de chaussures, une montre dont ils n'ont pas la nécessité, une folie pour laquelle ils se laissent tenter, et qu'ils regrettent, chez eux, en la réessayant devant la glace. J'étais ainsi. Je me faisais plaisir, mais il arrivait que le plaisir me punisse. Parfois, après une défaite importante,

je me persuadais d'arrêter, et j'arrêtais, trois jours, pendant lesquels je m'efforçais de penser à autre chose. Le premier jour, lendemain d'échec, était le plus terrible, celui de l'abattement, qui me faisait ruminer mes pertes et me convaincre d'avoir pris la bonne décision. J'établissais une liste des bienfaits et méfaits du jeu qui, lorsqu'elle penchait en faveur des méfaits, me confirmait que je me trouvais sur la bonne voie : j'arrêterais. Cette fois, c'était certain !

Les deuxième et troisième jours, j'étais pris d'un regain pour mon couple, dans lequel je m'investissais davantage. Il me semblait redécouvrir ma femme, être plus amoureux d'elle, comme s'il me fallait perdre au jeu pour la regagner. Je redoublais d'attention à son égard. Je lui proposais des sorties, je faisais mille projets, je lui offrais des cadeaux, comme doit le faire un mari infidèle, soucieux de se racheter. « Que tu es gentil, mon chéri, ce n'est pas mon anniversaire pourtant ! » « Je veux que ce soit tous les jours ton anniversaire, je veux que ce soit tous les jours ta fête. » Je ne lui mentais pas, pour une fois, j'étais sincère. Cessant de jouer, je fêtais mes retrouvailles avec Sara. Je me rassurais de savoir que je pouvais compter sur elle dans les moments difficiles, de sentir sa présence, de l'observer, le soir, assise devant sa tablette, à rêvasser, la tête appuyée sur sa main retournée, l'air songeur, le regard visant un point aveugle de l'écran bleu qui n'était peut-être que son propre reflet.

Par une sorte de petit miracle intérieur, les jours suivants, j'étais toujours surpris de voir comment les choses se rétablissaient dans mon esprit, de sentir que le traumatisme d'un échec, l'abattement, le désenchantement, le dégoût, les remords, la nervosité, finissaient par se dissiper en moi, par s'essorer dans la grande machine de l'ennui, au point de ne plus m'affecter. Une forme de sérénité revenait. Déjà, je pouvais relativiser mon échec. Je me persuadais de traverser une mauvaise passe, songeant à cette vérité irréfutable que, si la loi des séries se confirmait, il n'existait pas plus de probabilités pour que je continue de perdre que pour que je ne me remette pas à gagner. Sans doute ce sentiment se doublait-il d'une présomption de joueur, d'une inébranlable foi en mes compétences, qui m'empêchait de douter trop longtemps, de me remettre en question.

M'arrêter de jouer, faire une pause, je n'y songeais plus. À peine avais-je encaissé le choc, à peine avais-je effacé mon dépit, que je

sentais renaître, sur les ruines de celui-ci, le désir de rejouer. Comme un alcoolique boit, un fumeur fume, sans se demander toutes les fois qu'il se verse un verre, allume une cigarette, pourquoi il le fait, j'allais rejouer parce que j'étais un joueur, et que le jeu décidait pour moi. Je ne pouvais faire autrement, incapable d'arrêter ; encore une fois, ce désir impérieux de jouer, ce sentiment de l'urgence propre aux états de démente, dont j'avais cru me débarrasser durant quelques jours, se substituait à ma passion renaissante pour Sara ; et ce désir demeurait d'autant plus vif que l'abstinence et l'ennui l'avaient nourri : je voulais bien, moi, cesser de jouer, j'aurais bien voulu me délivrer de cette servitude, mais m'en délivrer était absurde dans la mesure où je serais retombé dans l'ennui, et cette rechute, cette retombée dans l'ennui, qui aurait fini par m'éloigner de Sara plus encore, sans l'excuse du jeu cette fois, m'aurait donné un sentiment d'échec plus grand ; ainsi je ne voyais plus d'autre moyen, pour me relier à Sara, que de me remettre à jouer, et vite, sans plus attendre, de dissoudre tout à fait mon ennui dans le plaisir du jeu afin de faire revivre en moi un état de passion et de retrouver les émotions que mon couple ne me suscitait plus : par cette ruse du plaisir, l'ennui ne me délivrait plus de Sara, mais c'est encore Sara, son fantôme, sa figure ressuscitée, qui, me ramenant au jeu, me délivrait de l'ennui.

6.

Je ne sais plus quand, exactement, Sara découvrit mon secret, « ma trahison » comme elle dit, je ne sais plus quand elle m'annonça qu'elle me quittait. Je me souviens seulement de ses mots, de la fenêtre entrouverte sur le printemps, devant laquelle elle se tenait : « Je te quitte ». Il est vrai que l'on n'est jamais très original dans ces moments.

Ces mois furent déplorables. Non seulement j'avais perdu Sara mais je me perdis moi-même, de vue ; non seulement j'avais été quitté, mais je me quittais. Depuis le départ de Sara, j'errais à la surface des jours, et ne tardais pas à renouer avec de vieilles connaissances : l'angoisse et l'ennui. Mes nuits étaient grises, mes aubes décolorées, mes journées, du temps inutile, et il y avait maintenant des heures entières où je me sentais aspiré par une force soudaine, des crises d'angoisse qui me donnaient la sensation

vertigineuse de chuter dans le vide, que je tentais d'apaiser, comme je l'avais toujours fait : en jouant. Sans plus y trouver de plaisir. Même jouer m'ennuyait. J'étais en proie à une sorte d'engourdissement de l'esprit qui me faisait percevoir toute chose avec indifférence, mon travail, refuser les divertissements (les sorties entre amis, les invitations à des soirées, des anniversaires...), maudire cette indépendance, que j'avais parfois désirée, et dont je ne savais pas profiter : cette indépendance me pesait maintenant que j'étais seul. Je me rendais compte que celle-ci ne m'intéressait, au fond, que de façon idéale, et que j'avais été, durant toutes ces années, pareil à un prisonnier rêvant de son évasion, mais qui, une fois évadé, ne sait plus quoi faire de sa liberté retrouvée, s'ennuie de sa prison : j'étais libre mais je n'étais pas libéré de mes remords, de mes souvenirs, auxquels il suffisait que je repense pour fondre en larmes.

J'étais possédé par le souvenir de Sara, ma femme, je voyais son fantôme partout : dans des silhouettes qui s'improvisaient sur mon passage ; des ressemblances que, seul, je savais percevoir, qui pouvaient être infimes (une démarche, un geste, un détail d'un vêtement) ; des objets qu'elle avait oublié d'emporter (une trousse de maquillage, des dossiers, des photos, des livres) ; des endroits où nous étions passés (tel restaurant, telle terrasse de l'Île-Saint-Louis où nous dégustions des glaces, telle rue où nous nous étions embrassés) ; j'avais l'impression d'être accompagné par elle, d'entendre sa voix, de pouvoir lui parler. Sara, je ne cessai de la revoir à toutes les périodes de notre histoire : notre rencontre, sa pudeur des premières nuits, l'éblouissement face à son corps, nos voyages et nos longues marches dans Monaco, Nice ou San Remo ; à n'importe quel moment de la journée apparaissaient soudainement des images d'elle, une hémorragie d'images, de scènes, de sourires et de disputes aussi, qui s'écoulaient de façon ininterrompue, dans le désordre de mon esprit ; étrangement, parmi les images qui me revenaient, la plus obsédante, était celle de nos soirées sans plaisir particulier, dans la monotonie de ce rituel sans joie, dominé par l'habitude, que je fuyais en allant jouer sur internet, dont je ne savais apprécier ni la valeur, ni la vertu apaisante, et qui se vengeait désormais de moi.

Pour mon malheur, je ne cessais pas de jouer, parce que cesser ne se justifiait plus maintenant que j'étais seul : je pouvais le faire sans me

cacher ni mentir à personne ; désormais, ma passion ne regardait que moi, et mes démons, je pouvais, désormais, les affronter à mains nues, sans bouclier, sans rien : je n'avais pas seulement vaincu notre couple, je m'étais vaincu moi-même ; et je demeurais mortifié de voir le raffinement avec lequel j'avais construit mon échec. Je m'avisais, par ailleurs, que, sans Sara, je ne jouais plus désormais que de façon compulsive, par une sorte de fidélité à sa mémoire, qui me maintenait dans l'illusion qu'elle ne m'avait pas réellement quitté : en somme, je continuais de jouer comme si elle demeurait à côté de moi, me persuadant, seul, le soir, que Sara avait du retard, qu'elle finirait par revenir, que tout reprendrait entre nous, « comme avant », me disais-je ; ainsi, jouer me donnait une sensation d'absurde : non seulement plus je jouais, plus je pensais à ma femme et entretenais l'illusion de sa présence, mais, en même temps, plus cette illusion prenait corps, plus je travaillais à la perdre, dans la mesure où c'était précisément le jeu qui nous avait séparés.

Mais la chose s'avéra bientôt plus complexe. En effet, quand bien même je constatais les effets néfastes – de la dépendance à l'endettement en passant par le départ de Sara – que le jeu avait entraînés dans ma vie, je ne parvenais pas tout à fait à le mépriser, en regard de l'existence et de la reconnaissance que celui-ci m'apportait, du monde qu'il m'avait fait découvrir, des émotions qu'il me faisait vivre, des souvenirs, jusqu'aux regrets même, qu'il me laissait : que le jeu soit destructeur, comme il le fut pour moi, était un constat que j'étais bien obligé d'admettre. Et, si, bien entendu, je pouvais me dire que Sara ne m'aurait pas quitté si je n'avais pas joué, l'argument était réversible puisque je n'aurais sans doute jamais vécu avec Sara si je n'avais pas joué, si elle ne m'avait pas accepté comme le joueur que j'étais. Du souvenir du plaisir à l'épreuve du dégoût, le jeu, suivant le point de ma vie où je l'appréhendais, me donnait un sentiment paradoxal qui ne distinguait pas la chance de la malchance, mais faisait de l'une la conséquence de l'autre, et me réduisait à penser que, pour moi, la chance n'avait fait que tourner.

Une nuit que je n'arrivais pas à dormir, je me retrouvai, je ne sais comment, je ne sais par quel miracle des insomnies, vers les Champs-Élysées. Les circonstances, un goût prononcé pour la sédentarité, avaient fait que je n'étais plus retourné dans l'avenue Wagram depuis des années. Je reconnus de suite l'entrée du Cercle, une porte

anodine, grise, coincée entre un restaurant et une salle de spectacles, qui ressemblait davantage à une entrée de garage, et qui, c'est un euphémisme, me parut bien moins luxueuse que dans mon souvenir : comment avais-je pu préférer aussi longtemps ce lieu au lit où m'attendait Sara ? L'avenue déserte illuminait faiblement mon passé, les ruines d'un rêve, mais j'eus le temps d'apercevoir de vieilles connaissances, devant l'entrée, François Clément, un professeur de philosophie que j'avais éliminé d'une partie, et, à quelques mètres de lui, l'avocat Fabio Montella, dit « Le Tueur », déambulant avec un air de lassitude agacée. Tous deux me semblaient avoir vieillis, mais il est possible qu'ils eussent dit la même chose de moi, car nous ne voyons bien les rides que sur le visage des autres. Je me souvenais que, derrière cette porte, j'avais dépensé des sommes fabuleuses, pour rêver, ou me faire peur, je ne savais plus. Maintenant, je jugeais inutile d'aller plus loin, de voler d'autres souvenirs à l'oubli, en poussant mon expédition jusqu'au Club des Champs-Élysées, et je sautai dans un taxi pour regagner mes terres, le quartier de la République. Ce n'est pas que j'étais tellement attaché à mon quartier, mais je reconnaissais que sa vie, les couleurs et les odeurs de son marché, sa population jeune et bohème, ses fêtes tardives qui se disputent en prolongations, la présence fantomatique de Sara, avaient des vertus apaisantes sur moi ; ce quartier pacifique me rassurait, me réconciliait avec la sagesse des hommes, car, au fond, je jure que je préférerais la fête à l'ennui, la paix aux trépidations de la vie, et que c'est pour retrouver cette paix, justement, que je n'avais jamais cessé de trépider comme de me mettre en danger. Mon angoisse s'apaisait aussitôt à la vue des trottoirs bondés de jeunes fêtards, de minois éblouis par la lune, chantant en cœur devant des rideaux de fer baissés, des immeubles alignés comme des tombeaux, toutes portes refermées sur des univers silencieux.

7.

Nul hasard, au fond, l'histoire du joueur est toujours la même, l'histoire d'un homme qui gagne, une fortune parfois, avant de perdre, comme si le joueur jouait pour cela, perdre, sortir de son histoire, tromper son destin. À la fin de l'été, je poussais l'insomnie

un peu plus loin que le Wagram pour me retrouver, au petit matin, en gare de San Remo, là où Sara et moi nous avons passé nos dernières vacances. J'étais parti la veille sur un coup de tête, sans sac, sans but, sinon celui de revoir la ville où je perdis définitivement Sara. Le jour ne s'était pas levé encore. Hier encore je me disais en traversant les places et les squares, en descendant la rue principale qui mène à la mer, en apercevant les palmiers de la promenade, le casino où plus personne ne m'attendait, l'alignement de villas tristes, dont les façades pâles, tous volets fermés comme des paupières baissées, semblent résignées à ne plus voir la beauté devant elles, à ne plus regarder ces formes furtives, lointaines, de chalutiers ou de cargos, qui filaient sur la mer, ces clignotements d'avions dans le ciel lavé, uniformément gris, qui me montraient que je n'étais pas autre chose, que j'étais pareil à ces cargos, à ces avions qui s'enfoncent en silence dans leur nuit, qui clignotent pour signaler leur présence mais qui semblent n'aller nulle part ; hier encore, me disais-je, je me promenais dans San Remo avec Sara, et je réalisais mal encore comment nous avions pu nous séparer, à quoi j'avais joué pour en arriver là, seul, même si, en moi, le joueur connaissait bien ce mouvement fatal du hasard, où tout joue contre soi, où tout s'enchaîne sans que l'on ne maîtrise plus rien ; hier encore, me disais-je, arrivé sur la jetée, sur le point de repartir, comme si mes fantômes devaient me dire adieu ensemble, en apercevant un point noir sortir d'entre les rochers, puis un autre, puis un autre encore : les chatons, au corps d'adulte, que Sara avaient nourri une nuit, s'alignèrent sur le rocher, pour considérer, avec méfiance, l'étranger, voir s'il était armé de provisions ; je crus même reconnaître celui que Sara avait caressé ; plus loin, une sentinelle, la mère sans doute, rousse empâtée aux larges mâchoires, surveillait de loin. Je me contentai de leur parler de Sara.

Patrick Saveau

La Subalterne

Et alors ?

C'est la première fois que j'élève la voix ainsi et à cet instant précis, je me demande si ce sera la dernière, si elle ne va pas d'un simple geste me congédier, sans même me donner ce qu'elle me doit. Il faut dire que depuis un certain moment, elle commence sérieusement à me chauffer. Je n'en peux plus.

Et alors ? ai-je répété.

Silence. Je me mets à la fixer droit dans les yeux et je me rends compte que la jeune femme que j'apostrophe ainsi n'en revient pas. Elle, d'habitude si sûre d'elle, vient de se faire rembarrer sans ménagement par celle qu'elle considère comme une moins que rien. Sa lèvre inférieure se met à trembler de manière presque imperceptible, mais ce tremblement n'est pas celui de quelqu'un qui va exploser. Elle est muette. Elle paraît si abasourdie que je me dis que toutes les angoisses qui se sont emparées de moi depuis que j'ai commencé à travailler pour elle, ne sont que le résultat de mes propres névroses, de ce sentiment d'infériorité que je ressens par à-coups, de mon incapacité à m'affirmer, à croire en moi, même si je sais pertinemment que ce travail servile que je fais maintenant depuis plusieurs mois ne devrait pas me mettre dans cet état-là. Mais, je suis comme ça, plus névrosée que moi, y'a pas ! Cela rend la vie des gens que j'aime insupportable car je projette mes propres frustrations sur eux, pour m'en soulager je suppose, et bien entendu cela crée des frictions, de grosses frictions. Je deviens agressive, les mots sortent de ma bouche sans que j'aie le moindre contrôle sur eux. En privé, je ne maîtrise plus rien. En public, je suis plus subtile. Par où pourrais-je commencer pour vous donner une petite idée de mon mode de survie ? Je ne supporte pas les imperfections chez les gens, et comme j'ai un radar à la place des yeux, comme dit mon mari, je les remarque de

loin. Des sourcils mal épilés, des ongles mal coupés, une petite tache, une chemise mal repassée, une couture mal faite, des lacets mal noués, je vois tout. Et là, je ne sais pas ce qui se passe, je ne peux m'en empêcher, je me mets à critiquer. Rien ne peut m'arrêter. Dès que j'entre dans une pièce où il y a du monde, je suis tout en éveil. C'est comme un jeu pervers dont moi seule connaît les règles. Mes yeux scannent la pièce. Qui vont être mes victimes, celles dont je vais me gausser ? Je me mets à regarder comment les gens sont mis. Et dès que j'en trouve qui sont mal fagotés, je me rapproche d'eux pour les examiner à mon aise. Un vrai travail d'entomologiste. Je les tourne et les retourne dans tous les sens. Je les examine sous toutes les coutures. Puis, une fois que ma critique est faite, il faut que je fasse mon rapport à la personne qui est avec moi. Faire part de mes découvertes est ce qui me rend heureuse, ce qui me permet de surmonter les difficultés de la vie. Si je ne pouvais pas les partager, je commencerais à me sentir mal, et il faut absolument que je me décharge de cela sur quelqu'un. Quand je suis avec mon mari, il me voit arriver de loin. Il sait de quoi je vais parler, mais au préalable, il ne peut s'empêcher de me demander ce qui m'autorise à dire du mal des gens ainsi. Ah ! Là, j'ai toujours la parade. Moi, au moins, je suis impeccable, lui dis-je. Pas un cheveu de travers. Pas un faux pli. Tout chez moi est coordonné. Du moins c'est ce que je pense. Mon mari a beau m'expliquer qu'il n'y a pas qu'un seul critère de beauté, que celle-ci est multiple, que nous vivons à une époque où chacun peut s'exprimer comme il l'entend, moi, je ne l'entends pas de cette oreille. Si quelqu'un est habillé comme l'as de pique, il faut que je dégoise. Mon mari m'écoute avec patience. Je le soupçonne d'être un peu comme moi. Juste un peu. Il aime bien lui aussi que je lui fasse part de mes petites trouvailles. Ça l'amuse. Bon, il ne faut pas que j'aille trop loin. Mais quand je trouve un spécimen rare, il me lance un regard approuvateur et nous jubilons ensemble.

Et alors ? ai-je répété une troisième fois.

Elle ne dit toujours mot. Comment osé-je lui tenir tête ? Je n'en reviens toujours pas. Elle non plus apparemment. Aucun mot ne sort de sa bouche. Elle est figée. Il faut dire qu'elle n'a pas l'habitude

qu'une subalterne la remette en question. Oui, pour elle je ne suis qu'une subalterne, je n'ai pas droit à la parole. Pensez donc. Elle est la femme d'un riche homme d'affaires qui est toujours entre deux avions. Elle fait partie des nouveaux riches, elle le sait, il faut que cela se voie et elle n'en loupe pas une pour que les gens s'en rendent compte, moi la première. Vous pouvez m'aider à décharger la voiture ? La première fois, il faut dire que j'ai été impressionnée. Je n'avais rien dit, mais mes yeux devaient être gros comme des boules de loto. Deux voitures de luxe dans le garage. Je les imaginai quand ils honoraient de leur présence une invitation à un gala. On prend quelle voiture aujourd'hui, mon chéri ? La Porsche Cayenne ou la Bentley Continental ? Bon, je me demande pourquoi j'aurais dû m'attendre à moins ! Que je vous mette au parfum. Dès qu'elle m'avait demandé de mettre en ordre la penderie, je m'étais fait une idée, j'avais affaire à du lourd. Il y avait des vêtements et accessoires de marque en veux-tu en voilà ! De grandes marques, de celles qui sont établies depuis des décennies. De celles dont le commun des mortels n'a accès qu'en feuilletant les pages des magazines de mode. De celles dont les prix ne sont même pas affichés dans les vitrines, moyen radical de faire comprendre au chaland que ce n'est pas la peine d'entrer, qu'il ferait perdre leur temps aux vendeuses, qu'il n'a pas les moyens. Dis-moi, mon chéri, on pourrait s'arrêter chez Hermès, je n'ai vraiment plus rien à me mettre ! Alors, oui, j'avais très vite compris qu'elle n'avait aucune raison de me traiter avec le moindre égard.

Heureusement, son mari n'avait pas besoin de s'afficher, d'en mettre sans arrêt plein la vue. Non, lui, je le trouvais plus posé, du moins avec moi, car avec sa femme, ce n'était pas la même chanson. S'il se frottait avec elle, ça montait très vite dans les octaves. Pour se calmer, il avait une technique très particulière. Vous n'allez pas me croire. Il se dirigeait vers la penderie, prenait une de ses vestes et s'acharnait dessus. Pas n'importe quelle veste, pas une veste à deux francs six sous, non, une veste signée ! Vous pensez que je fabule. Pas du tout. Tout ce que je vous dis, c'est véridique. Bon je ne dis pas que je n'ajoute pas quelques ornements à ma petite histoire, comme a pu l'écrire un certain philosophe. Mais, c'est ainsi qu'il me faut raconter. Là encore, mon meilleur public, c'est mon mari. Cette fois-là, quand

je lui ai raconté ce dont j'avais été le témoin, il en est tombé à la renverse. Il faut dire que ladite veste avait été faite sur mesure, qu'elle était signée Tom Ford, et que dans la poche intérieure y figurait le nom de mon employeur et la date à laquelle elle avait été terminée. Moi-même, je ne savais pas que c'était une pratique courante parmi les couturiers. Je suis sûre que vous vous demandez comment je sais ce détail ? D'abord, il faut que vous sachiez que nous, les subalternes, on sait beaucoup de choses. On ne dirait pas comme ça à nous voir. On paraît tellement insignifiantes. Mais, comme on a accès à tous les coins et recoins de la maison, on regarde, on observe. Et puis, vous connaissez le dicton, quand le chat n'est pas là, les souris dansent. Bon, je ne vais pas vous dire que je fouille partout, que je regarde dans chaque poche. Non, j'ai bien d'autres choses à faire. Mais j'ai une très mauvaise habitude. Comme c'est moi qui descends la poubelle en fin de journée, je ne peux m'empêcher d'y jeter un petit coup d'œil, on ne sait jamais. Et là, qu'est-ce que je vois, la fameuse veste. Hop ! C'est comme s'il avait jeté plusieurs centaines d'euros, juste parce que sa femme l'avait contrarié. Pour tout vous dire, la veste, je l'ai ramenée à la maison. Dans ma petite tête de subalterne, je me suis dit que je pourrais peut-être la réparer. Toujours est-il que ses accès d'humeur, je n'en suis jamais l'objet car, lui, quand il me parle, il ne me regarde pas de haut. Ce n'est pas le cas de son épouse. On dirait que son statut lui fait oublier que moi aussi j'ai des sentiments, que moi aussi je veux être traitée avec des égards.

Donc, comme je vous le disais au début, j'ai su que mon œil critique serait idéal pour tenir la maison de cette famille, même si je me suis très vite rendu compte que je me trouvais dans un autre monde, un monde dont nous autres, je veux dire la majorité des gens, sommes exclus. Je me suis donc fait toute petite. Afin d'éviter toute ambiguïté, elle a tout de suite mis les points sur les i. J'étais là pour obéir à ses moindres requêtes et pour satisfaire ses moindres désirs. Là, je me suis posé quelques questions. Qu'est-ce qu'elle voulait dire, satisfaire ses moindres désirs ? Je me suis mis à imaginer des choses. On ne sait jamais avec ces gens-là. Ils ne sont pas comme nous. Jetez un coup d'œil dans la presse people, parfois on se demande si eux et nous, on habite sur la même planète. Je sais ce que vous allez me

dire, que je suis dans une logique binaire, que le monde n'est plus comme ça, que maintenant, on n'est plus dans les oppositions, le noir le blanc, que les extrêmes c'est du passé, que maintenant on est plutôt dans les nuances de gris. Du pipeau tout ça. Sortez un peu, ouvrez les yeux, observez les comportements des possédants et des possédés. Pas la même chose. Eux, ils ne sont pas comme nous. Vous n'êtes pas convaincus ?

L'autre jour, je me rends dans le supermarché du centre-ville, et qui je vois, je vous le donne en mille, ma patronne en train de faire quelques emplettes. Comme c'était mon jour off, que je n'avais pas envie de la voir, et qu'en plus, je suis presque sûre qu'elle aurait fait semblant de ne pas me reconnaître, je suis restée à distance raisonnable pour l'observer. Vous vous souvenez, c'est une de mes activités préférées. Et ben, vous me croirez si vous le voulez, alors qu'il faisait une température inhabituellement élevée en ce jour de décembre, elle portait un gros manteau de fourrure, sous lequel elle devait transpirer à grosses gouttes tellement il faisait chaud dans le magasin. Mais ce n'est pas tout ! Malgré la grisaille extérieure, malgré la nuit qui n'allait pas tarder à tomber, et ben, elle portait des lunettes de soleil qu'elle avait gardées pendant tout le temps où elle faisait ses courses, et qu'elle n'avait pas daigné enlever quand elle était passée à la caisse. Bon, accordons-lui une excuse, elle est très frileuse, ce n'est pas pour en mettre plein la vue qu'elle a décidé de le porter son manteau de fourrure, c'est pour se protéger du froid. Mais pour les lunettes, faut pas me la faire. Si ce n'est pas sa façon à elle de bien se distinguer des masses, en particulier de cette pauvre caissière qui en cette période des fêtes ne savait plus où donner de la tête et prenait chaque petit sourire de la part des clients comme un baume au cœur, je n'ai rien compris à la distinction. Et Dieu sait qu'elle se distinguait. J'ai bien regardé autour de moi. Elle était la seule attifée ainsi, manteau de fourrure, lunettes et le toutim. Je l'aurais baffée. Mais bon, je digresse, je digresse. Retour en arrière. Elle me rassura de suite. Point de requête sortant de l'ordinaire pour une simple subalterne comme moi. Il fallait que tout brille du sol au plafond, comme dans la publicité. Monsieur Propre, telle était ma nouvelle identité. Tiens c'est marrant, ce sont les femmes qui font le boulot, mais celui

qui est crédité de la propreté, c'est Monsieur Propre, un mec tout en muscles. Encore un coup tordu des hommes qui s'accrochent à tout pour asseoir leur supériorité. Mais je ne suis pas là pour vous parler des inégalités hommes/femmes, mais pour vous faire remarquer que ce qu'elle me demandait ne me posait pas de problèmes car c'est pour cela que j'avais été engagée. Je ne trouvais rien à y redire. Je faisais ce qu'elle me demandait de faire. J'avais bien fait une suggestion sur la manière de ranger un placard, mais ma remarque était restée lettre morte. Elle n'avait pas l'habitude d'être remise en question. Elle faisait partie d'un milieu où les notions de domination et de distinction passaient par le mépris sans borne des gens qui n'appartenaient pas au même milieu social qu'elle. Alors, vous pensez bien, moi en tant que domestique, elle ne me voyait même pas du haut de son échelle. Ceci me chagrinait un peu, car je dois vous avouer que nous avions les mêmes origines. Elle avait connu, quand elle était adolescente, les linéaires quasiment vides dans les magasins, l'absence de liberté, l'impossibilité de sortir du territoire. Elle avait aspiré, tout comme moi, à une vie autre. Mais, loin de son lieu de naissance, toute solidarité semblait impossible. L'amnésie volontaire était le meilleur moyen pour elle de ne pas se mélanger à la plèbe qui devait sans doute lui rappeler de mauvais souvenirs. Elle s'était exilée pour tirer un trait définitif sur cette période de sa vie. Débarquée depuis peu de son pays natal, elle s'était débarrassée de cette peau qui l'entravait dans son désir de se distinguer pour en adopter une nouvelle qu'elle trouvait plus seyante, plus à son goût.

Euh, euh !

Quoi euh, euh ?

Sa morgue semble bien fragile au moment précis où je l'apostrophe. Je n'ai pas envie de lui tendre la perche. Elle doit trouver pourquoi je suis en rogne. Elle ne peut être insensible à ce point. Elle ne peut avoir oublié les valeurs qui nous unissent, nous qui venons du même pays. Même à l'ère de la mondialisation, on vient tous de quelque part. Être mobile, je veux bien, mais cela n'empêche pas qu'un substrat demeure, où qu'on aille, où qu'on décide de poser ses valises. On ne peut pas se couper ainsi de ses origines. Elles restent

tapis, prêtes à surgir au moindre stimulus. C'est bien beau la mobilité, passer les frontières, mais tous les gens n'ont pas tous les mêmes raisons de le faire. Il y a ceux qui se déplacent quand ils partent en vacances. Risque zéro. Ceux à qui on déroule le tapis rouge quand ils arrivent. Ils ont déjà un travail qui les attend. On fait tout pour qu'ils s'intègrent le plus rapidement possible. D'autres, et ils se multiplient, ou du moins ils deviennent de plus en plus visibles, sont mobiles, contraints et forcés. Ils veulent vivre, pas seulement survivre. Comment va-t-on finir le mois ? Qu'est-ce que je vais donner à manger à mon enfant ce soir ? Sans parler des perspectives d'avenir, car d'avenir, il n'y en a pas chez eux. Vous croyez que je suis partie pour quoi ? Pour découvrir du pays, pour flâner le long des golfes clairs.

Qu'est-ce qui ne va pas ? finit-elle par articuler.

J'en reste comme deux ronds de flanc. Elle ne comprend vraiment rien à rien cette conne. Qu'est-ce qui ne va pas ? J'hurle. Je vais vous le dire, ce qui ne va pas. Ouvrez bien grand vos oreilles car je ne vais pas le répéter deux fois. Je vois tout, j'entends tout, je sais tout. Les moindres imperfections de cette maison, c'est moi qui les corrige. Quand une maille de votre robe en cashmere file, je m'en occupe, quand une couture est mal faite, je la répare, quand une... Mais, je ne sais pas ce qui me prend, au lieu de continuer à lui faire part de mes frustrations, de la critiquer là où il y a matière, de tomber dans mes habituels travers de névrosée, je la regarde un court instant et tout d'un coup, je la pousse contre le mur, la saisis à la gorge, et commence à serrer de toutes mes forces. Je voudrais qu'elle crève, la carne. Sa manière de me faire comprendre que je ne suis rien, que je ne suis qu'un objet malléable à sa guise !!! Elle n'a aucune idée de pourquoi je la sers. Elle pense que je suis née subalterne. Elle ne sait pas que je suis diplômée d'une des meilleures universités de mon pays, que si je ne postule pas un emploi dans une filière qui correspond à mes qualifications, c'est que je suis incapable de parler la langue de ce nouveau pays où je réside à présent. Encore cette perfection qui me ligote, soit je la parle d'une manière parfaite, soit je ne la parle pas du tout. Il n'y a pas de juste milieu pour moi. C'est tout ou rien. Heureusement, mon mari parle ma langue, il est doué, j'en

profite, mais moi je suis linguistiquement incompétente. Ma patronne parle d'autres langues, elle. Moi, rien. Alors, si je ne suis rien, je n'ai rien à perdre. Si, la personne qui me tient le plus à cœur, mon mari qui doit m'attendre sagement à la maison, qui voudra que je lui raconte comment s'est passée ma journée, qui voudra savoir quelles humiliations ma patronne m'a fait subir. Lui aussi, il n'en peut plus. Il a envie de débarquer chez elle, lui mettre un taquet. Elle commence à émettre des râles. Ses yeux sont exorbités. Je touche au but, ô putain, que c'est bon ! La bourgeoise tout de Miu Miu vêtue, tout d'un coup, elle ne fait plus la maline, elle ne la ramène plus. Vous n'avez pas bien nettoyé la salle de bains des enfants, ça sent le pipi, mais non madame je vous assure, j'ai bien frotté, moi, je vous dis que cela sent le pipi, nettoyez à nouveau tout de fond en comble, je ne veux plus de cette odeur. J'y ai passé des heures dans cette salle de bains, le nez au-dessus de la cuvette des WC, quand finalement j'ai trouvé, c'était le tapis de bain, l'un des gamins avait pissé dessus, il devait faire nuit, il ne s'était pas assis, c'est parti à côté, la patronne elle avait le nez fin, car pour sentir l'odeur il fallait vraiment avoir le nez dessus. Quand je suis allée la voir pour lui expliquer d'où venait l'odeur, quand j'ai voulu simplement lui dire qu'elle pouvait expliquer à ses garçons de faire attention quand ils se levaient la nuit, elle ne m'a même pas regardée, elle était passée à autre chose. Bon, allez maintenant me vider toute l'armoire de ce qu'elle contient, et nettoyez toutes les étagères, tous les tiroirs, je ne veux plus voir aucune trace de poussière, et une fois que vous aurez fini, vous me replacerez tout comme vous l'avez trouvé, mais madame, j'ai déjà nettoyé l'armoire hier, j'ai déjà vérifié ce matin, elle est nickel votre armoire, ça m'est égal, c'est pour cela que je vous paie. Je serre encore plus fort. Je n'ai jamais ressenti une telle haine de l'autre en moi. Je ne me possède plus. J'entends à peine la porte d'entrée qui vient de s'ouvrir. Quelques instants plus tard, je reçois un violent coup dans les reins. J'ai à peine le temps de me retourner pour voir que c'est son fils aîné qui vient de rentrer. D'habitude, quand il arrive au portail en fer forgé de la propriété, il appuie sur l'interrupteur pour que je lui ouvre. Puis, quand il arrive à la porte d'entrée, il sonne pour ne pas avoir à chercher dans ses poches la clé de la maison. Je lui ouvre, puis je le suis pas à pas jusqu'à ce qu'il daigne enlever ces chaussures, et enfin je me

baisse pour les ramasser afin de nettoyer les semelles des chaussures qu'il porte ce jour-là pour éliminer toute trace de saleté, pour les désinfecter de toutes les bactéries qui grouillent à l'extérieur, ce que je fais pour chaque membre de la famille à chaque fois qu'ils rentrent.

Mais ça va pas ? Qu'est-ce que vous faites à ma mère ?

Je n'ai pas le temps de répondre qu'il me colle un autre coup sur la tête. Quand je reprends connaissance, j'entends des voix que je ne connais pas. Je ressens une vive douleur à la tête, et quand j'essaie péniblement de me relever, je me rends compte que je suis menottée. La chienne, elle a dû appeler les flics. Encore dans les vapes, j'ai du mal à détailler les personnes qui m'entourent, mais je distingue des uniformes. Ma première pensée est pour mon mari. Ils vont l'appeler, lui raconter tout ce qui s'est passé. Mais ce ne sera pas la bonne version des faits. Ce qui importe, c'est que je lui explique comment j'en suis arrivé là, pourquoi j'ai pété un câble. Il aime bien que je lui raconte mes petites aventures. Il sait m'écouter, il est patient, même s'il peut exprimer de la lassitude quand je ne vais pas directement au but. Mais cette fois, est-ce qu'il va me comprendre ? Il sait que tout ce que je fais est parfait. Il sait que mon regard radar qui peut faire tant de ravages parmi mes proches me sert pour une fois à faire du bon boulot, à satisfaire la famille qui m'emploie. J'ai peur, tellement peur. Prostrée ainsi sur le sol de marbre, je préfère ne rien dire, je sais que je n'ai aucune chance. Comment vais-je pouvoir m'en sortir cette fois ? Comment face à une famille bien sous tous rapports, je vais pouvoir me faire entendre ? J'aurai beau crié qu'elle me faisait travailler au noir, que j'étais sous-payée, que je n'avais pas un seul jour de congé, la liste est longue, ils ne m'écouteront pas, je ne suis qu'une sans voix.

Sur le chemin de la liberté

Les volets sont hermétiquement clos depuis plusieurs jours. Tout le monde doit imaginer que nous sommes partis. Il aurait bien été difficile de penser autrement. Mais pourquoi dis-je cela, nous sommes en train de partir !

Depuis lundi, oui, je crois bien que c'était lundi, nous avons organisé une de ces mises en scène, pour dire vrai, c'est à présent que je le comprends, il y avait un tel enjeu. Même nos voisins, si discrets, sont venus nous aider, nous soutenir. Un départ, compte tenu de la situation, était effectivement très lourd, pourtant, nous n'allions que chez Mamie. Dans dix jours, au plus tard, nous serions de retour.

Cela fait des années que nous vivons les uns à côté des autres, mais en fait nous ne nous connaissons pas très bien, un sourire par-ci, un bonjour par-là, enfin de simples rapports cordiaux ou des invitations pour de grandes occasions. Ce n'est pas plus mal, c'est surtout ce que les parents en disent, car, nous les enfants, je crois que cela nous est bien égal, nous jouons entre nous sans chercher à savoir qui est qui ? Nous partageons nos bêtises avec délectation.

Notre auto est chargée comme si nous partions au bout du monde, pourtant, vous l'ai-je dit, le village de Mamie se trouve à deux cents ou trois cents kilomètres. Il est vrai que Maman a toujours été très prévoyante et déteste que nous manquions du strict nécessaire. Cependant, de petits détails inhabituels retenaient mon attention, me surprenaient. L'insouciance enfantine a du bon, je finis donc par me dire que je me raconte des histoires. Certainement que les livres que je dévore en cachette, dont je réécris parfois la fin au gré de mes humeurs, alimentent mon imagination débordante.

Embrassades, accolades, dernières recommandations de prudence sur la route. Et ces adieux qui n'en finissent pas ! Pourquoi de telles

larmes alors que nous reviendrons dans un peu plus d'une semaine ? La dame qui habite la maison aux volets verts nous offre un grand sac de pommes rouges comme dans blanche-neige et des œufs frais. Nous la remercions, ultimes bises quelque peu humides.

Ouf, nous sommes installés. Papa se gratte la gorge. Maman chausse ses lunettes noires, réajuste ses cheveux d'un geste brusque, nerveux... Je pense à tous les jeux que nous ferons chez Mamie, j'aime aller la voir. Mais pourquoi tant de tristesse ? Nous taquinerons son énorme chien Tobby en compagnie des garçons rouquins, c'est vrai qu'ils sont drôles. Cette idée me fait sourire, malgré les multiples sentiments contradictoires qui m'envahissent.

Je ne sais pourquoi, je lisais dans les yeux de notre voisine, une grande émotion, non une immense tristesse, c'est aussi vrai qu'elle est d'un naturel inquiet. Les mains se croisent, bougent avec frénésie en signe d'au revoir. Elles semblent toutes être dressées comme des gestes de contestation. Les parents ne cessent de dire que l'époque est difficile, oui mais ce n'est pas si grave, ce n'est pourtant pas la première fois. Les adultes ont parfois le chic de donner à toute situation un côté dramatique. Pourquoi sont-ils si pessimistes ? Il se murmure, puis finit par se dire à voix haute, que certains de nos dirigeants politiques ont fait un très mauvais choix en s'alliant avec nos voisins beaucoup plus radicaux que nous. Mais, je ne fais que répéter des choses que je ne comprends pas toujours, voire pas du tout.

J'ai souvent entendu, tard le soir, mon père parler avec des hommes dont je ne connais que des chuchotements, des murmures de voix... des mots échangés quand l'obscurité couvre leurs visages, se faisant complice de leurs orientations politiques, de leurs engagements.

Je ne pense plus à ce que je ferai demain, quand nous serons chez Mamie. Des idées étranges m'envahissent. J'essaie de les chasser. Je finis par me dire que la maison ressemble à une maison de poupée, elle disparaît, elle n'est plus qu'une tête d'épingle. Mes yeux fatigués

de la fixer, coulent. La maison s'est fondue dans le décor. Elle n'existe plus. Pourquoi mon cœur se serre fort à me faire mal comme s'il voulait s'échapper de ma poitrine pour aller se camoufler dans le fantôme de notre maison qui semble perdue.

Mais quelle drôle d'idée !

Mon frère s'est assoupi. Moi j'enregistre dans mon esprit, les moindres détails de cette route que je connais pourtant par cœur.

Je chantonne avec insouciance cette vieille chanson populaire. Étrange, d'habitude, nous chantons ensemble, elle l'aime tant. Là, Maman ne m'accompagne pas. Elle reste silencieuse, les yeux rivés dans le vide, cachés par ses grandes lunettes noires qui lui donnent un air sinistre, inquiet. C'est comme si elle n'était pas là.

« Maman, chante avec moi, chante avec moi ».

Elle se retourne et me dit :

« Dors chérie, la route est longue ».

À sa voix un peu froide, je comprends alors qu'il me faut obéir. Je n'ai pas sommeil, pas du tout. Je ferme les paupières. J'entends Maman souffler bruyamment puis elle nous couvre avec la grande couverture écossaise de voyage.

Je n'arrive toujours pas à dormir. Mes parents ne le savent pas. Maman renifle, se mouche. Je crois qu'elle pleure. Mais pourquoi ?

Puis, elle dit à mon père tout bas :

« Penses-tu qu'ils ont compris ? »

« Mais non, chérie, ce sont des enfants, que veux-tu qu'ils comprennent ? Ils n'ont même pas posé de questions alors que leurs meilleurs amis ne sont plus là ! »

Je n'aime pas cela, je me sens perdue. Mais de quoi parlent-ils ? Oui, la famille de Yared est partie en voiture comme nous. C'était il y a une semaine. Yared m'a dit qu'ils partaient voir leurs cousins à la frontière. Nous savons que de ce côté, il n'y a pas de conflit. Les gens partagent la vie de leurs voisins sans se préoccuper s'ils sont ou pas de la même ethnie, de la même religion. Qu'importe, dans ce coin du pays, la différence n'existe pas, elle est juste source de richesses, d'échanges, de mieux vivre ensemble.

Par contre, il se dit qu'au côté opposé du pays, les gens se battent à cause de leurs différences. Ils vont même jusqu'aux massacres. N'est-ce pas idiot ? Eux qui ont pris l'habitude de vivre ensemble depuis si longtemps les uns à côté des autres dans une parfaite harmonie, à présent, ils se tuent, se haïssent. Un horrible mot circule comme une onde de choc, laissant bon nombre de gens terrorisés :

Épuration ethnique !

Moi, j'adore Yared, même si elle n'est pas de la même religion que moi. Ses parents sont des gens gentils, aimants et serviables. Les miens les apprécient beaucoup pour leur éducation et savent qu'ils seraient incapables de nous faire le moindre mal. Nous avons toujours vécu en bonne intelligence. Je ne sais pourquoi Yared et moi éclatons de rire quand nos pères parlent de paix sociale. C'est un ridicule jeu de mots... modifier l'orthographe de paix et vous comprendrez.

C'est vrai que Yared qui sourit tout le temps, avait cependant l'air grave et triste. Elle m'a donné ses jolies boucles d'oreilles avec une pierre bleue, je n'avais rien à lui offrir, j'étais embêtée et je lui ai dit que je les lui rendrais à mon retour. Elle m'a juste dit que ce n'était pas grave, je n'avais qu'à continuer à l'aimer et surtout, il ne fallait pas que je l'oublie. Pourquoi oublierai-je Yared ? Nous nous connaissons depuis toujours.

Comment le pourrais-je, ma Yared, la Reine des bêtises, c'est juste impossible.

D'un coup, je suis triste, très triste... Je pense surtout qu'il se passe des choses étranges... graves voire dangereuses et que cela peut expliquer le mystère qui entoure notre départ.

Mais finalement, allons-nous vraiment chez Mamie ?

J'ai peur de cette réalité que je ne comprends pas. Toutes ces questions assaillent mon esprit, me bousculent... Je reconstitue pièce après pièce le puzzle de la réalité, elle me frappe au visage comme une giflette cinglante.

Peut-être que cette guerre que je pensais si loin, ne l'est plus autant ? Elle est en train de se glisser dans ma vie, dans mon corps.

De grosses gouttes de transpiration s'échappent par tous les pores de ma peau : j'ai peur.

Cette anxiété me tiraille les entrailles. J'ai mal au ventre. Une chose, comme un serpent indomptable, bouge dans mon ventre. J'ai à peine le temps d'alerter Maman. La chose jaune et visqueuse emplit ma bouche pour aller se coller à l'arrière de son siège, tel un mauvais sang. Mon papa freine brutalement. Maman descend de voiture, m'aide à m'en extirper. Et ce liquide au goût acide, amer s'échappe de mes boyaux sans que je ne puisse le contrôler. Mes vêtements sont tachés. Je suis toute en sueur. Je tiens à peine debout. Maman me rafraîchit, m'aide à me dévêtir, la fraîcheur de la nuit saisit mon corps brûlant. Ma jolie robe à fleurs se transforme en une boule de vêtements souillés qui finira sa vie sur un bas-côté de route, sale, sentant mauvais... seule dans le noir comme une enfant abandonnée.

Maman m'aide à remonter en voiture, me donne du thé chaud avec une petite gélule verte. Le roulis de la route m'aide à m'endormir aux côtés de mon frère qui n'a même pas bougé. Les garçons, ils sont tellement inconscients, mais peut-être est-ce mieux ?

Je sombre dans un joli rêve. Il fait chaud. Je joue avec Yared, mais son visage me semble différent, plus mûr peut-être. Mais est-ce réellement elle ? Qu'importe nous sommes ensemble, comme avant. La vie recommence presque à l'identique... nous jouons, nous jouons. J'ai onze ans je suis heureuse, peut-être que la vie est belle ?

J'entends de très loin leurs paroles, mais en fait, elles arrivent à mes oreilles comme le reflux de la mer. Je ne les comprends pas. Ils ne prennent même plus la peine de chuchoter puisque nous sommes censés dormir. Leurs voix me bercent, je ne cherche même pas à savoir ce qu'ils se disent. Je me sens un peu cotonneuse, mais cela va beaucoup mieux. La magie du rêve emporte n'importe qui où elle veut. J'ai presque l'impression d'être dans ma jolie chambre bleue, je suis dans mon petit lit au chaud, la voiture se fait alors cocon... Elle roule, avance au son mélodieux de la voix de mes parents. Mais à quoi pensent-ils ?

Et même si je ne dormais pas, comprendrais-je quelque chose à leur discours politisé ? Ils parlent en sigles, de partis, d'engagement. Pensez-vous franchement que cela puisse avoir un quelconque sens pour une adolescente de onze ans. Une adolescente qui a évolué dans une famille unie, entourée où les normes et les valeurs sont les maîtres mots, régissant ainsi les lois qui règnent en son sein.

Je ne sais combien de temps nous avons roulé. Nous sommes enfin arrivés. À mon grand étonnement, il n'y a ni Mamie, ni sa coquette petite maison, nous ne sommes pas non plus dans sa cour. Où sommes-nous ?

Ce que peu de gens savent, ni nous non plus, c'est que depuis des mois, mon père et d'autres hommes de la Cellule Liberté construisaient un abri tenu secret pour des questions de sécurité. Nous sommes arrivés dans un endroit boisé, sombre. À première vue, nous étions au milieu de nulle part. Il y avait au sol un épais tapis de feuilles et de ramures mortes.

Mon père nous fit signe de l'imiter. Nous avons poussé avec nos pieds les amas de branchages... et là à notre grande surprise, il y avait dessous une espèce de trappe très lourde. Il faisait noir, mais progressivement mes yeux se sont habitués à l'obscurité, j'ai fini par apercevoir un escalier étroit. Il était constitué de solides planches de bois brut. Mon père sortit une torche, il nous intima de descendre.

En entrant dans le ventre de la terre, l'odeur y était particulière, un mélange de mousse et d'humidité rappelant celle des champignons. Puis, au fur et à mesure que je m'enfonçais dans cette béance, ma vue s'est accoutumée à la pénombre. Nous avons évolué, un à un, lentement, sans trop savoir ce qui allait se passer. Il y avait une première pièce avec des bagages, des couvertures, des chaussures. Je me suis dit que forcément nous n'étions pas seuls. J'étais cependant loin d'imaginer ce que j'allais découvrir. Nous entendions des gens parler, à l'oreille, ils devaient être cinq, six peut-être, je dirais un couple avec des enfants. Ma joie fut incommensurable... Ma Yared était là, en chair et en os, avec sa famille. L'angoisse qui avait été la mienne disparut au profit de ce bonheur immense. Les mamans

s'embrassèrent, les hommes en firent de même. C'était comme une fête dans cet endroit si hétéroclite. Tout était installé avec intelligence et pragmatisme. La grande table était recouverte de victuailles, nous avons ripaillé comme si c'était Noël.

Petit à petit la fatigue a eu raison de nous. Les enfants dormaient dans la pièce avec le petit poêle à bois, les adultes dans celle plus près de l'entrée, par sécurité.

Je ne me suis jamais posée la question de savoir comment les adultes avaient pu organiser tout cela, dans le plus grand secret. Le confort était rudimentaire, mais il était là. Nous étions terrés comme des animaux, mais nous étions ensemble, vivant loin des tracas des hommes qui respiraient l'air libre, oui, mais sur fond de guerre.

Les adultes avaient lâché le mot, nous étions en guerre et toutes les vies, sans exception, étaient menacées. Au bout de quelques jours mon père partit. C'est cet événement qui me ramena à la réalité. Il nous parla longuement, nous expliqua les consignes de sécurité qu'il fallait respecter au risque de mettre en péril la vie de chacun d'entre nous. En son absence, le père de Yared se conduirait en chef de famille et tout le monde devait lui obéir. Il nous embrassa comme jamais il ne l'avait fait. Il embrassa Maman sur la bouche, l'enlaça de façon impudique, se colla à son corps à tel point qu'ils ne firent plus qu'un.

Nous étions étonnés de tant de chaleur, de tant d'amour. Nous n'avions jamais douté de leur amour, mais là, c'était comme dans certains films que nous allions voir en cachette des adultes.

Papa nous quitta. Nous nous sommes barricadés. Par respect pour le chagrin de Maman, nous avons essayé de nous faire les plus discrets possibles. Nous lui avons fait une grande tasse de thé et lui avons offert notre ration de petits biscuits. Elle fut touchée par cette attention qui fit naître sur son visage un pâle sourire de bonheur. La joie, c'est parfois une petite parcelle de bleu dans un ciel d'un noir intense.

Quelques semaines après, ce fut le tour du père de Yared. Consternation. Nos mamans étaient seules avec nous. Des grands

fusils étaient à présent posés à l'entrée. Angoisse, frayeur de ne plus jamais être réunis. Je crois qu'à cet instant, je venais de dire au revoir à mon adolescence.

Je ne saurai dire exactement, combien de jours nous avons vécu ainsi. Je sais que les visages de nos mamans s'assombrissaient pour plusieurs raisons, nos pères étaient partis, ils avaient largement dépassé la date de leur retour présumé. Les réserves alimentaires baissaient à vue d'œil, les enfants les plus jeunes commençaient à ne plus supporter notre réclusion salvatrice.

Que dire à des enfants qui ont toujours vécu en plein air, qui n'ont jamais manqué de rien et qui ont grandi dans une atmosphère familiale très chaleureuse ? Que dire ? C'est la guerre ! Être à l'air libre c'est être en danger !

Je finis aussi par penser que l'innocence protège de tout, mais elle était partie avec nos pères nous plongeant ainsi dans une violente réalité. Ce matin, je me sens excessivement lasse, mes traits sont tirés, mes yeux cernés. Je me rends compte que mon pantalon qui autrefois avait tendance à me serrer, glisse à présent sur mes hanches. Mes mains sont osseuses : j'ai l'impression d'avoir vieilli d'un coup.

Je ne sais combien de temps cette vie a duré. Un soir, tard très tard, nos pères sont revenus. Avec eux les nouvelles de l'extérieur, mais tellement mauvaises... La perpétuité de notre prison allait prendre fin. Cependant, nous étions réellement en danger et une fois à l'extérieur, il était partout.

Nous n'avions que deux jours pour préparer notre fuite. Seuls nos pères connaissaient notre destination. Nous nous sentions soulagés de quitter notre terrier, mais avions également conscience que nous partions pour un périple encore plus dangereux où la moindre erreur pouvait nous être fatale.

Très rapidement, le grand jour arriva, un rendez-vous avec l'incertitude s'annonça également. Nous fûmes répartis en deux voitures. J'avais à mes oreilles les précieuses boucles d'oreilles de Yared. Cette fois-là, je lui offris ma croix avec mon nom et mon

prénom. Les embrassades furent douloureuses. Nous entrâmes dans les voitures sans nous retourner. Nous nous suivions à vitesse modérée afin de ne pas éveiller les soupçons et parer à toutes éventualités de repli, si nécessaire.

La route sembla interminable jusqu'à notre lieu de rendez-vous. Arrivés à bon port, nous mîment nos sacs à dos. Ils semblaient terriblement lourds comme le poids de notre douleur. Nous avons pris un chemin qui traversait la forêt. Encadrés par nos pères, notre marche vers la liberté commença. Au départ, j'avais très chaud, mais les heures avançant, le froid se glissa lentement en moi, un peu comme le spectre de la mort. Nous marchions comme des automates se suivant à pas réguliers, les uns derrière les autres. Au bord d'une petite rivière, nous avons fait une pause en mangeant des petits bouts de pain sec avec une pomme. Dans ce silence plus que mortuaire, seul le bruit de nos mâchoires s'entendait. La boisson chaude, au goût indéfinissable, nous fit du bien. Comme nous étions fatigués, nos pieds étaient douloureux, en feu, nous nous sommes endormis là, sur des matelas de fortune improvisés avec des branches et des couvertures. Yared et moi avons dormi ensemble, collées pour nous tenir chaud, un peu en retrait. On entendait les garçons pleurer. Harassés, le sommeil eut raison de nous, serait-il libérateur ?

C'est une main posée sur ma bouche qui me réveilla. C'était mon père, il fit de même à Yared. Un sifflement semblable à une balle se fit entendre. Puis un bruit sourd comme un corps qui tombe, puis un autre : les parents de Yared. Mon père la saisit, pour essayer de lui cacher les yeux, mais elle avait vu, tremblait, les yeux exorbités, embués de larmes. Mon père réussit à étouffer son cri de douleur tellement légitime. En un instant, Yared venait de perdre sa famille. Nous n'avons même pas compris, comment nous, à quelques mètres de là, avons eu la vie sauve. Était-ce notre destin ou le leur ?

Nous n'avons jamais su qui avait été trahi, nous ou nos passeurs. Mais en fait, le résultat était le même, la mort d'êtres chers. C'est à la suite de cet horrible rendez-vous, aux derniers coups de minuit, que Yared est devenue ma sœur.

Depuis ce jour-là, toute sa vie a changé, même son nom qui est devenu Yolande grâce à de faux papiers que nous avons acheté grâce à une paire de boucles d'oreilles ornées de grosses pierres bleues, seul souvenir d'une famille unie, à présent anéantie.

Francis Mizio

Des livres et moi

J'ai réussi à faire tenir deux mètres cube environ de livres encartonnés dans ma voiture qui s'est quelque peu affaissée sous la charge, et je suis rentré chez moi, à Nantes. Six cent kilomètres avec les suspensions qui souffraient et une tenue de route incertaine. Mon père m'avait demandé avant le départ : « Tu veux vraiment récupérer tous ces livres ? Tu as la place pour garder cela ? ». Il a ajouté : « Toi et tes foutus bouquins. Cette obsession de les récupérer même si ça doit t'encombrer. C'est un truc de fou ». J'ai haussé les épaules. Je lui ai expliqué pourquoi il me fallait de toute façon les reprendre. Je me sers d'extraits de romans pour mes séances d'ateliers d'écriture, et j'ai déjà épuisé les ressources intéressantes qui se trouvent dans ceux de mon appartement. Il a soupiré.

J'en ai déjà rapatrié environ six mètres cube ces dernières années, en trois fois. Il en reste actuellement environ deux-trois mètres cube. Je ne sais même plus ce qu'il y a dedans. Cela fait six ans maintenant qu'ils sont empilés en cartons sur des palettes afin qu'ils ne prennent l'humidité dans le sous sol du pavillon de mes parents. Il y a très longtemps, j'avais imaginé qu'en cas de revers de fortune je pourrais toujours monter une bouquinerie. J'ai de quoi alimenter un fonds honnête. Mais ce projet en une vingtaine d'années est devenu intenable : les livres se vendent désormais au poids, et même de cette façon les gens n'en achètent guère.

Durant tout le retour, sur l'autoroute puis la route nationale battues par la pluie, l'eau vaporisée par les camions, j'ai craint l'accident. La voiture tenait vraiment moins bien la route, et mes pneus n'étaient sans doute pas assez gonflés. Tout en écoutant une émission littéraire à la radio qui m'incitait à lire davantage, à acquérir d'autres livres, je me suis à un moment vu dans un long flash, les bras en croix dans un pré, auprès de ma voiture cabossée, éventrée,

retournée, portières ouvertes. Aux alentours, à la suite des tonneaux effectués, les cartons avaient été expulsés du coffre, de la banquette arrière et avaient explosé sous leur chute. Des jets de livres avaient colorisé la prairie de leurs couvertures chamarrées. Des pages arrachées volaient autour de mon corps évanoui avant de se muer sous l'effet de la pluie en une pâte gluante. J'avais été assommé par un carton et les rebonds de la voiture durant l'accident avant d'être projeté par la portière. Je voyais clairement la scène, avec cette acuité de détails dans l'imaginaire qui a pu faire de moi un honnête romancier : ma tête reposait sur un ouvrage dont le titre semblait curieusement être en italien. Le sang délavé par la pluie, coulant de ma chevelure maculée en imprégnait les pages. Des véhicules s'étaient arrêtés en catastrophe sur le bord de la route et des hommes sautaient le fossé pour venir me secourir. Vu d'en haut, la scène était étrange : je n'entendais aucun son. Il y avait ce vert sombre de la prairie, la tache de ma voiture retournée, le rouge de mon pull, les couvertures colorées, les pages blanches éparses. Cela devenait comme un rêve brumeux.

Un camion se rabattit brusquement devant moi dans un nuage de gouttelettes, et je sursautai, cramponné au volant. De crainte que la somnolence ne me gagne, je pris un café dans la première station-service, puis repris ma route.

Après mon trajet interminable en proie à des conditions météorologiques infernales, j'ai garé la voiture le plus près possible de la sortie pour piéton du parking situé au sous-sol de mon immeuble, et j'ai commencé à décharger les cartons, puis à déplacer les piles d'étapes en étapes dans l'escalier, jusqu'à l'ascenseur. Je commence à être âgé, je ne fais pas de sport, aussi je suis moins vigoureux que lors des précédentes et nombreuses fois où j'ai dû déménager la masse de livres qui me suit depuis toujours et ne cesse de s'accroître. Parvenu au 9^e étage, je les ai accumulés sur le palier de mon appartement. Alors ensuite, un par un, j'ai entré les cartons dans le salon, les ai vidés et ai triés leur contenu. Je m'arrêtai de temps à autre pour boire un café ou fumer une cigarette en regardant les piles monstrueuses qui augmentaient à chaque carton vidé, examinant les murs et places

encore disponibles dans l'appartement, jugeant la robustesse des étagères déjà surchargées. Derrière la baie vitrée, la pluie ne cessait de déferler, et dans le rideau de brume, au loin sur les immeubles, je gardai cette image rémanente de ma voiture, sur le toit, avec les roues qui tournaient encore, et tous ces livres qui se transformaient en bouillie détrempée sur l'herbe sombre. Je songeais également que 90% de ces livres ne méritent pas d'être gardés. Qu'il faudra bien un jour que je me débarrasse d'une bonne partie d'entre eux.

Durant le déballage, l'impression fut étrange. Je retrouvais des livres intouchés depuis des années avec le sentiment de les avoir consulté la veille. Certains m'ont rappelé des moments particuliers de mon existence, des femmes, des amis, des lieux. Je retrouvai des livres oubliés. Je découvrais avec surprise que je possédais celui-ci, celui-là. Je ressentis de la joie à savoir dans mon entourage un ouvrage particulièrement apprécié. Je m'apercevais que j'en avais rachetés, oubliant qu'ils avaient été entreposés chez mes parents. D'autres romans ne me disaient rien du tout, d'autres encore avaient été effacés de ma mémoire, alors qu'on avait parlé d'eux à l'époque de leur parution comme de probables chefs-d'œuvre intemporels en devenir... Un bon tiers des ouvrages que je venais de ramener n'avait jamais été lu. Je tombai aussi avec surprise sur un livre qui m'avait marqué adolescent et qui avait été adapté au cinéma par Claude Sautet : *Les choses de la vie*, de Paul Guimard, qui fut d'ailleurs nantais comme je le suis actuellement. La coïncidence me fit sourire car il me renvoya à ma vision sur l'autoroute : ce roman magnifique raconte tout ce qu'on voit défiler de sa vie en quelques secondes, lors d'un accident. Je me souviens nettement des images de Claude Sautet : la voiture qui fait des tonneaux au ralenti. Michel Piccoli, l'acteur, pris à l'intérieur de son véhicule qui tourne sur lui-même, des papiers et des objets qui l'entourent comme en lévitation ; Piccoli qui voit alors sa vie passer devant ses yeux.

Souvent, j'ai été troublé ainsi, par les coïncidences, ces hasards troublants, les moments où la fiction et la réalité s'entremêlent. Je plaçai *Les Choses de la vie* bien en vue sur une étagère en me promettant de le relire et de réfléchir s'il ne m'avait pas influencé bien plus que je ne pourrais me douter.

Parvenu au milieu des deux mètres cube de cette sorte de plongée partielle dans mon passé, alors que le salon, le canapé, la table dans le jour déclinant étaient désormais envahis de piles instables, j'ai enfin ouvert le dernier carton. Voici plusieurs heures que je triais, plaçais, déplaçais ces livres comme tant d'autres fois dans ma vie. J'avais déjà vécu exactement ces semblables moments déjà de si nombreuses fois, avec les mêmes livres et la même interrogation : *comment les classer ?* Je réalisai que c'était sans doute que la plupart de ces livres représentaient ce que j'avais de mieux côté choses matérielles, et pourtant ils ne valaient plus rien, et peut-être, paradoxalement même plus pour moi.

Le dernier carton contenait une ultime surprise : tout un stock de livres en langue étrangère (des ouvrages en chinois de remarquable facture, offerts par des auteurs de Pékin, de Hainan, du Shandong mais dont j'ignorais la teneur), des exemplaires d'une revue littéraire hongkongaise dans laquelle quelques unes de mes interventions à un colloque avaient été traduites, certains de mes romans traduits en chinois encore, et puis tout un lot de recueils de nouvelles hollandais et italiens, des collectifs français dont j'avais oublié l'existence et le fait même que j'y ai participé ; chose courante chez moi. Il m'arrive en effet de tomber sur des articles qui pourtant avaient dû représenter beaucoup d'investissement en écriture de l'époque où je fus journaliste, ou encore des nouvelles dans des revues défraîchies, ou encore des fichiers sur mon ordinateur que je lis sans en avoir le moindre souvenir, réalisant après coup et avec stupéfaction que j'en suis certainement l'auteur.

Soudain au fond du carton, j'empoignai le dernier livre. C'était encore un exemplaire d'auteur d'un recueil collectif intitulé *Napoli racconta*. Celui-ci était édité en italien par l'Université de Naples. Ne me souvenant pas de lui, je le feuilletai avec curiosité et y découvris avec étonnement, ce qui était semble-t-il une de mes contributions intitulée *Dei libri e me*. Pour ce que je parvenais à en comprendre dans les premières lignes, par intuition car, ne lisant pas l'italien et en convoquant mes improbables restes de latin, j'avais écrit que je venais de bourrer ma voiture de cartons de livres, avant de

rentrer chez moi en voiture, sous la pluie. Je me demandais bien quelles idées j'avais pu développer dans ce texte. Il semblait au début y être aussi question de mon père. Hélas, une fois de plus, je n'avais strictement aucun souvenir d'avoir rédigé ce texte.

Je le posai sur la table sans plus y penser, et commençai à répartir mes piles sur les étagères. Je me fis la réflexion que cette obsession des livres, et de leur rangement, m'aura tout de même pris bien des heures dans l'existence.

Je suis fils d'ouvriers qui ne lisent pas. Mes parents savent à peine ce que j'ai fait, ou je fais dans la vie. Je crois qu'ils n'ont jamais lu mes ouvrages – d'ailleurs j'ai cessé de leur donner des exemplaires ou de leur en parler ; il y a toujours comme une gêne sur ce sujet – de ma part, comme de la leur.

Lorsque j'étais enfant je lisais sans discontinuer. J'en ai même fait un épisode de surmenage vers mes treize ans après m'être enfilé sans discontinuer les trois tomes en poche des *Misérables* de Victor Hugo, puis sa *Légende des Siècles*. Le médecin m'a alors interdit de lire durant trois semaines. Ce fut un cauchemar épouvantable car l'incommensurable ennui me gagna durant toute la période de sevrage. A cet âge, je me coltinai des kilomètres à vélo pour aller au bibliobus, à la bibliothèque. Je buvais les conseils du bibliothécaire. Je repartais avec des sacs pleins. C'est à la période à laquelle je commençais à écrire des nouvelles en cachette dans un cahier au lieu de faire mes devoirs. Des auteurs m'avaient agacé car je me sentais prétentieusement capable de faire au moins aussi bien qu'eux. Plus tard, j'entrepris dans la bibliothèque municipale de la ville de mes grands-parents où je vécus quelque temps de lire les auteurs par ordre alphabétique. Je repérai une armoire où étaient entreposés en vrac des livres de poche vieillots et non référencés par l'établissement — sans doute des donations faite à la bibliothèque — et je les volais tous petit à petit durant plusieurs semaines en remplissant mon cartable à chacune de mes visites. Quarante ans après, je les ai toujours. Je crois que c'est à cette époque que j'ai commencé à vraiment accumuler des livres.

Une brouille avec mon père m'ayant interdit l'accès aux études, et je dus aller travailler en usine après mon baccalauréat. J'étouffai ma rancœur dans la lecture compulsive, l'accumulation de livres et l'écriture de nouvelles. Je jugeai tôt les gens à ce qu'ils lisaient, et si j'allais chez qui que ce soit, je ne repartais pas sans avoir exploré la bibliothèque. Dans mon premier appartement de célibataire, je n'avais qu'une envie : combler tous les murs, faire des piles dans tous les coins, en ayant bien sûr tout lu. Cette carapace de livres était devenue ma protection ; c'était une armure pour vaincre mes démons. C'était une partie de moi ; voire c'était mon identité douloureuse. Celle de la honte que j'éprouvais d'être de ma classe sociale et d'être, si je ne réagissais pas, contraint d'y rester à jamais. Ces livres étaient mon bouclier contre les soupçons d'inculture qu'on aurait pu me porter puisque je n'avais pas fait d'études et me retrouvais en usine. Ces livres matérialisaient ma désormais ambition d'autodidacte contraint. Cette masse de livres était la représentation de ce que j'étais ou plutôt pensais être. En regardant les étagères, on pouvait deviner que j'étais autre chose qu'un pauvre type sans études, aux origines prolétaires. *Ma bibliothèque c'est moi*, aurais-je pu clamer en paraphrasant Flaubert.

Lorsque mon hobby consista à participer dix ans plus tard de façon frénétique à des concours de nouvelles, mon symptôme s'est aggravé. Je gagnais des lots de livres. J'achetais des livres par dizaines d'un coup, et les lisais à la suite. J'eus une période où j'avais lu tout ce dont on parlait, et en sus, me mettais autant que possible à jour de ce qu'il me fallait absolument connaître d'antérieur ou de classique. Je me souviens alors que j'avais près de vingt-cinq ans avoir vu une petite annonce pour un emploi en Australie. L'idée de fuir la France me séduisait, mais j'abandonnai aussitôt l'idée parce qu'il aurait fallu m'éloigner de mes livres ou alors que le coût d'un container était inenvisageable, — et puis se seraient-ils conservés sous ces climats ? Leur valeur justifiait-elle la dépense énorme du transport ? Jusqu'à 30 ans il m'était alors unimaginable de vivre sans mes livres. Je me souviens d'un collègue de bureau qui m'offrit *Les bébés de la consigne automatique* de Murakami, tout simplement car il ne gardait jamais un livre après l'avoir lu, et parce qu'il estimait toujours pouvoir le retrouver. J'en fus stupéfait.

A chacun des livres que je reclasse, que je déplace, les souvenirs affluent. Il me semble face aux bibliothèques de mon appartement nantais être pris dans un tourbillon, chamboulé au milieu d’eux. Certains me percutent, me heurtent, d’autres me frôlent, d’autres encore restent collés à moi, d’autres encore s’éloignent, s’enfuient. C’est un maelstrom.

R., ma première compagne qui fut la mère de mes enfants, était institutrice de maternelle, mais ne lisait, du moins à l’époque, jamais, ou seulement très peu. Elle s’endormait systématiquement sur les premières pages des romans que je me suis mis à publier. Elle m’avait offert ma première machine à écrire électrique afin de m’encourager, mais je pense qu’elle n’a pourtant jamais lus ceux que j’ai publiés durant notre vie commune. Durant nos 13 ans d’existence partagée, je continuai de lire et d’accumuler les livres en faisant des razzias dans des librairies, des supermarchés culturels. Aux livres qui existaient, je voulais ajouter ceux que j’aurais écrits. Il me venait dix idées par jour. Je ne pensai qu’à cela. A Barcelone, à Hong Kong, je connus le bonheur immense de découvrir dans les librairies françaises un exemplaire ou deux de mes romans. Indéniablement, les livres étaient ma vie. Je passais un temps fou à les classer, les reclasser. J’admirai mes rayonnages comme un paysage apaisant. Je savais toujours où était tel ou tel livre et le retrouvai instantanément.

Lorsque j’ai quitté R. — mes enfants étaient très jeunes — elle voulut subitement garder certains romans, une centaine environ, à mon grand dam. Ce fut mon premier déménagement composé au 4/5^e de livres. Je quittai la maison avec huit bibliothèques bourrées à craquer que je dus placer dans un minuscule appartement. Je disposai les bibliothèques de façon astucieuse, comme des cloisons composant un petit labyrinthe afin d’optimiser l’espace, d’autant qu’une des deux pièces était réservée aux lits de mes enfants que je gardais une semaine sur deux. Les livres occupaient dans cet appartement presque davantage d’espace que ses occupants. Je commandai à un ami libraire les livres qui me manquaient à la suite du partage de la séparation. Il n’était pas question d’être éloigné d’un seul roman. Il me les livra avec perplexité. Je ne possédais quasiment

pas de meubles, étais donc financièrement lessivé et dans une situation précaire, mais venais de lui acheter pour une forte somme une centaine de livres déjà lus.

J'ai travaillé comme journaliste quelques années dans un magazine culturel, puis dans un grand quotidien, et d'autres revues aussi comme chroniqueur pigiste. Les livres reçus en services de presse qui avaient été écartés étaient empilés à l'accueil, afin que chacun se serve. Chaque jour, je repartais avec une dizaine de romans. S'il y en avait de mauvais, je restais toutefois incapable de m'en séparer.

Il m'est pourtant arrivé de laisser des livres derrière moi. De ne pas réussir à conserver l'intégrité de ma bibliothèque. Ainsi, chez F., ma seconde compagne. Une armoire de livres m'appartenant doit encore se trouver chez elle. Je ne m'en suis souvenu que des années plus tard, sans parvenir à me rappeler quels livres cela concerne.

F. avait beaucoup lu dans le cadre de ses études, mais directrice d'un théâtre dans le Sud-Ouest de la France, elle ne trouvait plus le temps de lire à cause de ses soirées et week-end en permanence suroccupés. Elle continuait néanmoins d'en acheter. A cette période, vivant soit chez elle à 800 km de mon deux pièces, soit avec mes bambins, en bon écrivain fauché en quête perpétuelle de travail et d'argent et en père célibataire débordé, à constituer des piles de livres que j'achetais sans même avoir le temps de les lire. J'en accumulai chez elle, chez moi. Au terme de quatre ans nous vîmes habiter à Paris. Là encore de mon côté les 4/5^e du camion de déménagement était composés de livres et de bibliothèques. J'en laissai dans sa maison en province, qui devint sa maison de campagne.

Notre appartement parisien était assez grand. Un couloir immense me permit d'y aligner toutes mes bibliothèques. Les livres atteignant un nombre immense, j'entrepris de coller des pastilles sur la tranche de ceux que je n'avais pas lus. A cette époque j'étais devenu critique de science-fiction, et cela pris des proportions folles : je recevais une vingtaine de livres par semaine, phénomène qui s'aggrava avec le temps, et ce, durant plusieurs années. Il y avait de

tout : des chefs-d'œuvres comme des histoires ineptes de dragons et de fées, mais par conscience professionnelle je continuai d'entretenir mon fonds. Une vieille femme habitait au dernier étage de l'immeuble juste au-dessus de chez nous. Elle faisait « standard » pour son mari artisan plombier très sollicité, et passait ses journées, je l'appris par hasard, à côté du téléphone à lire de la science fiction, genre qui la passionnait et en lequel elle avait une grande connaissance. Chaque matin je lui déposai des éditions originales luxueuses devant sa porte – je ne gardais que la version poche lorsqu'elles étaient rééditées, car le manque de place commençait à se faire sentir cruellement d'autant que je continuai d'acheter des livres, d'en gagner et comme désormais je vivais de l'écriture et fréquentais de nombreux écrivains, je recevais amicalement leur production. Les livres constituaient de plus en plus un problème, et pourtant j'étais toujours aussi fier d'insérer ceux qui portaient mon nom —même s'ils se perdaient, si peu nombreux, dans les rayonnages, et même si j'estimais que ma contribution à la littérature était piètre en importance, sinon qualitativement très relative.

Lorsque F. et moi préférâmes vivre chacun dans un appartement différent afin d'essayer de sauver notre couple, je recommençai le cirque des cartons de livres, emballage, transport, déballage, classement et optimisation de l'espace. J'avais atterri à nouveau dans un deux pièces, dont chaque mur fut aussitôt couvert par une bibliothèque. Ce fut une période ma vie agitée : j'étais en proie à une longue et forte dépression. La rupture avec F. qui n'avait pas tardé malgré nos tentatives d'arrangements, m'avait fortement atteint, et parallèlement mon petit commerce de scénariste, d'auteur, de chroniqueur déclinait avec l'arrivée d'Internet, des blogs et du changement des pratiques culturelles. Les avances consenties par les éditeurs commençaient à baisser, à l'instar des ventes moyennes. Le monde de l'édition commençait ce virage qu'il n'a pas encore terminé et je me rendais bien compte que le livre était quelque chose qui ne durerait pas. Que j'avais eu sans doute raison de quitter le journalisme, mais je ne vivrai pas pour autant de l'écriture toute ma vie. Cela faisait moins d'une décennie, et si j'avais sans doute profité des dernières belles années du marché, le déclin s'annonçait. Une

seconde rentrée littéraire chaque année, en janvier, apparut avec cinq cent livres en moyenne, après celle de septembre, qui en comptait autant. La machine folle était en marche. Les auteurs commencèrent à être maltraités. J'en ressentis un vif écœurement.

Je jetai mes classeurs où j'avais gardé tous mes travaux, mes chroniques, mes nouvelles parues dans des magazines ou des reportages. Je ne gardai que mes propres ouvrages. Mais malgré mon rejet soudain et violent de l'écriture, je ne parvins pas à me séparer de mes livres. Je cessai toutefois d'en acheter. J'avais calculé que j'en avais assez de non lus pour tenir jusqu'à la fin de mes jours. Et puis il était devenu impossible de suivre : la production s'était emballée pour maintenir les chiffres d'affaires des éditeurs et ainsi pallier la baisse du lectorat.

Avec quinze ans d'avance sur le marasme actuel que connaissent des amis écrivains, j'annonçai que j'allais cesser d'écrire, que le monde du livre était fini. Une séance ou deux de dédicaces sans une seule visite de lecteur au gigantesque Salon du livre de Paris, là où on était entouré de milliers de tonnes de livres, avaient achevé de me convaincre, de me signifier mon insignifiance et la vanité de tout ce bazar. Je n'étais qu'une goutte d'eau. Oh non pas que j'avais voulu être Faulkner, mais j'avais voulu seulement vivre de l'écriture ; chose qui ne me fut permise que quelques années à peine. On me regarda bizarrement. J'amorçais une sorte de reconversion dans la dépression. Une sorte de désintoxication de l'écriture.

Je n'avais même pas de lit dans l'appartement que j'occupai après ma rupture avec F. Je dormis durant plusieurs années à même le sol sur un mince matelas de futon, avec une couette pour me garder au chaud. Travaillant désormais dans le service communication d'un ministère, je n'étais plus *écrivain*, mais je restai entouré de monceaux de livres, de *livres des autres*. Des critiques favorables à mes propres ouvrages me parvenaient tardivement, des lecteurs enthousiastes m'écrivaient, j'apprenais que j'étais *bookcrossé* ici ou là : cela ne m'intéressait plus, voire me faisait souffrir tant je m'étais mis à rejeter le passé. Les livres sur mes murs matérialisaient à un point étouffant

ce que j'avais été, ou avais voulu être. Désormais, ils ne me représentaient plus, même si à la place je ne ressentais qu'un vide abyssal.

Je ne sais si c'est à cette époque que j'entendis l'histoire de ce bibliophile japonais qui était resté coincé 3 jours sous une de ses bibliothèques effondrée, mais quoiqu'il en fut, un matin allongé sur mon matelas en ouvrant les yeux j'observai avec effroi le plafond, la lampe qui pendouillait et surtout les rayons surchargés qui m'entouraient du sol au plafond, les piles croulantes dans chaque recoin... Une armée de géants m'entourait, prête à m'écraser. Une sorte de panique s'empara de moi, et je décidai illico de m'affranchir de tous ces livres. Les jours suivants je me procurai des cartons que je bourrai d'ouvrages et les empilai dans le couloir de l'étage qui menait à mon appartement jusqu'à le remplir sur une dizaine de mètres. J'étais résolu à stocker cette folie chez mes parents. Je me disais que plus tard si mes enfants n'en voudront pas, je ferai un don à une petite bibliothèque de village, ou vendrai le tout à un bouquiniste. Cette décision de me débarrasser des livres eut un effet bénéfique. En retrouvant la blancheur des murs, en gagnant de l'espace, en ne voyant plus la concrétisation de mon passé honni d'écrivain et d'obsédé des livres, je fus soulagé.

Je passai de plus en plus de temps sur Internet et lisais de moins en moins, je connus une période de l'existence très agitée avec des femmes qui lisaient des choses formidables et m'offraient des livres magnifiques, et d'autres qui lisaient des stupidités, mais cela n'avait plus aucune espèce d'importance, ce problème de *qui lit quoi*. La vie était ailleurs : hors l'écriture, hors la lecture. On dit d'ailleurs en France que *le reste n'est que littérature*.

En classant les livres, je m'aperçois que j'ai encore des exemplaires de romans écrits par L.

Ma vie avec L. qui était une ambitieuse romancière et lisait énormément relança quelques années plus tard l'invasion par les livres : pas seulement sur les murs, mais aussi dans la tête. Durant

six ans, nous ne parlâmes que de cela, de ses propres projets de livres surtout, puisque je n'en avais plus moi-même. Je fis alors l'écrivain par procuration. Souvent je lui citais des choses à lire, et plus souvent encore cela finissait par « C'est dommage, ce livre est dans les cartons, chez mes parents. Un jour il faudra que je prenne la voiture pour aller en récupérer ». Je constatai qu'on pouvait rester dix ans sans ouvrir un roman, mais le fait que celui-ci soit éloigné de vous pouvait se révéler être soudain gênant. Je fus de nouveau convaincu qu'il fallait un jour que je rapatrie mes livres : pour mes ateliers d'écriture, pour les cours de stylistique que je donnais, pour aider L. dans ses projets, pour animer des soirées littéraires que nous voulions organiser un jour, pour retrouver des références dans les chroniques que j'écrivais de nouveau pour gagner ma vie.

Nous changeâmes de ville, quittâmes Paris pour Nantes, et trouvâmes un grand appartement. Je fis des cartons de livres ; stock restant de ceux qui n'étaient pas encore allés chez mes parents et qui s'étaient enrichis de ceux de L. A cette époque je ne lisais définitivement plus de littérature, sans doute par méfiance, de peur que le virus de l'écriture ne revint en moi (alors que j'apprenais aux autres à écrire de la fiction, en en chantant les bienfaits). J'étais sorti de ma dépression et je pouvais côtoyer les livres sans souffrir. De plus j'avais lu des ouvrages de narratologie qui avaient fait de moi un être obsédé par les structures complexes, à contrainte, par les exercices formels telles les mises en abyme, les combines d'écriture ou enfin qui m'avaient éclairé sur les formes universelles et immuables du récit ressassé en boucle depuis la nuit des temps, désacralisant toute fiction qui désormais me tombait des mains, rendant mes propres romans à mes yeux encore plus inutiles et ceux des autres répétitifs. Mon besoin personnel d'apporter des histoires en avait été définitivement désenchanté, éradiqué. Je ne lisais plus qu'utile ou alors à l'occasion quelques récits à la structure en boucle, complexe, qui explorent des modes narratifs peu usités.

Lorsque nous nous séparâmes deux ans plus tard L. partit avec la majeure partie de ses livres – elle en avait comme cela d'essaimés aux quatre coins de France où résident encore ceux qui ont partagé sa

vie – et je restai avec un bon volume des miens que j'avais récupéré lors d'un premier rapatriement effectué entre temps.

Deux ans après la séparation avec L., je me rendis pour Noël chez mes parents. Là, je décidai de rapporter un deuxième lot de livres. J'avais de nouveau envie de les avoir autour de moi, même si ce n'était plus pour servir dans le cadre la « vie littéraire » avec L. Sans doute que ma nouvelle existence avec M., enseignante chercheuse qui ne mettait pas d'enjeux dans la relation, et surtout pas de pression littéraire permanente comme le faisait L., y était pour quelque chose. Sans doute que le départ de L. me rendant à mon identité propre, remotivait le besoin de me reconstituer, et donc de retrouver aussi ma bibliothèque. Sans doute que deux écrivains dans le même appartement du temps de L., même si je ne l'étais alors qu'au titre de mon passé, avaient été un de trop.

Le lendemain de Noël, nous étions au sous-sol chez mes parents devant les piles de cartons posés et j'expliquai à mon père que j'avais de nouveau besoin de mes livres car mon activité d'atelier d'écriture avait repris du poil de la bête depuis ma séparation avec L. Je bourrai la voiture d'au moins deux mètres cube de carton, occultant presque la lunette arrière. Mon père ne comprenait pas pourquoi je voulais les reprendre, se demandait si j'avais de la place dans l'appartement à Nantes, trouvait que cette histoire d'accumulation de livres depuis tant d'années tournait au grain de folie. Il me prévint que la tenue de route de la voiture, au vu du poids des cartons pourrait être moins bonne, et que ce serait peut-être dangereux. Je ne lui dis pas qu'après des années douloureuses à avoir réussi à éradiquer complètement le virus de l'écriture, celui-ci était revenu à l'occasion de la rédaction d'histoires humoristiques uchroniques pour un magazine, et que j'envisageai même de participer à un concours de nouvelles lancé par une université italienne. Bref, que je voulais récupérer mes livres, être entourés d'eux pour mon retour à l'écriture, mais que je les trierai et me débarrasserai des inutiles, des mauvais. Mon ami l'écrivain Jean-Bernard Pouy, qui relit par serment passé avec lui-même tous les 2 ans *Sous le volcan* de Lowry, ne m'avait-il pas affirmé que seuls dix livres méritent d'être gardés, dès lors qu'on a trouvé lesquels ?

J'assurai à mon père que je conduirai prudemment à cause de la pluie et du possible manque de stabilité du véhicule.

En sortant de la voie de garage de chez mes parents le bas de caisse de la voiture frotta sur un débord. Mon père avait eu raison : la voiture accusait le poids des livres. Il me renouvela son injonction à rouler sans prendre de risques. J'avais six cent kilomètres à faire sous une pluie diluvienne, avec mes essuie-glaces usés et inefficaces. J'enclenchai doucement la première vitesse en me demandant quand je reviendrai chercher le reste de mes livres.

Malgré la pénibilité du trajet à cause des conditions météorologiques, je me sentais le cœur léger et j'avais hâte, une fois que j'aurai remonté tous ces lourds cartons dans l'appartement de les ouvrir pour retrouver les ouvrages. Qu'allais-je y trouver ? Des livres sans doute oubliés, d'autres lus avec bonheur, de mauvais livres assurément, de bons, d'autres à lire... Sans doute des souvenirs, liés à des femmes, des amis, des moments de vie. Je repensais en scrutant à travers les trombes d'eau la route glissante à *Cent ans de solitude* de Garcia Marquez ou à *Harlem Quartet* de James Baldwin que j'avais lu des décennies auparavant sur une plage d'Etretat — et ces deux ouvrages, quoique ils n'aient aucun rapport entre eux avaient constitué une sorte de révélation pour moi en terme d'imaginaire et d'écriture. Ils m'avaient ouvert l'esprit et la plume plus que tout autres ouvrages. Pourquoi eux ? Pourquoi à ce moment là ? Mystère. Sur l'autoradio une émission littéraire débuta et il fut question d'un nouveau romancier américain qu'il ne fallait absolument pas louper, *incontournable*, que l'on se devait d'acquérir sans tarder et j'estimai alors que je suivrai ce conseil malgré tous ces livres non lus que je transportais dans tous les lieux de mon existence et à cet instant même dans mon automobile.

Mais qui était ce romancier américain dont parlait l'émission à la radio ? Je ne sais plus, car c'est à cet instant qu'un camion qui me doublait dans un nuage d'eau vaporisée et aveuglante s'est brusquement rabattu devant moi. C'est pourquoi j'ai donné ce brusque coup de volant vers la droite qui m'a expédié dans le pré.

Lorsque j'eus fini de ranger tous les livres rapportés de chez mes

parents, il restait sur la table du salon cet ouvrage collectif édité par l'Université de Naples. Je me suis rendu à mon bureau et j'ai fouillé dans mon ordinateur et j'ai fini par retrouver la version originale du texte, celle en français que j'avais dû leur adresser. Je l'ai dévorée rapidement, mais avec stupéfaction. C'était très étrange, vraiment : j'y parlais *dès les premières lignes* de l'accident... or le récit d'après la date du fichier avait semble-t-il été écrit *avant que je parte pour Noël chez mes parents*. Enfin, *je ne pouvais pas l'avoir écrit après l'accident, puisque je venais seulement de rentrer de l'hôpital, de décharger les cartons de la voiture, et de retrouver le recueil*.

En vérité, je n'avais aucun souvenir d'avoir même rédigé ce texte. *Pourtant, le livre se trouvait bien dans le carton rapporté de chez mes parents en revenant de Noël et le fichier était bien présent dans l'ordinateur, daté du 20 décembre*. Plus curieusement encore, à la fin du fichier, j'y raconte même que je me rends à mon bureau après avoir trouvé le recueil de Naples, et que je cherche la version originale du texte dans mon ordinateur.

A l'hôpital ils m'ont dit que j'avais eu de la chance car un carton aurait littéralement pu me rompre la nuque en glissant des piles sur la banquette arrière vers le pare-brise lors des tonneaux effectués par la voiture. Que c'est ce même carton qui a heureusement et sans doute amorti ma tête contre le plafond du véhicule avant que je ne sois éjecté avec le chargement. Le médecin a même plaisanté en me disant que c'est paraît-il à un carton de littérature italienne que je m'en suis sorti vivant.

« Tu vois, tu devrais te remettre à écrire ; toi qui doutes qu'il faille publier des livres de plus. Ça peut sauver la vie » m'a dit M. en plaisantant lors d'une visite dans ma chambre d'hôpital. Et elle a ajouté, en me tendant un livre en italien inséré dans une enveloppe frappée aux armoiries de l'Université de Naples : « Tiens tu as reçu ça ».

J'ai répondu à M. que justement, c'est drôle cette coïncidence, car j'envisage justement de proposer un texte aux gens de cette université. Ils organisent une sorte de concours pour écrivains

français ou francophones. J'écirai ma nouvelle après les fêtes, en revenant de chez mes parents. Avec un peu de chance, je serai dans leur recueil. En effet, j'ai une formidable idée de récit qui m'est venue en déballant les cartons de livres, et si je gagne leur concours, je recevrai au moins un exemplaire. Certes, encore un livre ! Un livre de plus... même si j'ai bien conscience qu'il y a déjà trop de livres chez moi ; qu'il faudrait que je fasse des cartons ; que j'aille stocker tout cela chez mes parents. Les murs de l'appartement en sont couverts. C'est étouffant. Certes, cela devient délirant, je dois l'avouer, tous ces livres accumulés que je ne cesse au fil de l'existence de transporter, d'emballer, déballer, trier, classer, je ne sais combien de fois. C'est pour le moins répétitif ; à chaque fois j'ai l'impression de revoir ma vie en boucle. De plus, c'est peut-être vain et inutile lorsqu'on y songe. D'ailleurs, en triant des cartons de livres que j'avais rapporté de chez mes parents Noël dernier, j'ai eu une sorte de vision un peu, comment dire, symbolique, à ce propos, et d'ailleurs j'ai même retrouvé un fichier dans lequel je la raconte : je me suis imaginé lors d'un accident être éjecté de ma voiture bourrée de cartons de livres. Assommé par mes foutus bouquins. Le crâne enfoncé. Je me suis vu les bras en croix dans un pré, parmi des ouvrages éparpillés, parmi des pages déchiquetées par la pluie violente ou, telles de minuscules créatures fantomatiques, fuyant, chassées par les bourrasques vers l'horizon flou, froid, brumeux.

Alain Benichou

Les Bougainvilliers

Quelques mots, pour vous raconter mon aventure.

J'ai fait mon Alyah à presque soixante-trois ans. Un âge dont la valeur symbolique est très importante pour moi (ma mère est morte à cet âge).

Et ce que je vous raconte, je l'ai vécu en grande partie, mon imagination a fait le reste.

Je suis toujours amoureux de ma femme, Nicole, et nous sommes ici comme des poissons dans l'eau.

Mais je dois vous confesser que je suis tombé doublement amoureux.

La première de mes maîtresses est tout juste un peu plus jeune que moi – d'un an je crois – et elle ne tient pas en place.

Toujours en mouvement, cherchant toujours à innover.

La seconde est bien plus vieille, ma mère aurait presque son âge. Elle en a tant vu que plus rien ne l'étonne. Elle est d'une tolérance que je trouve parfois exagérée.

Ne t'inquiète pas ichti¹ Nicole, car je crois que toi aussi tu es tombée amoureuse d'elles, ces belles dames ce sont Israël et Tel Aviv.

Je traînais dans les rues de Neve Tseddek², quand je croisai Mardochée.

Je lui ai demandé du feu et il m'a tendu un banal briquet Bic noir.

Pas si banal que cela, le briquet était décoré de bougainvilliers. Une agréable surprise.

Il faut dire que tous mes souvenirs d'enfance me ramènent à ces arbustes. Les nappes de fêtes en étaient décorées, la tonnelle était encadrée de deux massifs de ces épineux et mes sœurs avaient coutume de porter des couronnes de bougainvilliers indigos.

¹ Mon épouse.

² C'est le plus vieux quartier de Tel-Aviv, son nom signifie « oasis de justice ».

Voyant mon intérêt pour ces nyctaginacées, Mardochée me donna le briquet en me disant :

- Je te le donne. Veux-tu que je te raconte une belle histoire ?
- Bien sûr raconte-moi.

Ainsi parlait Mardochée... Petit bonhomme pâle aux lunettes noires, presque chauve, d'un âge indéfinissable, mon ami Mardochée avait hérité de son père une petite maison avec jardin. Il m'en contait volontiers l'histoire.

Quatre enfants d'un genre particulier y grandissaient : un safran, un rose, un rouge et un indigo.

Le safran, presque frêle et un rien craintif, affichait une apparence que l'on aurait pu croire diaphane, chez un de ses frères à peau blanche.

Le rose plus affirmé, tout en demeurant discret, je l'avais baptisé *Parme*.

Quant au rouge, pourtant flamboyant, en tant que *père*, je m'autorisais à le qualifier de *Pourpre*.

Mais le plus fort, celui qu'on aurait volontiers considéré comme le Dominant, l'indigo sacré brillait de sa couleur, symbole de la connaissance.

En père juste et bon, je les aimais autant tous les quatre, j'en étais vraiment très fier. Pourtant, quelque chose me chagrinait, une sensation un peu floue, une espèce de questionnement : *mes enfants* arboraient tous les jours une mine triste à pleurer.

– Comment pourrais-je les rendre plus joyeux ? Ce doit être la terre trop pauvre, le manque de minéraux sans doute.

Alors j'entrepris mille essais, ajoutant ici un peu de fer, là une dose de magnésium ou de cobalt et même, et même, je peux bien te l'avouer, dans le plus grand secret, je tentais d'anoblir la terre en lui offrant quelques pépites... d'or.

Tu me croiras si tu veux, ô surprise, je découvris les caprices de mes chers petits : chacun exigeait un apport différent, tels minéraux embellissaient l'un tandis que l'autre ne manifestait pas l'ombre du plus petit signe de satisfaction. Et donc de croissance. *Safran*

appréciait le magnésium, tandis que *Pourpre* abusait volontiers du fer. En toute logique, *Indigo*, désireux d'accroître son magnétisme, réclamait du manganèse. Quant à *Rose*, enfin *Parme*, il n'acceptait que l'or pur. Une vraie ruine !

Peu à peu les plants se déployèrent, *mes enfants* grandissaient. Toutefois je ne pouvais me contenter de cette croissance : belle taille mais visage terne. Manquait l'Essentiel.

– Leur apparence s'améliore de jour en jour, mais je vois bien qu'ils n'ont pas le moral. Cette mélancolie ternit leurs jolis coloris.

Que faire ?

Après deux ans d'essais aux résultats peu concluants, la désolation me gagnait :

– J'ai fait le maximum pour le terreau, il me faut chercher ailleurs. Et si c'était l'eau ? Les eaux ici, diffèrent chacune selon leur origine, peut être que la mienne ne leur convient pas. Trop de sel ? Trop peu de minéraux ? Trop chaude ? Trop froide ?

À nouveau, je repris le chemin de mon laboratoire à ciel ouvert, sûr d'y découvrir cet Essentiel.

Toutes les marques d'eaux minérales furent essayées. Sans grand succès cette fois encore.

– Je me casse bien la tête, il suffirait peut être que j'améliore l'eau de la ville ? Ce qui m'éviterait stocks et voyages.

Mais le résultat ne mena qu'à la déception. Une fois de plus, manquait... l'Essentiel.

– Bon, eh bien cette fois, je vais distiller l'eau du climatiseur, le mazgan israélien dont toute maison est équipée.

Rien. Aucune amélioration. De quoi désespérer !

– J'ai compris, j'arrose trop ! Le bougainvillier n'aime pas l'eau. Je vais remplacer mon arrosage massif par un système de goutte à goutte plus doux ?

D'expériences en espoirs, d'avancées et en déceptions, trois années s'écoulèrent. L'Essentiel ne s'était toujours pas révélé.

Avec les eaux, comme pour les minéraux, chacun avait montré ses préférences, mais aucun des quatre n'exprimait la joie ou la plénitude.

Cet Essentiel manque à leur bonheur. Mais quoi ? Quel philtre mystérieux pourrait bien les rendre heureux ? Peut-être sont-ils

comme moi, ils aiment la poésie. Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt : la poésie soigne tous les maux. À chaque visite, je vais leur dire des vers. Tiens je vais commencer par la littérature pour enfants.

...Et c'est ainsi qu'au lever du jour, chaque matin à l'heure où le soleil rosit, on m'entendait murmurer :

*La Reine n'a pas de toit, le Roi n'a pas de couronne,
Et il y a sept jours de printemps par an,
Et l'orage et la pluie tout le reste du temps.*

Léa Goldberg n'y fit rien...

Tout au plus, il sembla que *Safran* émettait un léger frémissement. Et encore, on n'en était même pas sûr.

Je me rabattis sur Shlomo Aviner, cette histoire de cruche vide³...

Ô miracle, ils ébauchèrent un petit signe de plaisir.

– Tout espoir n'est pas perdu ! Je vais essayer les poètes français.
Victor Hugo

*Si Dieu n'avait fait la femme,
Il n'aurait pas fait la fleur⁴*

J'essayais aussi la poésie chantée avec Eduardo Di Capua et Giovanni Capurro :

*Ma n'atu sole, cchiù bello, oje ne'
'O sole mio sta 'nfronte a te !
'O sole, 'o sole mio sta 'nfronte a te ! Sta 'nfronte a te !*

Des jours, des semaines et des mois plus tard, avec une précision toute mathématique, je pus dresser l'inventaire précis des goûts poétiques de mes enfants :

Safran appréciait la poésie classique aux beaux alexandrins, *Rouge* s'empourprait aux poèmes d'amour, la timide *Rose-parme* semblait bel et bien jouir au son des épopées. Quant au *Maître Indigo*, la poésie

³ Lorsqu'une cruche ne contient que quelques pièces de monnaie, elle fait du bruit quand on la secoue ; en revanche, quand elle est pleine, elle n'en fait pas (Talmud).

⁴ *Les Contemplations*.

moderne l'élevait encore plus.

Sans aucun doute, ils atteignaient une taille imposante et le jardin resplendissait.

Après que j'eus récité Rimbaud, Garcia Lorca, et tant d'autres, mes pensionnaires dépassèrent une taille record ! J'obtins alors une grande renommée auprès des spécialistes du monde entier mais pas... le plaisir d'observer la mine joyeuse de mes enfants.

Ne restait plus qu'une solution... tant pis pour les voisins !

– Je vais inventer une machine pour la diffuser sans me faire entendre à côté.

Et cette fois, la musique fit son entrée en scène dans mon splendide jardin.

– Matsati⁵ ! Cette fois, j'ai trouvé ! J'ai trouvé l'Essentiel.

En plus de la victoire, la gloire aurait pu me rendre orgueilleux, mais je restais sage et prudent.

Exactement comme pour la poésie, chacun vibrait selon sa personnalité.

Safran, le craintif s'autorisait une plus grande liberté lorsqu'il entendait *La Flûte enchantée*...

– Mozart ! Il aime Mozart l'enfant terrible de la musique ! Je vais essayer avec d'autres.

...Erreur « de casting » ! *Safran* n'apprécie *que* Mozart.

Quant aux autres, leurs préférences musicales correspondaient à leurs tendances poétiques...

C'est ainsi que le bel *Indigo*, passionné et romantique s'enflammait pour Beethoven, tandis que *Rouge*, le passionné, s'empourpait aux accents puissants de la musique russe... Chostakovitchelle est pleine

Et voilà que cette midinette de *Rose* se prenait de pâmoison en écoutant les baroques de Lully ou les opéras de Verdi.

– Oh, ça ne m'étonne guère, sa sensibilité à fleur de pétale est attisée par les drames et la douleur. Je crois bien que cette fois, j'y suis. L'Essentiel se révèle enfin à nos âmes. Enfin j'ai compris !

À ce moment de son récit, des larmes emplissent les beaux yeux de mon ami Mardochée. Je m'autorise une question :

– Dis-moi, d'après toi, est-ce l'eau, la musique ou la poésie ? Selon

⁵ Euréka, j'ai trouvé en hébreu.

toi quelle solution miracle a bien pu transformer tes fragiles arbustes en ces somptueux buissons épanouis ?

– Te voilà comme tous ces savants, spécialistes et journalistes qui m'accablent de leurs courriers. Tu voudrais bien connaître la formule magique de cette jouvence ? À eux, je réponds n'importe quoi, je leur balance des formules inventées de toutes pièces. À aucun je ne révèle la vérité, la vraie vérité.

– Tu ne me la diras pas ?

– Je m'étonne que tu ne l'aies pas encore devinée ? ! Si tu m'avais bien écouté, tu connaîtrais la réponse ! À croire que tu n'as jamais lu Antoine de Saint-Exupéry !

C'est le temps que tu as perdu pour ta rose qui fait ta rose si importante.

Eh bien, vois-tu pour mes chers trésors, c'est pareil ! Ni l'eau, ni la poésie, ni la musique, ni Victor Hugo, ni Beethoven, rien de tout cela n'a suffi. Certes, mes bougainvilliers ont grandi, mais ce qui leur a permis de s'épanouir, ce remède merveilleux à leur tristesse, ce miracle, il ne vient ni des produits, ni des hommes, ce joyau secret, il s'écrit avec une plume d'or, en un seul mot, et je te livre pour qu'à ton tour, tu puisses le répéter au monde. Dis-le, chante-le, écris-le ! En vers, en prose ou en musique, toi et moi, devons le cultiver pour que haut et fort nous puissions le répéter, ce mot sacré, c'est l'amour. Pardon... l'Amour.

Au souvenir de ces années de bonheur, il pleurerait de joie.

– Mais tu sais, le bonheur n'est pas fait pour les hommes. Nous perdons alors toute vigilance et croyons à l'éternité. C'est ce qui nous perd, nous sommes trop prétentieux.

– Pourquoi dis-tu cela Mardochée ?

– Parce que la vie nous joue des tours.

– Raconte-moi, je t'en prie.

– Il y a eu ce dimanche noir... C'était la Gay Pride et en même temps un immense rassemblement de motards a Neve Tseddek. Des Hell's Angels se sont massés près de la maison. Ils faisaient un boucan terrible. Mes enfants n'avaient pas l'habitude de ce bruit, de

cette cacophonie. J'ai tout de suite senti que cela n'allait pas. Comme une fébrilité. Leurs branches se tordaient, faisaient des nœuds, des entrelacs comme pour se protéger. Les couleurs ont légèrement terni, pas grand-chose, mais je l'ai tout de suite remarqué. Et puis, ils ont mis de la musique, du rock violent et agressif. Je me suis alors enfermé dans la maison pour m'abriter de ce déchaînement sonore. Je sentais les petites de plus en plus effrayées mais je ne savais plus quoi faire. J'ai fini par m'endormir. Mon sommeil était hanté par les plus affreux cauchemars. J'ai été réveillé par la Gay Pride. Des chars multicolores, suivis d'une foule immense se sont déversés dans le quartier en descendant vers la plage.

– Ils sont souvent bruyants, mais ils ne sont pas agressifs, généralement.

– Ils ne l'étaient pas du tout. Un défilé cocasse, osé souvent mais sans une once de violence ni de vulgarité. Il fallait voir le char des religieux gays. En redingote, pantalon bouffant, chapeaux noirs, avec leurs barbes et leurs papillotes. Si tu les avais vus se trémousser aux sons de la techno. Je me suis installé sur le balcon pour suivre la parade. Peut-être suis-je un peu voyeur ?

– Non, je ne crois pas. Curieux peut-être mais pas voyeur.

– Enfin, peu importe. Les enfants étaient plus calmes, les motards étaient partis avec leur musique infernale. C'est alors que tout a basculé.

– Que veux-tu dire ?

– Eh bien, quand le char des Drag Queen est passé, je m'amusais à détailler les tenues, tu ne peux pas imaginer tout ce qu'il y avait comme accoutrements. Des gars à moitié à poil avec sur la tête de véritables enseignes lumineuses, des perruques de toutes les couleurs. Et les tatouages, des corps couverts de gravures de toutes sortes. Des dragons, des bêtes mythiques, des tags multicolores. C'était un véritable émerveillement. Nous étions en fin d'après-midi, le soleil se couchait sur la mer. Ce qui était le clou du défilé est alors apparu, c'était la Reine des Fleurs. Elle était annoncée par les trompettes d'Aida. Mes bougainvilliers ont frémi de plaisir et j'ai senti pour la première fois leur force. Il y avait tant d'amour dans l'air. La musique était tellement forte, tellement présente. Elle venait de partout, nous étions dans cette merveilleuse mélodie. Puis comme dans un feu

d'artifice, d'autres airs d'opéra sont venus en surimpression. La Reine des Fleurs était Euterpe, la muse de la musique. Le son a enflé, s'est amplifié. Les enfants se sont alors mis à croître avec une frénésie que je ne leur avais jamais connue. J'ai pris peur et je me suis barricadé dans la maison. J'ai tout fermé, portes, persiennes, volets, fenêtres. Et je sentais les branches cogner contre la maison. Bientôt, mes maigres protections ont volé en éclat et *Safran* au sud, *Parme* à l'ouest, *Pourpre* au nord et *Indigo* à l'est ont pénétré dans la maison. C'était incroyable la vitesse à laquelle ces plantes poussaient. Très vite, la moitié de la maison a été envahie. Je commençais à manquer d'oxygène. Je me suis réfugié dans la salle de bain, une pièce sans fenêtre tout au sud de la maison. Les murs se fendillaient de partout et bientôt il y eut un immense trou ouvert devant moi. Je m'attendais à ce que Safran s'engouffre dans cette faille, mais il ne passa rien pendant cinq bonnes minutes. Alors j'ai foncé. J'ai sauté dans le vide et je me suis trouvé dans le jardin, au milieu des branches de *Safran*. Curieusement il y avait comme un passage, comme un sentier entre ses branches. En quelques secondes j'étais dans la rue. Ma maison était entièrement recouverte par les bougainvilliers formant un immense bouquet multicolore. Le bouquet s'élevait à bien plus de dix mètres du sol. C'était à la fois merveilleux et effrayant. J'ai compris ma folie.

– Tu as déplanté les bougainvilliers ?

– Oh, non. Je n'aurais jamais pu. Je les ai fait tailler et j'ai arrêté de les gaver de poèmes et de musique. Ce sont maintenant de belles plantes mais elles n'ont plus leur splendeur d'antan.

– Quelle histoire ! Maintenant tout est rentré dans l'ordre, n'est-ce pas ?

– En effet, en effet, mais souvent je regrette leur splendeur passée. Garde le briquet en souvenir de Mardochée Safran.

Il a alors retiré ses lunettes et j'ai vu au fond de ses prunelles des bouquets de bougainvilliers. Il m'a tendu une main que j'ai serrée chaleureusement. À travers sa peau diaphane, j'ai cru voir non pas une fleur, mais une bractée à quatre feuilles – safran, parme, pourpre et indigo.

Ainsi me parla Mardochée.

Mylène André

Julia

La nature aussi a ses cancre et ses premiers de la classe. C'est pas juste mais c'est comme ça.

Dès le berceau, à peine le temps de faire connaissance et la voilà qui distribue les bons points et les bonnets d'âne.

Au premier rang, les Greta Garbo, belles, mystérieuses et souveraines, ignorant jusqu'à la possibilité de la médiocrité.

Plus loin, tout au fond, près du radiateur, les Pauline Carton et toutes ces créatures sans charme ni beauté, contraintes à une lutte déloyale, armées de leur seule volonté et peut-être aussi d'un peu de dérision.

Et enfin, au milieu, pauvre chose indéfinie, il y a moi...

Ni belle, ni moche, toujours dans la moyenne, sans jamais un poil qui dépasse d'un côté comme de l'autre. Et si, parfois, on m'a qualifiée d'intéressante, c'est que devant tant de lacunes, il faut bien, à la fin, dire quelque chose.

Vous pouvez me croire quand j'affirme que je me serais mieux accommodée d'un peu de laideur.

Tout plutôt que cette insignifiance.

Je me suis montrée très précoce dans l'art de passer inaperçue. À la maternelle, j'étais déjà devenue tellement imperceptible qu'on m'oublia toute une après-midi dans les toilettes.

Après un regard circulaire qui avait glissé sur moi, sincèrement convaincue d'avoir rassemblé tous ses élèves, l'institutrice a refermé la porte à clé puis s'en est allée pour ne plus jamais revenir, me laissant là, encore occupée à remonter tant bien que mal les bretelles de ma salopette.

– Où est Julia ? s'est inquiétée en fin de journée ma pauvre mère, trop humble et maladroite devant cette honorable représentante des institutions.

– Vous dites ? a répondu l'étourdie en fronçant les sourcils et en cherchant désespérément à mettre un visage sur ce prénom.

Moi, assise sur mon trône, j'avais eu le temps de méditer. Une heure et demie de remise au point.

Il me vient encore la nausée au souvenir de l'odeur tenace et malpropre de mes oubliettes mais jamais je n'ai pensé à crier ou à me manifester en frappant à la porte.

Scrupuleuse et discrète, j'ai eu peur de déranger.

Certains enfants sont comme ça, ils ne protestent pas, ils comptent.

J'ai appris à compter ce jour-là.

À chaque rentrée scolaire, je cherchais parmi mes petits camarades les êtres les plus inadaptés, les plus effacés ou les plus en marge. J'avais encore l'espoir de me faire un ami mais rien n'y faisait, j'étais la seule de ma race.

Dans la cour de récréation, je regardais les autres jouer comme plus tard je les regarderai vivre en enviant leur aisance.

Le temps, donc, n'a rien arrangé à mon affaire. Plus je grandissais, plus je devenais diaphane.

J'ai bien essayé d'y trouver quelques avantages mais je ne doute plus maintenant que le monde appartient à ceux qui s'imposent. Et déjà sur mon trône, j'avais compris que je n'étais pas de ceux-là.

Mon fatalisme, ce triste jour, fut probablement mon acte fondateur. Si j'avais protesté, si j'avais crié mon désespoir d'être ignorée, mon existence aurait probablement pris une autre forme.

Au lieu de ça, je fais encore des comptes.

Plus tard, à l'adolescence, j'aurais pu, comme certains de mon espèce, sombrer dans l'alcool ou l'excentricité. Ou, pire encore, dans la religion. Mais j'avais déjà trop d'orgueil pour renoncer. Et comme on n'est jamais mieux servi que par soi-même, avec le temps je me suis forgée d'amour propre.

Je me suis vouée un amour inconditionnel et si profond que j'ai parfois la faiblesse de me croire incassable.

C'est forte de cette conviction que j'ai pu, très jeune, m'intéresser au sexe opposé.

Inutile de dire que, comme le reste de l'humanité, ils me regardaient sans me voir.

J'ai donc développé dès mes premières années une volonté de fer pour susciter un peu de visibilité.

Je dois avouer que mes méthodes ont été dès le début, comment dire ?... rudimentaires.

J'étais prête à tout.

Je peux donner un aperçu de ma détermination en évoquant ma première tentative de séduction.

C'était en dernière année de maternelle. J'avais à peine six ans. Il était beau, débrouillard, imposant.

Un meneur. Il était gourmand aussi.

J'avais bien essayé de lui envoyer quelques signes d'intelligence, je ne savais pas encore que l'on ne peut pas tout demander au même homme.

Lui, ne voyait que Norma Russo, une petite italienne qui, en plus d'être gentille, était gratifiée de jolies boucles brunes, de grands yeux bleus et d'adorables fossettes plantées au milieu des joues.

Je la haïssais.

Elle incarnait toute l'injustice du monde.

Cela dit, et entre parenthèses, quand, quelques années plus tard, j'ai appris qu'elle travaillait au guichet de la C.A.F, j'ai dû revoir toutes mes théories sur l'injustice.

Mais bref, j'étais amoureuse sans aucun espoir de réciprocité.

Pour obtenir ma pitance, j'allais devoir me montrer plus persuasive que la concurrence.

J'ai commencé mon apprentissage un matin de décembre. Je me souviens encore de cette odeur propre à la campagne au début des grands froids, une odeur légèrement fumée qui resterait longtemps pour moi l'odeur du bonheur.

Une brume labile hantait le bocage et sous mes pas craquait une fine couche de givre. Je n'avais ni gants ni bonnet et ma capuche trop ample laissait passer un vent glacial qui me brûlait les oreilles.

De chaque côté de la route, des arbres dénudés et frileux imploraient le ciel et moi aussi, tout en cheminant vers l'école, je lançais une prière là-haut, à je-ne-savais-trop-qui.

Ce matin-là, nous étions arrivés à l'école les premiers. La cour était vide. C'était ma chance.

De mon air le plus inoffensif, je l'ai attiré à l'abri des regards, et, sans préambule, lui ai proposé mon goûter s'il avait, en contrepartie,

la gentillesse de bien vouloir baisser son pantalon.

– S'il te plaît, ai-je poliment ajouté.

C'est alors que, à la fois incrédule et émue, je le vis, sans un moment d'hésitation, préférer mon goûter à sa dignité.

Après ce matin béni, je n'eus plus aucun scrupule à user de tous les moyens quitte à obtenir ce que je désirais par l'extorsion, ou, plus simplement, en profitant d'un bref instant d'inattention.

Et puis un jour j'ai trouvé la terre promise.

C'est par hasard que je me suis aventurée dans ce quartier populaire et métissé.

Le mois d'août offrait à qui en voulait une ville inanimée et des rues poussiéreuses. Sans beaucoup d'espoir, je cherchais une boulangerie ouverte dans un désert de béton.

De rideau fermé en rideau fermé, talonnée par la faim, je me suis finalement approchée de ces rues où la vie, plus opiniâtre qu'ailleurs, se répandait encore sur les terrasses et les bancs publics.

Des hommes, nonchalamment installés devant les bistrots, buvaient du thé à la menthe. D'autres bavardaient au coin des rues, fumant et détaillant chaque passant d'un air avisé. D'autres encore, par les fenêtres, surveillaient d'un œil autoritaire des enfants chétifs et turbulents.

De rares ménagères passaient les bras chargés de cabas, fuyant les regards insistants, les yeux rivés sur leurs chaussures.

Sans le vouloir, j'étais arrivée au pays merveilleux des hommes.

Et sans rivalité en vue. Ou en tout cas rien de sérieux.

Pourquoi ne m'avait-on jamais rien dit de ce peuple affamé qui se languissait là, à vingt minutes de chez moi ?

Le plaisir des yeux m'aurait déjà bien contentée mais en plus, miracle, je n'étais plus invisible.

Pour la première fois de mon insignifiante existence, les regards ne glissaient plus sur moi.

Et quel bonheur quand, arrivée à leur hauteur, j'entendis certains me susurrer quelques mots furtifs.

Moi, enfin fière, je n'ai même pas fait mine de tendre l'oreille. Déjà enflammée d'orgueil, je suis passée, sourde et souveraine.

Ô douce ivresse de la vanité !

Ô joie indicible des regards posés sur mon cul !

Je suis souvent revenue dans ce pays de cocagne, juste pour le plaisir de le promener, heureuse de le sentir enfin exister.

« Je-ne-savais-trop-qui » avait-il donc décidé de réparer une injustice ?

Un péché originel m'avait-il été pardonné ?

Quoiqu'il en soit, la punition semblait avoir été levée et, de reconnaissance, j'avoue m'être intimement approchée de cette frontière où l'on remet son destin entre les mains de « je-ne-savais-trop-qui » en lui abandonnant, en toute bonne foi, intelligence et liberté.

À chaque moment difficile de mon existence, j'allais chercher la consolation au fond de ce quartier populaire avec l'enthousiasme de l'ivrogne cherchant un dernier espoir de réconfort dans le fond d'une bouteille.

Je passais, toujours sourde et souveraine, filant comme une star assaillie de paparazzi.

Un matin, pourtant, j'ai tendu l'oreille.

Ah ! Vanité ennemie de la sagesse.

J'aurais préféré être sourde plutôt que d'entendre nettement ces mots impitoyables susurrés sur mon passage.

Sans ambiguïté, de groupes d'hommes en groupe d'hommes, c'était toujours les mêmes :

– Hé, tu veux du shit ?... Hé, toi... tu veux du shit ?...

Et devant mon air profondément désappointé, comme un deuxième coup de poignard :

– J'ai de l'herbe aussi...

Raymond Iss

Le Sud

Il avait défié toutes les modes : taverne, pub, auberge rustique. Elles étaient passées. Le café avait conservé ses murs peints en vert et le long comptoir en formica. La lumière crue des néons y interdisait toute rencontre discrète. Aucune moquette pour assourdir les éclats de voix. Étape matinale des ouvriers, il exhalait de fortes odeurs de bière et s'enfumait tard dans la nuit, avec les retraités qui venaient y téter leur cigare en poussant leurs pièces sur le jeu d'échecs. Entre temps, il s'assoupissait, pour renaître à l'heure de l'apéritif. Après le creux de quatorze heures, il accueillait sous ses tables les sacs en plastique de clientes harassées par les courses en ville.

Les patrons, un couple, géraient ces cycles à peine perturbés le jeudi matin par le marché qui triplait la rangée de consommateurs alignés au comptoir. Lui, de l'autre côté, manœuvrait la pompe à bière. Elle, derrière sa caisse, veillait au grain. Au fil des années, ils avaient sélectionné leur clientèle, décourageant les pèlerins de zinc aussi bien que les jeunes coqs qui venaient y planter leurs ergots. La retenue exigée des buveurs permettait à ceux-ci de se faire oublier et de rester des heures entières devant un verre vide, sans qu'on les relance. Cette politique peu agressive s'étant révélée payante, on embaucha une serveuse.

Il habitait à deux rues de là. Passant chaque jour devant le café, il avait fini par y entrer, séduit par sa banalité et son absence totale de caractère. On ne lui demandait rien, et très vite il n'eut même plus besoin de faire signe pour qu'on lui serve un thé bien chaud. Dans leur dos, si les tenanciers affublaient leurs clients d'un surnom, il aurait mérité sans doute celui *d'éternel enrhumé* ! Il s'habitua bientôt à y prendre son petit-déjeuner. Il y repassait vers dix-huit heures avant de rentrer chez lui. Enfin, il lui arriva souvent d'y revenir en fin de soirée pour s'installer à la table du fond. De là, il pouvait apercevoir

toute la salle, mais aussi les coulisses, c'est-à-dire l'arrière du comptoir. Il vint avec un livre et un carnet pour prendre des notes. Le café devint son bureau.

Elle sortait de derrière le comptoir, le frôlait, le bras tendu par le plateau chargé de demis. Les paupières mi-closes, il sentait passer l'odeur de la bière et le vent de la jupe qui soulevait ses papiers. Faisant semblant d'être absorbé par sa lecture, il suivait des yeux la serveuse qui évoluait dans la salle, se glissant entre les tables, évitant les chaises écartées, prenant au vol les commandes tout en déchargeant son plateau. Ses pieds dessinaient au sol un itinéraire balisé, comme tracé à la craie par un metteur en scène, hors du champ de la caméra. Au retour, elle lui adressait un léger sourire avant de disparaître derrière le comptoir. Un sourire auquel tous avaient droit. Il effleurait à peine ses lèvres, avant de s'effacer, le temps qu'elle se retourne. Elle paraissait très jeune, mais ses gestes précis révélaient une professionnelle. Les patrons avaient déniché une perle. Pour s'en convaincre, il suffisait de la voir au pupitre de commande, le comptoir ; actionnant sans les regarder les bouteilles d'apéritif suspendues au-dessus de sa tête, ou découpant d'un geste sûr la mousse débordant du demi qu'elle venait de tirer. Et tout ça dans le bruit et la fumée, en captant les ordres qui continuaient à fuser de la salle.

Lui, assis bien au calme, la tête farcie de chiffres se trouvait ignare à côté de cette fille qui pouvait, dans le vacarme, additionner les demandes enregistrées au passage et soustraire la monnaie tout en prenant garde à son plateau. À sa place, le temps de revenir au comptoir, il aurait tout mélangé. Les buveurs de bière affligés d'une menthe à l'eau, lui se serait retrouvé bien vite à la rue. Serveuse, c'est un vrai métier !

Elle gérait ses relations avec les clients comme elle mesurait ses pas dans la salle. Ceux qui venaient ici *pour la serveuse*, elle leur retournait leurs plaisanteries, comme un joueur de judo se sert de la force de l'adversaire. Toujours avec le sourire, si bien qu'ils revenaient, mais ne s'y frottaient plus. Les habitués, elle les écoutait, leur répondant par des banalités, ils n'en demandaient pas davantage, sans jamais se laisser déborder.

Il en faisait partie. À peine était-il assis qu'elle lui servait son thé bouillant. Avec quelques paroles aimables, sans plus. La serveuse

n'avait pas le temps. Il fallait faire tourner la caisse. Lui ne cherchait pas à relancer la conversation, ni surtout à plaisanter avec elle, connaissant son art de l'esquive et surtout de l'estocade. Il préférait la regarder. Il était ici comme à un spectacle de ballet.

Le mercredi soir, le café était réservé aux échecs. Une tradition remontant, paraît-il, aux premiers propriétaires. Après la fermeture des cinémas, l'établissement restait ouvert. On sortait les jeux. Les retraités qui avaient attendu le départ du dernier client disposaient les pièces sur les damiers. Le café se muait en salle de classe studieuse, dont la serveuse allant de table en table aurait été la maîtresse d'école qui surveille ses élèves.

Parfois, elle s'asseyait et restait un long moment, fascinée par le mystérieux déplacement des figurines de bois. C'est la seule fois où elle sortait de son rôle. À mesure qu'approchait l'heure légale de fermeture, elle paraissait inquiète, nerveuse. Elle n'entendait plus les joueurs d'une table voisine renouveler leurs consommations. Elle abandonnait alors brusquement sa chaise et venait se cacher derrière le comptoir. Le patron devait alors intervenir.

Son sourire de commande laissait place à une ombre, un souci qui obscurcissait son visage. On aurait dit qu'elle était contente que la journée se termine tout en appréhendant l'heure de clôture. Mais le lendemain matin, il retrouvait la serveuse efficace et précise qui préparait son thé dès qu'il avait franchi le seuil. Pourquoi cette belle mécanique d'horlogerie se déréglaient-elle ce soir-là ?

Une nuit, alors qu'il rentrait d'une visite chez des amis, il vit sortir d'une cour une personne en imperméable noir. Il s'écarta pour la laisser passer, mais son manteau s'accrocha au guidon de la mobylette qu'elle tirait vers le trottoir. La passante releva son capuchon et il reconnut la serveuse. Il se rappela qu'on était mercredi soir et que l'arrière du café donnait dans cette ruelle. Mais voilà qu'au lieu de monter sur son engin, elle le suivit et engagea la conversation.

Elle avait un long chemin devant elle pour retrouver son studio en banlieue, pour quelques heures à peine, car il lui faudrait revenir, c'était jour de marché. Surpris, il la laissa parler, non sans remarquer qu'en l'accompagnant, elle s'éloignait de sa direction.

Et puis elle avait peur. À cette heure, les rues n'étaient pas sûres. On l'avait déjà suivie en voiture. Des hommes. Certains l'avaient

interpellée par la vitre ouverte. Elle bavardait, bavardait. Il ne la connaissait pas si proluxe. Il avait l'impression qu'elle cherchait à gagner du temps, à repousser le moment où elle se retrouverait seule dans le noir, sur sa mobylette.

Cela commençait à le gêner. En continuant ainsi, ils se retrouveraient devant son immeuble et là : « Bonsoir mademoiselle ! »

C'est peut-être pour brusquer la fin de cette promenade nocturne sous la pluie, et voyant qu'elle ne décollait pas, qu'il lui proposa de venir finir la nuit chez lui. Il fut stupéfait de sa réaction. Elle s'arrêta, se retourna... Et accepta avec un soulagement que traduisit un large sourire qui ne s'effaça plus de son visage. Il était trop tard pour revenir en arrière. Il ne pouvait plus se dédire. Il avait parlé de passer la nuit chez lui, pas avec lui. Mais c'était presque pareil. Il logeait dans un studio. Était-elle naïve ou prête à n'importe quoi pour fuir ses terreurs ?

Ils passèrent sous le porche. Elle rangea sa mobylette sous l'abri, comme si elle avait toujours habité là. Puis elle le rejoignit au bas de l'escalier.

Elle jaugea le studio avec un coup d'œil de propriétaire, mais ne parut pas remarquer qu'il n'y avait qu'un seul lit, étroit du reste. Il lui proposa un thé. Elle éclata de rire, ravie sans doute de les voir jouer des rôles à contre-emploi. Il se rappela qu'il possédait une chaise longue. Sa sœur y dormait lorsqu'elle venait lui rendre visite. Quand il revint de la kitchenette, la serveuse s'était débarrassée de son imperméable. Sa petite jupe noire et son corsage devaient être restés là-bas. Elle était sans uniforme : jean et gros pull à col roulé. Il hésita longtemps à lui donner un pyjama, toujours de sa sœur.

Sa fatigue semblait avoir disparu en même temps que sa peur. Elle était en sécurité, jusqu'au lever du jour, dans peu d'heures. Lui n'avait pas retrouvé sa sérénité depuis sa proposition incongrue de tout à l'heure.

Autour de la tasse de thé, fameux, précisa-t-elle, vint le moment des confidences. C'est elle qui parla tout le temps, comme si elle ressentait sa gêne et voulait l'empêcher de s'en défendre.

Elle amassait en douce un petit pécule, et dès qu'il se serait arrondi, hop, elle filerait dans le sud ! Toujours dans la limonaderie,

elle aimait ça. Nul besoin de le dire, il s'en était bien aperçu. L'idée qu'elle se faisait du sud le sidéra.

Le sud, c'était comme ici, mais à la puissance dix. Avec le soleil, les cafés débordaient de terrasses qui envahissaient rues et places. Comme champignons après la pluie, on y voyait éclore spontanément des flots de parasols qui remplissaient la ville tel un fleuve en crue. Avec les beaux jours, des nuées de touristes altérés en provenance de l'Europe entière s'y réfugiaient. Alors, autre miracle du soleil, un flux de pièces dorées ou argentées venait se déverser dans son tiroir-caisse. Car elle entendait bien ne pas rester serveuse, gérante d'abord, puis *patronne derrière sa caisse* !

Et lui l'écoutait. Elle avait tout prévu, tout calculé. Sa vie réglée comme un scénario dont le synopsis était le brouillon de ses pas dans la salle du café où il l'avait découverte. Il comprit aussi qu'il n'y avait pas de place pour un homme, sauf peut-être comme figurant ?

Au matin, la serveuse avait disparu. Sur le miroir de la salle de bain, elle avait écrit *Merci* avec le savon. Il garda cette inscription plusieurs jours pour se convaincre de n'avoir pas rêvé. Toujours aussi discrète et efficace, elle avait replié la chaise longue et remis le pyjama dans l'armoire, tout ça sans le réveiller. Alors, il se dit qu'il était vraiment un imbécile, en foi de quoi, les jours suivants, il évita de se rendre au café.

L'enchaînement des événements l'éloigna pendant plusieurs mois. Il y eut d'abord un stage à l'étranger, puis les vacances. À son retour, il ne pensait plus à la serveuse.

Quand il se décida à revenir là-bas, elle n'y était plus. Un garçon l'avait remplacée. Cette longue absence avait brisé tous les fils. Le patron ne reconnaissait plus son *éternel enrhumé*. Il est vrai qu'il avait commandé un café ! Avec beaucoup de réticence il accepta de lui répondre lorsqu'il se résolut enfin à demander des nouvelles de la serveuse.

Elle les avait quittés, voilà tout. Pour aller où ? Il n'en savait rien et ce n'était pas son affaire, encore moins celle des clients. Il termina d'un geste évasif qui pouvait signifier : « Vous savez monsieur, les serveuses, c'est comme ça ! »

Il aurait pu lui répondre qu'elle n'était pas aussi volage qu'il le croyait, et qu'il avait sa petite idée sur l'endroit où elle se trouvait.

Mais à quoi bon à présent ! Il n'eut pas même un remords en pensant qu'elle avait continué à avoir peur tous les mercredis soir. S'il lui avait laissé les clés pendant son absence, elle serait peut-être restée !

Il ne raconta cette histoire à personne, de crainte du ridicule. Il savait bien que ce soir là, en lui proposant de monter chez lui, il avait spontanément voulu se débarrasser d'elle et non jouer au séducteur ni même au chevalier servant. Il n'avait pas compris qu'elle avait profité de cette attaque pour la détourner à son avantage, comme au judo ! Elle avait eu tout loisir d'étudier son client au café.

Comme il quitta bientôt cette ville pour ne plus jamais y revenir, il finit par oublier le café, ses néons, son comptoir de formica et les joueurs d'échecs le mercredi soir. Il oublia aussi la serveuse et cette nuit insolite. D'autres visages féminins se superposèrent au sien et le recouvrirent. Toutefois, bien qu'il ait changé sa couche étroite pour un lit à deux places, jamais aucune autre visiteuse ne laissa de message sur son miroir au matin.

Les années passaient. Même s'il l'avait rencontrée dans une autre rue d'une autre ville, il n'aurait plus reconnu la serveuse.

Pourquoi alors, chaque fois qu'il se rendait dans le sud, ce petit pincement au cœur, cette main devenant subitement moite lorsqu'il entrait dans un café ? Pourquoi là-bas seulement ?

Peut-être qu'en appuyant sur le bec de canne, en poussant la porte, il y aurait tout au fond sous les néons, au comptoir, la serveuse, devenue *patronne derrière sa caisse* !

Ségolène Chailley

Paris se meurt, mon amour

Au ralenti, comme d'autres saluent le public à la fin d'un spectacle, il jette dans un mouvement infini ses lunettes dans la Seine qui aussitôt les engloutit, effaçant son geste sur-le-champ. Rendu à lui-même dans cette semi-obscurité qui le tenait à l'écart du monde quand il était enfant au saut du lit et qui, à présent, lui donne la sensation d'être aveugle, il ne bouge pas. Le corps en léger déséquilibre sur le bord du parapet. Serait bien incapable de les repêcher, de toute manière.

Immeubles, passerelles se déforment lentement, comme un coup de gouache diluée dans l'eau, s'amusant à effacer les contours trop précis, floutant le paysage urbain. Pris de vertige, son regard apeuré caresse une dernière fois les rivages interdits qui l'appellent, tandis qu'il vacille, bientôt emporté par l'eau glacée qui l'entraîne dans un vertige abyssal.

&

C'est un rôle, le sien, suivi d'un long crachat qui le réveille en sursaut. Encore une fois il a cru mourir, et encore une fois il y a réchappé. Chaque nuit que Dieu fait, il s'invente sa propre mort, et il n'y peut rien. Heureusement, l'aube qui renaît l'efface d'un trait, balayant ces visions morbides qui l'affolent. Car, quand la machine des rêves s'emballe, c'est sa femme qui tombe dans l'eau glacée à sa place. Et cette vision lui déchire le cœur.

Ces matins-là, rien ne va plus. Tête, dos, jambes, pas moyen de remettre son corps d'aplomb. *Tout fout le camp*, même son envie de peindre l'abandonne, alors il rumine contre la vie et Paris qui, derrière la baie vitrée, ne l'attend plus.

6h15. L'aube s'empare timidement de la capitale et de sa léthargie. Partout déjà on s'active ; dehors, sous terre, ça grouille, ça bouillonne,

métros, trams, RER, des tunnels, couloirs, correspondances à n'en plus finir. Paris s'éveille, bienvenu à Paris l'enfer. Des bouchons pour tout horizon, et un peuple de grincheux au diapason. Allez, accélération, action !

Elle, à soixante-quinze balais passés, elle court dès le matin. Petit échauffement sur place dans la salle de bains, ballet d'accessoires qu'elle agite et replace – longue séance de maquillage suivie d'un éternel brushing – avant de se diriger vers le dressing, les cheveux laqués. Petits pas sur parquet grinçant, la radio en toutou fidèle sur ses traces. À la parisienne, elle s'active, oublieuse de son mari presque mort.

Vive, la petite dame !, pensent ceux et celles qui la croisent, *et tétue avec ça*. Travelling arrière-avant, personne ne la suit dans la rue. Elle échappe aux contours du Monde, de son monde. Paris la happe, l'attrape, elle trotte à ses pieds, du cœur des Halles aux tours de la Défense. Fourmi parmi tant d'autres, des milliers, des millions. Terriblement tenace, bravant tous les climats, canicule ou vents qui la décoiffent sur les passerelles, elle marche à vive allure – et si le climat n'y met vraiment pas du sien, elle fera un arrêt éclair sous un porche avant de repartir.

Des décennies qu'ils jouent, elle et lui, la même partie. Nuit et jour, jusqu'à l'usure. Couple de vieux qui résiste. Deux pions fatigués, usés, dispersés sur le grand échiquier de la vie ; la partie est devenue mécanique. Certains sont morts déjà dans leur entourage, des vieux et des plus jeunes, tombés les uns après les autres comme des quilles et dégagés sur le côté du plateau. Une croix dessus.

Elle, elle continue. Infatigable, indécrottable, inusable. La mort ne la prendra pas. Elle découvre la ville comme pour la première fois et les images inlassablement frappent ses rétines bleu gris assoiffées de paysages. Pendant plus de cinquante ans elle avait vécu dans un seul quartier, la Bastille en point de mire pour Tour Eiffel, et la voilà qui circule dans ce labyrinthe sans fin et respire à l'air libre. Enfin. Mais la capitale est vaste – à l'infini elle s'étire quand elle croise des japonais du bout du monde, qui la mitraillent de dos, heureux de voir une parisienne, un cliché sur pattes. Et sa joie est immense quand

cet autre, un parisien, la félicite pour son élégance, par un jour de grand froid, alors qu'elle entreprend la traversée du pont d'Iéna. Personne ne la regarde en réalité, mais dans sa tête, si. Aussi avance-t-elle, scrutant au passage les regards qui l'ignorent ou l'effleurent, indifférente au bruit des moteurs qui s'impatientent quand elle traverse, insensible à la pollution qui, tel un linceul, voile Notre-Dame et la rend presque hésitante dans le paysage.

Elle trotte sous les nuages compacts, pressée d'arriver à l'heure, l'heure d'avant l'heure.

Lui, il s'étire tant bien que mal. Longs bras qui cognent le mur dans un battement d'ailes rouillées, jambes dépliées qui sortent timidement du lit, chaussettes trouées. Rien à faire. La bouillote collée sous le flanc droit comme un poumon plein d'eau qui aurait glissé. Tiédasse. Comme la vie, du réchauffé, sentiment de *déjà vu*. Fin de partie. Rien à voir, allez, circulez. *Virez-moi ce machin-là*, murmure-t-il parfois au miroir qui le lui rend bien. *Au suivant*. Le prochain sur la liste ?

10h, 13h, 16h. Elle ne reviendra pas avant que la nuit tombe sur la ville comme un couperet. Il la connaît. Elle le fuit, il le sait. Tombé aux oubliettes, comme on jette une image décollée d'un album aux feuilles jaunies, il végète rue de l'Arbre Sec. Le cœur amer, car celle qui habite depuis toujours son cœur, et qui fait battre désormais son pacemaker (*La science vous offre un rabe de vie, profitez-en*, lui a dit le chirurgien), n'est plus très douce à dire vrai. Mais en rêve il la sublime : les traits fins, infiniment gracieuse, elle va à sa rencontre, vêtue d'une robe pastel qui s'arrête net sur ses genoux qu'il trouve jolis, comme ses mains d'ailleurs, et ses yeux qui disent oui à la vie, et bientôt OUI à lui devant le curé.

Jour de printemps éternel.

16h45. La liste des courses traîne sur la table. La vaisselle du petit-déjeuner poireaute toujours dans l'évier. Il paresse. Enfin, c'est comme ça qu'il voit les choses.

Quand elle rentrera, il ressemblera bien entendu à une silhouette familière à égalité avec les meubles, et la cheminée. Propre sur lui, habillé, passablement occupé derrière l'ordinateur depuis des heures à consulter Wikipédia ou installé derrière son chevalet à retoucher une de ses *croûtes*, comme il aime à dire à ceux qui passent encore la porte de son petit atelier, au bout du couloir.

Occupé à vivre encore un peu. Comme tant d'autres, des milliers de petits vieux qui grouillent ici et là, infestant les recoins de la capitale (dixit le nouveau concierge), au bistrot, quand ce n'est pas dans les bibliothèques, ou à l'Opéra Garnier, abonnement en mains (*Écoutez, je suis sourd, handicapé, muet, alors laissez-moi passer nom d'un chien ! Où est l'ouvreuse ?* !). Une armada de retraités, de parasites, bourrés de fric qui sommeille et que les fils se chargeront de réveiller, de faire fructifier... Pour l'instant ça dort, ça roupille grave et le pactole diminue à coups d'achats, de clics frénétiques : électroménager, Home Cinéma, parfums, fonds de teint dégoulinants et crèmes pour cacher tout ce qui tombe, bajoues et seins. L'attraction terrestre, direction la tombe.

Mais non, on résiste, clame-t-elle. On se refile des tuyaux, les bonnes adresses, celles des grands Spécialistes. *Ah ! Il a eu un arrêt cardiaque, je ne savais pas... Vous saviez que madame Derger était partie ? C'est bien triste... Un cancer, vous dites ? Heureusement pour nous, tout va bien, pour le mieux.* Écouter les plaintes, petites et grandes, et surtout sourire encore et encore aux mauvaises nouvelles qui se propagent du marché à l'église, et dans tous les recoins. Éviter les étages, les voisins, prendre l'ascenseur et vite déguerpir.

S'enivrer de l'air drôlement pollué aujourd'hui, lorgner le ciel gris qui menace et la chape de plomb sur la ville tentaculaire (*ah ! non il ne va pas encore pleuvoir, ça ne s'arrêtera donc jamais ?* !), avant de se décider pour un itinéraire et de s'enfoncer dans les rues. Un garde-fou en tête : ne jamais s'aventurer au delà des beaux quartiers. À son âge, fleureter avec la banlieue n'est pas pensable, aussi la laisse-t-elle aux autres, aux médias, aux écrans plats.

Il feuillette une page.

Arrivée à destination, elle donne un cours de maths (son métier, jadis et jusqu'à la fin des temps) à un petit-fils, à une petite-fille.

La page retombe.

À une amie de la petite-fille qui...

Il ronfle.

Elle se lève. Se hisse sur ses talons aiguilles (des petits talons), attrape son manteau (plutôt court car ses jambes sont encore très bien pour son âge), noue à son cou une écharpe rouge assortie aux gants de velours qu'elle enfille (geste élégant, mais doigts boudinés). Longe le couloir, attrape son sac à main au passage. Ah ! Petit détail. Les toilettes. Juste un saut à l'étage, suivi d'un petit détour par la salle de bains, histoire de se rafraîchir, et de se rassurer : le regard est vif, le maquillage tient bon. Mais elle ne peut s'empêcher d'esquisser une petite moue dans le miroir, et d'appliquer sur ses lèvres ridées une pointe de *Rouge Allure*, le dernier Chanel.

La descente se veut prudente. Main de velours qui à la fois caresse et se rattrape à la rampe, elle émerge du décor, puis plaque deux baisers à la va-vite sur les joues tendues qui s'avancent, et lance quelques mots à la volée : *À la semaine prochaine ! Ah j'allais oublier, elle a progressé, mais qu'elle fasse bien ses devoirs !*

Déjà c'est le bruit de la porte blindée qui claque et la promesse d'une prochaine visite qui soulage la belle fille. La petite, déjà réfugiée à l'étage pour jouer en catimini sur l'ordi, ira aussi loin que ses neveux qui ont eu le bac avec mention grâce à cette mamie de choc, d'une patience d'ange avec tous ses élèves, comme si elle voulait révéler les lois de l'algèbre au monde entier.

Paris défile à l'envers, comme aspiré en son centre. La litanie des stations incontournables commence : Charles de Gaulle -Étoile, Auber, Les Halles... Petit voyage vers le centre de la terre, et la fin prochaine de son excursion quotidienne.

À défaut de grands voyages, elle s'en tient à la Capitale. De toute façon, la voiture est au garage depuis des siècles. Lui reste donc la contemplation des tunnels, qui la lasse très vite ; aussi préfère-t-elle cogiter sur le dîner du soir, le regard rivé sur le blog de *l'Atelier des chefs* de son Ipad flambant neuf, qu'elle éteint finalement et range

(*Attention aux vols*, a dit son petit-fils, qui s'est fait chourer le sien dernièrement). Aura-t-il fait les courses ? Au moins ça ?

Elle soupire, inspecte les corps devant elle sur la banquette, et ceux derrière, agglutinées en un amas de chairs. Elle devra bientôt les traverser, ou les suivre dans une promiscuité qui lui donne parfois le haut-le-cœur. Tout ceci l'insupporte en cette fin de journée.

Avant, lui aussi rêvait de Paris.

Des décennies plus tôt, quand son esprit saturait des disputes familiales au sujet des mille et un tracas du quotidien, il s'échappait prétextant un outil ou des vis à trouver au BHV.

Immanquablement, ses courses faites, il refaisait surface dans l'une des galeries du Louvre comme si les sous-sols parisiens se rejoignaient. Un vrai labyrinthe. Il saluait d'un long regard ses tableaux préférés, grignotait devant le *Déjeuner sur l'herbe*, ne manquant jamais d'échanger un instant avec Manet. Devenu sourd d'une oreille avec l'âge, son soliloque lui donnait l'impression de revivre, d'entendre pleinement la vie qui s'échappait des toiles. Et souvent, assis au centre de la salle, un carnet de croquis posé sur les genoux, il dessinait, méditait.

Heureux et libre.

Puis, les prétextes pour fuir le domicile s'étant réduits à peau de chagrin (les enfants avaient fini par grandir et par foutre le camp), il diminua la fréquence de ses escapades salutaires, d'autant que la longueur des galeries eut raison de ses jambes. Ses visites au Louvre s'estompèrent.

Depuis, il se promène dans son quartier, sans but précis, se laissant dériver au hasard des rues, au ralenti. Un rien alimente sa rêverie et sa nostalgie. Parfois l'envie de prendre une photo pour esquisser, de retour à la maison, un croquis le prend, mais souvent il se dit qu'il reviendra. Et c'est ce qu'il fait parfois, aux beaux jours.

Quand il est fatigué de vivre, c'est Paris qui vient à lui : à deux pas de chez lui, la Gare de Lyon, grouillante de vies minuscules depuis les marches qui mènent au *Train Bleu* où il s'est assis, lui suffit pour tout décor. Silhouette à la Giacometti pliée en deux, il trace dans les grandes lignes la verrière et les lignes de fuite, avant d'y revenir, après la sieste. Des jours, des mois plus tard.

Et quand il est interdit de sorties – pneumonie oblige, dit le médecin – une simple affiche, en miniature, sur la page web du site du Grand Palais, suffit à alimenter ses rêves tandis que la présentation de l'exposition qu'il ne verra pas, ni celles d'après, défile. Parfois une gravure coquine le fait encore sourire ; un décolleté, le galbe d'un sein, des courbes, le troublent à n'en plus finir.

Mais le temps joue contre lui. Et, fréquemment, dès qu'il sort de chez lui, il se trompe de chemin. La Seine le perd, il ne sait plus s'il la descend ou la remonte et quand il arrive à déchiffrer enfin le sens des vagues, il ne sait plus où il habite, après quel pont. Il n'ose le dire à personne. Comme pour son dentier, bien que tout le monde le sache, et depuis longtemps. Ses souvenirs volettent dans le vent qui, souvent, les égare par mégarde.

Le roi se meurt... mais, quand le soleil revient et perce timidement le ciel de nuages bas, il s'anime soudain et s'aventure dehors. Plein d'audace, il marche jusqu'à Notre-Dame, puis descend sur le Quai St-Bernard, pour s'asseoir et la contempler. C'est là souvent qu'il la croise. Il croit la reconnaître à sa silhouette de guêpe ; aussi il s'approche tout doucement, priant fort pour qu'elle devienne son épouse et revienne à la maison.

*Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.*

Mais la plupart du temps, la jeune fille qui se retourne lui présente un visage interloqué, et, tête basse, il se rend compte de sa méprise, se rappelle tout d'un coup qu'il a quatre-vingts ans et que sa femme doit en avoir autant.

&

7 Janvier 2015

En quête d'inspiration pour une énième photo qui se métamorphosera peut-être en toile, il se balade dans le quartier. Il tourne autour de la Bastille, comme un chien errant, et se perd un peu, beaucoup, à la folie

dans les rues de son enfance qu'il a tant aimées. Lorsque soudain une rumeur, une agitation s'empare du quartier. Gyrophares, voitures de police, pompiers, ambulances. C'est la panique.

Rues et avenues sont aussitôt ceinturées, les badauds s'affolent. En quelques minutes le monde est aux aguets, et il ne comprend pas pourquoi.

Quand il rentre, c'est la radio qui le met en alerte. Une vague de sons, de mots, finit par former une phrase dans son cerveau : *lors d'une fusillade onze personnes ont trouvé la mort*. Il pense d'abord que sa mémoire lui joue des tours, puis il s'assied, se concentre. Non, il a bien entendu.

Soudain, l'horreur entre sans invitation dans la pièce. Informations de dernières minutes se succèdent en vrac, des bandes-sons viennent en renfort comme si les mots ne suffisaient plus : autant de strates qui le tétanisent et le figent sur place. Aussitôt il pense en même temps à l'attentat de 1986 où son fils, qui passait rue de Rennes avait failli trouver la mort, à sa femme qui marche quelque part dans Paris inconsciente du danger en cours, à ses amis, aux gens du quartier... Et cette immense plainte, qui sort de la radio et qui gronde comme un animal touché en plein cœur, lui martèle les tympans et broie ses entrailles, tandis qu'elle envahit l'espace et la ville toute entière telle une déferlante prête à tout arracher sur son passage, un 11 septembre au visage terrifiant.

Et ce ne sont pas des tours qui s'effondrent mais des millions de cœurs qui s'arrêtent de battre en même temps, des millions de rêves de liberté broyés en une fraction de seconde. Une fraction de seconde qui semble éternelle, comme si le Temps lui-même se refusait à l'intégrer dans le cours logique des événements. Un dérapage que tentent de saisir et d'assimiler les cerveaux en ébullition, guidés par les médias hasardant une reconstitution.

Il a beau changer de chaînes sur la télé ou consulter le Web, inlassablement les mêmes images défilent plus ou moins à retardement. Reportages et articles prolifèrent sur les réseaux sociaux, se propageant sur son visage blême, livide, aux yeux de vieillard et d'enfant pleurant sans répit. La violence des mots, de ce qui est dit et de ce qui n'est pas dit, déferle en un flot continu,

débordant des écrans, suintant des murs, comme si la ville elle-même était salie à jamais.

Et dans son cœur artificiel prêt à éclater (et toute la science du monde n'y ferait rien), il se réfugie, disparaît comme il le faisait durant la Seconde Guerre mondiale quand, enfant, il fallait décamper en vitesse, se réfugier sous terre et attendre que ça passe alors que le sol tremblait et qu'une pluie de terre lourde menaçait de l'engloutir vivant.

Le corps infiniment petit à nouveau, il se recroqueville sur son fauteuil. La tête entre les mains, dans l'incapacité de retrouver la télécommande et la marche du monde, il s'efface de l'écran de sa conscience, s'en va, tire sa révérence. Sans un mot, sans un bruit, il s'oublie à lui-même tandis que la capitale hurle de douleur, que des milliers de bras se lèvent et s'agitent en signe d'indignation.

Madame presse le pas car le ciel menace au dessus de la Coulée Verte, qu'elle a empruntée lors de sa balade hebdomadaire. Elle se demande s'il a rentré le linge étendu sur le balcon et retranscrit sur l'ordinateur les brouillons de mails qu'elle a rédigés à la va-vite ce matin, avant de partir. *Les a-t-il envoyés seulement ?*

Alors qu'elle ne s'y attendait plus, la pluie commence à tomber, indifférente à ses menaces, et elle a beau chercher son parapluie, elle ne le retrouve pas, elle l'a oublié. L'orage gronde dans sa tête. Elle trotte droit devant elle tandis que les larmes de pluie, qui tombent sur son visage, la défigurent et la rafraîchissent, lui donnant un air qu'elle ne connaît plus, celui de ses dix ans, quand elle dévalait la pente derrière la maison, pour courir à perdre haleine sous la pluie, et attraper le bus du village.

Elle court contre la montre, contre la vie qui lui a pris un à un les siens, et maudit cette averse qui ralentit sa course, et déforme son brushing, plaquant ses cheveux au hasard sur son front. Puis sa colère retombe, comme si ce retour aux éléments naturels la grisait. Indifférente au rimmel qui fout le camp, dégouline en une coulée noire dans ses rides profondes, elle chemine.

Pour un peu, elle marcherait pieds nus dans l'allée entourée d'arbustes et de plantes grimpantes, qui surplombe le quartier. Puis,

elle redescendrait au niveau du Viaduc des Arts, pour boire un thé et se réchauffer dans l'un de ces cafés, qui alternent avec les galeries – chose qu'elle n'a jamais faite, mais qui lui semble envisageable à présent, car une envie pressante ne lui laisse guère le choix.

Sans plus attendre, elle quitte la Coulée Verte.

Seulement à cette hauteur du Viaduc, nul bistrot en vue. Elle se hasarde donc dans une ruelle, entre peu après dans un PMU, et regrette aussitôt sa précipitation : l'endroit est vraiment sordide. Alors qu'il doit être autour de midi, il est pratiquement désert, comme si tout le monde avait déserté le lieu, ou que l'endroit vivotait depuis toujours.

Elle réprime une grimace, se rappelant soudain l'époque où cela empestait la cigarette quand on s'aventurait à l'intérieur. Mais, *heureusement, les temps ont changé*, se dit-elle, et se dirigeant vers le comptoir, demande s'il y a quelqu'un. Au bout d'un laps de temps qui lui semble infini, un type finit par sortir de l'arrière salle, l'air hébété. Quand il comprend enfin ce qu'elle veut – comme s'il revenait d'un long voyage, ou plutôt d'un cauchemar, et qu'il avait du mal à revenir à la réalité – il lui indique d'un signe de la main une porte dans le fond avant de disparaître à nouveau.

C'est à peine s'il vient passer la commande, et lui apporter un thé quand elle réapparaît, et s'installe près de la porte. De toute manière, elle n'a aucune envie d'engager la conversation avec un inconnu, peu avenant de surcroît. Aussi remercie-t-elle poliment, le laissant vaquer à ses occupations.

Derrière l'immense vitre, les passants défilent comme sur un écran géant, des silhouettes fugitives, trempées, liquéfiées. *Sans doute pressés de rentrer chez eux.*

Et elle se reproche déjà d'avoir capitulé et cédé à son corps qui lui joue des tours. Tapie là, dans l'ombre de son ombre, elle suit du regard cette petite dame toute ridée qui court toujours, le chignon défait au vent mauvais, et lui sourit. Sauf qu'elle est bel et bien là, à l'abri des courants d'air, et que cette halte lui permet de reprendre des forces. *Finalement, la pluie a du bon*, songe-t-elle.

Apaisée, réchauffée, elle se sent désormais si vivante. Pour une fois qu'elle s'octroie un moment de répit, elle respire tranquillement

le parfum de ses années passées, des années d'élégance pour rien, pour si peu.

Tandis que la pluie dehors balafre les visages et lave le béton de milliers de pas et pensées en mouvement, elle ouvre d'un coup les yeux sur le monde, savourant cet instant unique, où elle n'a rien d'autre à faire que, simplement, être là.

Jusqu'à ce que la mécanique de son corps, réagissant à un sifflement familier, se mette en mouvement comme on remonte une horloge, et que son bras attrape, par réflexe, son sac à main entrouvert. C'est son mari qui l'appelle, pense-t-elle.

Mais elle se trompe et tombe simplement sur un texto de lui. *Ah, cela ne lui ressemble pas.*

« Je suis Charlie ».

Elle le relit une fois, deux fois, ne comprend vraiment pas. *Décidément, il a perdu la tête, il ne sait même plus qui il est*, soupire-t-elle.

Elle comprendra plus tard le sens de ce message quand elle reprendra sa marche et rattrapera au vol la course folle du monde. Pour l'heure, attristée, elle se dit qu'elle devrait davantage prendre soin de son mari avant qu'il ne soit trop tard, car un jour ou l'autre lui aussi partira sans crier gare.

Sur cette pensée, elle s'assoupit, la vitre glacée contre sa joue, comme la preuve que quelque chose encore peut la retenir, et lui donner un sursaut de vie.

« Le 7 janvier 2015 une fusillade a lieu au siège du journal satirique Charlie Hebdo à Paris, perpétrée par Chérif et Saïd Kouachi, deux frères de nationalité française. L'assaut fait douze morts et onze blessés, dont de nombreux dessinateurs du journal. Les frères Kouachi sont finalement abattus deux jours plus tard par le GIGN après s'être retranchés à Dammartin-en-Goële au nord de Paris. L'attentat est alors revendiqué par Al-Qaïda dans la péninsule Arabique (AQPA). »

Section B

Mobamed Mbougar Sarr

La Couleur de l'infortune

Je crois que j'ai échappé à leur chasse, pour l'instant du moins. Je sais cependant qu'ils reviendront. Ils reviennent toujours. Ils ne partent jamais vraiment ; leur absence physique m'apeure autant que leur présence, autant que leurs cris et leurs halètements ensauvagés, autant que le bruit de leurs pas hâtés, autant que leurs terribles insultes et leurs irrévocables malédictions. Ma conscience n'est plus sûre. Elle me renvoie l'hostile écho de tous ces cris, hurlements, pas, injures ; ma conscience, ma conscience même, l'ultime bastion de mon intimité, ils ont réussi à l'assiéger. Ils ont réussi à me faire croire que le répit n'existait pas. Il ne me reste plus que la peur. Je m'agrippe à elle et avance. Elle me maintient en vie. J'espère qu'elle le fera longtemps : je ne veux pas mourir.

Je dois marcher depuis un peu plus de deux heures. Il fait encore presque nuit cependant, même si les ombres s'apprêtent à se dissiper. Il doit être cinq heures du matin environ, peut-être un peu moins. Je ne vois personne, n'entends rien, mais je sens que le monde s'étire et baille, qu'une douce torpeur l'engourdit encore, qu'il refuse de se lever mais sait qu'il le faut. C'est le moment où tout incite à la lenteur. Je me hâte donc : les aurores tranquilles sont des pièges.

J'arrive bientôt aux portes de la ville. Premiers visages humains depuis plusieurs heures. C'est un groupe de femmes que je rencontre. Elles sont probablement toutes vendeuses : c'est à cette heure qu'elles doivent se rendre au marché de la province. Elles ralentissent le pas, me dévisagent. J'ai l'habitude. Je ne baisse pas la tête et les regarde. On se croise. Ça passe vite. Je ne me retourne pas, mais je sais qu'elles, dans mon dos, le feront plusieurs fois. L'une d'elles laissera peut-être échapper, tout bas, une malveillante imprécation ou une injure. Je prends : c'est toujours mieux que le tranchant d'une machette.

Entrée dans la ville, et, comme je l'espérais, elle s'éveille à peine. Les visages sont ensommeillés, fermés. On me regarde curieusement, parfois avec une lueur de haine qui pointe. La violence n'est pas loin, mais l'aube me protège encore. Aux yeux de certains, je suis peut-être une hallucination, un ectoplasme échappé d'un de leurs rêves, et qui les nargue. Je profite de cette confusion. Je ne suis plus loin. Bientôt, j'aurais un moment de... Je ne sais quel mot mettre, aucun ne convient : ni répit ni repos ni paix. J'aurais un moment, voilà tout.

J'aperçois bientôt le grand bâtiment peint en blanc, construit sur deux étages. Je suis heureuse de n'avoir pas oublié le chemin qui y menait alors que je n'y étais venue qu'une seule fois auparavant. Sur la façade, inscrit en lettres rouges que le temps et les pluies commencent à effacer, je parviens encore cependant à lire le sigle provisoirement salvateur : S.P.A. À bout de forces, je cours pourtant presque. Une dizaine d'hommes garde l'entrée. Ils sont armés mais je n'ai pas peur d'eux, au moins. Ce ne sont pas des amis, mais ils sont payés pour protéger ceux qui sont comme moi. A quelques mètres d'eux, je m'effondre, essoufflée. L'un des gardiens vient m'aider à me relever et, avec la mécanique gestuelle de l'habitude, sans un mot, presque avec indifférence, m'accompagne à l'intérieur en me soutenant d'une main. Nous sommes dans une sorte de hall. Une femme vient à notre rencontre, et donne à l'homme ce qui ressemble à des instructions. J'ai sommeil. Des voix se font entendre, diffuses, de quelque part. L'homme qui me soutient toujours ouvre une porte, et nous nous engageons dans un couloir où le silence était revenu. Je me traîne plus que je ne marche. Tout mon poids repose sur l'homme. Il ne dit pas mot. Il est payé pour ça.

Une autre porte s'ouvre sur une pièce. Je n'en vois pas les détails ; je dors déjà, peut-être. Je n'ai même pas senti que l'homme me déposait sur un lit.

*

Cela fait un certain temps que je suis réveillée. Je ne sais ni l'heure qu'il est ni combien de temps j'ai dormi. Dix heures ou quarante cinq

minutes ? Je suis bien incapable de le dire, et rien ne m'indique une durée plutôt qu'une autre. Les volets de la chambre sont clos, et celle-ci est plutôt sombre – ce n'est pas désagréable – en dépit d'un léger rai de lumière qui s'immisce par je ne sais où.

Je ferme les yeux, et cherche à me souvenir d'un rêve que je n'ai pu achever. Nous cherchons tous, lorsque l'on sort du sommeil, à nous souvenir d'un rêve. J'ai gardé du mien quelques images à partir desquelles je veux reconstituer les autres ; je sais cependant que j'échouerai : la recherche de nos rêves inachevés est vaine, et ils fuient au fur et à mesure qu'on les poursuit. À la fin, même les images desquelles je voulais partir, sur lesquelles je cherchais à bâtir ma quête, se brouillent ; le rêve se perd : il n'en reste plus rien qu'une pauvre et confuse sensation dont je ne sais pas grand-chose. Je me sens triste. Tout rêve dont je ne me souviens pas me rend triste, car il n'y a guère plus que dans mes rêves que j'arrive à retrouver quelque chose d'heureux. Oh, certes, bien souvent, je ne rêve que des laideurs qui jalonnent ma pauvre vie (cette nuit, j'ai peut-être rêvé de la chasse d'hier soir), mais il arrive aussi qu'un miracle se produise, et que je parvienne à rêver de calme. Tiens, calme : voilà le mot que j'aurais dû mettre tout à l'heure. Calme ; car un calme qui précède une tempête n'en demeure pas moins un calme. Rêve de calme, donc : lorsque ça m'arrive, et que je m'en souviens, je suis heureuse quelques minutes, celles précisément où, avant de me lever, émergeant à peine du sommeil, je me délecte du sentiment du rêve, auquel je m'accroche. Malheureusement, et je le sais, je ne m'en souviens pas toujours.

L'un des drames de l'homme n'est pas l'oubli de ses rêves, mais la douloureuse conscience qu'il a de cet oubli. Je me rendors.

Deuxième réveil. Toujours aucune notion du temps ou de la durée. J'ai encore oublié mes rêves, mais n'ai pas le temps de m'en attrister. Quelques instants après que j'ai ouvert les yeux, un homme entre, et pose les siens sur moi. Il semble surpris de me voir éveillée, et abandonne dès lors toutes les précautions qu'il avait jusque là prises pour faire le moins de bruit possible.

Nous nous regardons un temps. Je le reconnais. La première fois que j'étais venue ici, il était déjà là. Il est très grand. Pantalon noir, chemise bleue. Je ne me souviens plus de son nom. Il s'approche du lit, le visage serein.

– Bonjour Mutesi, j'espérais te trouver éveillée, en réalité.

Il a une voix lente et grave, comme dans mes souvenirs. Mais son nom, comme un rêve, s'est perdu.

– Il est dix-sept heures, reprit-il.

Je n'arrive pas à savoir s'il veut me faire comprendre que j'ai trop dormi, ou s'il devine simplement que j'aimerais savoir l'heure qu'il est. Je le regarde toujours sans rien dire. Il sourit.

– Tu te souviens de moi ?

– De ton visage, pas de ton nom.

Ça faisait longtemps que je n'avais pas parlé avec quelqu'un. Ma voix me paraît étrange, rauque, désagréable. C'est, pour l'instant, et jusqu'à ce que je l'habite à nouveau, la voix d'une autre personne.

– Je m'appelle Kabuye. Je suis le responsable du S.P.A d'Emobi. On s'est déjà vus il y a quelques mois. Nous t'avions recueillie une nuit. Mais...

– ... j'ai demandé à partir dès le lendemain, oui, je sais, l'interrompis-je.

Nous nous tûmes. J'étais gênée. Il le vit sans doute, et reprit aussitôt :

– Le plus important, c'est que tu sois de nouveau là. Nous étions inquiets. Nous avons appris ce qui s'est passé hier. Le S.P.A de Banga nous a prévenus...

– Avant d’être attaqué et détruit.

– Ils ne pouvaient pas faire grand-chose. Les autres étaient plus nombreux et mieux armés.

– Je sais, je les ai vus.

Les autres, c’est-à-dire ceux qui avaient essayé de nous tuer.

– Combien étiez-vous, à Banga ? me demanda Kabuye.

– Quand je suis arrivée à Banga il y a deux mois environ, nous étions six là-bas. Puis il y a Susan qui est partie parce qu’elle disait qu’elle sentait que quelque chose allait arriver. Elle a eu peur, elle avait une intuition et elle avait raison. (Je sentis que la voix redevenait mienne). Hier, nous étions cinq : Moses, Ritah, Kigongo, Sharon et moi.

– Est-ce que tu sais s’il y a d’autres survivants ?

Je le regardai fixement. Je savais qu’il allait me demander ça. Je n’avais aucune envie de répondre, et demeurai silencieuse.

– Excuse-moi, finit-il par dire.

Je repensai cependant à la traque d’hier ; la peur revint soudain ; je me sentis profondément vulnérable et faible, tel l’insecte piégé dans la toile d’une araignée, ou le cerf imprudent, surpris et encerclé dans une chasse à courre par la meute des chiens.

– Ils ne viendront pas ici, dit Kabuye, comme s’il avait perçu la peur qui m’écrasait. Nous sommes mieux protégés, plus nombreux, plus armés qu’à Banga. Il y a une douche là, continua-t-il en m’indiquant une porte, et des habits propres dans la penderie. Ils devraient t’aller. Rejoins-moi dans la salle à manger quand tu auras fini. Le dîner sera servi vers dix-neuf heures. Tu dois avoir faim.

Puis il me sourit et sortit.

Je ne sais pas s'ils étaient mieux armés qu'à Banga, mais, ici, les lits étaient plus confortables. Pour le reste, je ne sais pas. Kabuye pouvait dire ce qu'il voulait sur leur armement ou leur sécurité : ce n'est pas pour cela que je n'aurai pas peur. S'il y avait bien une chose que j'avais fini par comprendre, c'est qu'aucun S.P.A. n'était suffisamment armé contre ceux qui voulaient nous faire la peau. Car ceux-là n'attaquaient pas qu'avec des armes : ils attaquaient avec les sentiments humains les plus primaires, les plus puissants, les plus dangereux : la haine, la peur, la cupidité, l'ignorance. Rien ne peut lutter contre tout ça.

Dans S.P.A, le «A» eût tout aussi bien pu signifier Animaux ; je ne vois pas, en effet, trop de différences entre la vie d'un porc-épic ou d'un rat palmiste et la mienne. J'exagère : il y a bien une différence, et de taille. Ma vie a un prix : 16 100 dollars à peu près, répartis comme suit, si le cours du marché n'avait pas varié (il varie souvent) ces dernières semaines :

- Bras : 2 000 \$ l'unité. (x2 : 4 000 \$), réputés porter chance au jeu ;
- Mains : 350 \$ l'unité (x2 : 700\$), supposées guérir l'impuissance sexuelle ;
- Jambes : 2 000 \$ l'unité (x2 : 4 000 \$), garantiraient une réussite absolue dans la vie professionnelle ;
- Tronc : 1 600 \$, assurerait la fidélité de l'être aimé et la fécondité dans le couple ;
- Cheveux : (toujours vendus à part) : 300 \$, prix fixe quelle que soit leur quantité ; augmenteraient l'intelligence ;
- Langue : (toujours vendue séparément), accorderait une irrésistible éloquence, et une infaillible force de conviction : 2 000 \$;
- Tête (en bon état) : 1 000 \$ (prix à la baisse si la langue est mal coupée ou les yeux abîmés) accrochée à la proue d'un bateau, assurerait une pêche chanceuse et, à l'avant d'une voiture, éviterait les accidents ;
- Sang : 500 \$ le litre (2 500 \$ les cinq), supposé guérir le SIDA et toute forme de maladie vénérienne.

Ce marché est juteux. Mais au train où l'on nous décime, la pénurie n'est plus loin. Les rares survivants vaudront alors très cher. Ce qui produit la paradoxale équation suivante : plus je reste en vie, plus le prix de cette vie augmente, et moins elle a de valeur.

Avant d'oublier : S.P.A, Syndicat de Protection des Albinos.

*

Il y a dans la salle de bain un grand miroir devant lequel, nue, je me tiens. Je n'ai jamais eu d'opinion sur mon corps. Je sais ce qu'il inspire d'habitude aux autres – toutes ces nuances de l'étrangeté : la curiosité, la répulsion, la haine, la pitié, l'empathie, la phobie, etc. – mais je n'ai jamais vraiment su ce qu'il signifiait pour moi. Que signifie mon corps pour moi ?

Je me regarde et aucune réponse ne me vient à l'esprit.

Ce que je vois ne me permet de dégager aucune signification intime. C'est le corps d'une jeune fille de dix-huit ans, qui paraît à peine s'extraire de l'âge nubile, et où s'esquissent timidement les attributs de la féminité. Mes seins, minuscules, paraissent atrophiés, et à peine aperçois-je, dans cette morne plaine qui me sert de poitrine, deux petites taches brunes qui doivent être mes tétons. Mes épaules sont maigres, affaissées, désespérées. Mes hanches sont quelconques, sans fierté, sans courbures en vue, sans promesses. Mes cheveux – puis-je nommer cela cheveux – semblent être un tas de poussière au sommet de mon crâne (si je voulais être poétique, j'eus aussi bien pu dire qu'ils ressemblaient à de jeunes épis au sommet d'une tige de mil). Je suis en retard sur mon être-femme ; je suis en retard, tout simplement, sur mon être.

*

Ils ont pensé à tout, ici. Il y a un tube de crème solaire qui n'est pas encore ouvert ; il semble m'être tout entier réservé. Rare privilège : c'est la première fois, depuis très longtemps, que j'aurai

un tube pour moi seule. À Banga nous en avions un pour cinq : on nous disait qu'il fallait économiser, rationner la crème solaire, que l'État en importait et en commercialisait de moins en moins, et qu'en trouver relevait de plus en plus de l'exploit. Cela n'était pas étonnant : de nombreux ministres du gouvernement constituaient la principale clientèle du commerce dont nous étions la marchandise. Ils n'avaient aucun intérêt à ce qu'il y eût de la crème solaire pour nous à profusion (qui sait, cela pourrait par malheur nous guérir !) ; aussi, à chaque vote du budget, faisaient-ils en sorte qu'il y eût juste assez d'argent attribué au ministère de la Santé pour que ce dernier pût acheter un minimum de crèmes solaires. Cela, pensaient-ils, les élevait au-dessus de tout soupçon aux yeux du peuple ; mais nul n'était dupe : tout le monde savait la raison pour laquelle le ministère de la santé avait si peu de budget. Et tout le monde se taisait – ou presque. Le président de la République lui-même détournait les yeux et regardait ailleurs. On sait qu'il a été, à l'époque des dernières élections qu'il a remportées, un client régulier et généreux. Il ne pouvait nous défendre sans passer pour un hypocrite. Du reste, je crois que les prochaines élections auront lieu l'année prochaine : le président devra bientôt redescendre dans l'arène, c'est-à-dire sur le marché. Il faudra songer à être bien cachée ou, plus simple, à être déjà morte, lorsque ce temps viendra. Le président disposait en effet de gros moyens sur lesquels il ne lésinait pas ; lorsqu'il passait commande, le marché s'affolait, son cours se déréglait, montait en flèche, notre côte augmentait follement, nous devenions de la matière aussi précieuse que l'or ; les sorciers devenaient plus talentueux et virtuoses encore avec nos membres, à partir desquels ils fabriquaient les décoctions, les poudres, les mixtures les plus magiques et les plus efficaces ; les chasseurs, plus hystériques et sanguinaires, avaient leurs machettes aussi aiguisées que leur flair : ils nous débusquaient des terriers les plus profonds, nous découpaient sans autre forme de procès et s'empressaient d'aller vendre nos quartiers aux magiciens, qui les vendaient à leur tour, après leur transformation magique – et industrielle – aux hommes politiques, parmi lesquels le président était souvent le plus offrant. En somme, lorsque le président faisait son marché, il écrasait la concurrence, ou du moins, l'écrémait, la sélectionnait sévèrement, drastiquement : il haussait la barre des prix,

en sorte que ne restaient que les cadors, les gros poissons, ses adversaires politiques les plus acharnés – et les plus riches, bien sûr. Le président, après avoir dérégulé le marché, le réglait de nouveau, mais selon d'autres standards : il le contrôlait ainsi d'une main de maître, une main visible, une main meurtrière, surtout. Il dopait à la fois l'offre et la demande, flattait la cupidité des sorciers et des chasseurs, nous condamnait à une mort presque certaine. C'était notre ennemi le plus redoutable, en fin de compte. La dernière fois qu'il a voulu de l'albinos, lors de la campagne des dernières élections présidentielles, ce fut, au sens propre, une hécatombe dans nos rangs : cent d'entre nous furent tués ou portés disparus (mais un albinos ne disparaît jamais, il est mort) en quelques mois.

Il y aurait tout un cours d'économie macabre à faire sur notre marché. Mais enfin, pour l'instant, je ne veux pas y songer : j'ai un tube de crème solaire, une douche bien chaude m'attend, j'ai échappé à la mort hier, je suis encore en vie. J'ai presque honte de tout ce luxe ; tant de calme, bien que provisoire, a de quoi faire mourir de culpabilité.

*

Pâleur. Extraordinaire pâleur de ma peau. Ce n'est même pas la pâleur colorée, qui rosissait légèrement, des peaux des blancs ; c'est une pâleur absolue, parsemée cependant de nombreuses taches noires ou marron. On dirait des brûlures. Ce sont les vestiges de ma noirceur avortée, perdue. Je suis une sorte de paradoxe ambulant : je suis maudite de ne pas avoir la peau noire. La blancheur est mon signe indien. Inversion de l'opprobre de Cham.

Je sais cependant que je ne suis pas une blanche, on ne chercherait alors pas à me tuer. Mais c'est aussi l'évidence que je ne suis pas une noire : on ne chercherait pas non plus à me tuer. Que suis-je, alors ? Cette question est commune à tous les hommes, qui n'aiment rien tant que chercher leur identité. Bien peu arrivent à répondre, et c'est peut-être cette quête éternelle, cette interrogation infinie et jamais résolue, cette aporie délicieuse, cette question toujours ouverte, qui

donne son sel et son sens à la vie. En ce qui me concerne, sans prétendre répondre entièrement, je crois pourtant posséder un début de réponse. Je vis la tragédie de me connaître : je suis albinos. Et qu'est-ce qu'être albinos ? ? N'être ni noire ni blanche, mais se situer dans l'entre-deux, dans la zone grise, d'inconfort, de flou. Je suis le pigment de l'écart, la couleur inconnue, ce qui fascine et effraie. Je suis la couleur de l'autre par excellence ; je suis l'autre même. Qui suis-je ? L'autre de l'autre, tout simplement. Mais tous les hommes ne sont-ils pas finalement que les autres des autres ? Il faut croire qu'il y a une différence : moi, je suis l'autre de tout le monde.

Extraordinaire pâleur de ma peau. Lorsqu'enfant, j'ai commencé à me rendre compte que j'étais l'autre de tout le monde – je devais avoir quatre ou cinq ans – j'ai immédiatement voulu savoir. Je demandais toujours à maman. Bien entendu, je ne savais pas ce que c'était que d'être albinos. Cette ignorance m'a longtemps protégée, je ne souffrais pas encore. Les autres enfants jouaient avec moi, bien que, parfois, dans ces éclairs de cruauté dont un enfant seul est capable, quelques-uns de mes camarades me demandaient si je me frottais fort pour être si blanche. Je ne savais alors que répondre, et finissais souvent par dire que c'était ma mère qui me lavait, et qu'elle devait avoir un savon magique. Un jour, pourtant, je lui avais posé la même question que mes camarades me posaient. Pour toute réponse, elle avait pleuré. C'est à compter de ce jour que j'ai commencé à souffrir. Pour ce qui est de comprendre, cela s'est fait naturellement, au fur et à mesure que je grandissais, que les autres enfants entendaient des paroles méchantes sur « ceux comme moi », qu'ils me rapportaient, que je m'instruisais sur l'albinisme. Maman n'a jamais voulu prendre le risque de me mettre à l'école (de toutes les manières, elle n'en avait pas les moyens), mais elle a toujours tenu à ce que je sache lire. Elle-même savait lire un peu, et m'a transmis toute sa science. Les après-midi que j'ai passées avec elle, sous l'arbre de la cour de notre petite concession, à apprendre à lire, à balbutier d'étranges sons si merveilleux qui disaient le monde, restent les plus beaux souvenirs que je garde d'elle et de toute ma vie. Lorsque je sus à peu près correctement lire, ma mère commença à me donner des coupures de journaux et des livres qu'elle gardait précieusement dans

une grosse malle, dans un coin de la chambre où nous couchions toutes deux. Ces articles et ces livres traitaient de l'albinisme. C'est ainsi que j'appris comment je m'étais frottée si fort pour être si blanche. Je voulais répondre ce que j'avais lu aux autres, leur dire qu'il n'y avait pas de savon magique, mais ils ne me fréquentaient déjà plus. Ils ne me posaient plus de questions. Savaient-ils la vérité, la vérité scientifique de ce que j'étais ? Je ne sais pas. J'avais quinze ans, et je n'avais plus que ma mère. Les articles qu'elle me donnait à lire à l'époque appartenaient à mon père, qui savait aussi lire, et possédait une petite bibliothèque qui fit longtemps mon bonheur. C'est, avec l'albinisme, la seule chose que j'ai héritée de lui, si je puis dire. C'est même l'une des rares choses que je sais de lui. À son propos, ma mère était très peu loquace. Elle m'a simplement confié que bien qu'il sût et adorât lire, mon père ne le pouvait plus, les dernières années de sa vie : il avait perdu la vue. La mienne commence aussi à baisser.

Ma mère n'a jamais voulu me dire ce qui lui était arrivé. Je le devine cependant assez aisément. Maman aussi est morte, mais je n'ai pas envie de repenser à cela.

*

La veille, au soir, j'avais eu une discussion avec Kigongo, que l'attaque, les cris, les injures, les coups de feu, le bruit des machettes qu'on entrechoquait, les sifflets, avaient soudain interrompue.

Kigongo était, au S.P.A de Banga, celui dont je me sentais le plus proche, spirituellement. Non que je ne m'entendisse pas avec Susan, Ritah, Sharon (avant son départ), et Moses. Mon sexe me liait aux trois premières, qui étaient comme des sœurs ; ensemble, nous rêvions d'être comme les autres femmes, celles de la ville, élégantes et coquettes, avec de beaux cheveux, des chaussures à talons, des sacs. Nous en rêvions, et chacune s'imaginait dans une tenue, au cinéma, flânant dans la rue, courtisée par des hommes, dans les bras de l'un d'eux, peut-être. Quant à Moses, sa bonne humeur était solaire, il nous faisait rire, et nous en arrivions à oublier, quand il

faisait des blagues ou se moquait avec un sens admirable de l'autodérision des tics des albinos, que nous en étions. Je les aimais tous. Mais Kigongo était celui avec lequel j'aimais passer le plus de temps : son être tout entier dégageait une tristesse que je voulais atténuer par tous les moyens, obsessionnellement ; c'était, d'entre nous tous, le seul qui n'avait pas connu ses parents. Peut-être était-ce parce que je n'avais moi-même aucun souvenir de mon père que je le comprenais un peu. Chacun de nous avait perdu ses parents, soit parce qu'albinos, on les avait tués, soit parce qu'ils avaient été obligés, pour nous protéger (ou se protéger) de nous cacher ou de nous abandonner. Mais nous (Ritah, Sharon, Susan, Moses et moi) avions quand même tous connu au moins un de nos parents ; Kigongo, lui, n'avait aucun souvenir. Il sait simplement qu'il avait été recueilli par le S.P.A d'une ville du sud du pays. Les responsables ne savaient pas qui étaient ses parents : ils lui avaient seulement appris qu'il avait été retrouvé non loin du bâtiment, emmitouflé dans des langes encore tâchées de sang, comme si, voyant qu'il était albinos, sa mère l'avait laissé là quelques heures après l'avoir mis au monde. Depuis lors, il avait toujours vécu dans des S.P.A, dans la complète ignorance de qui il était. Son nom même, Kigongo, lui avait été donné par les responsables du premier S.P.A qui l'avait accueilli. C'était un garçon du même âge que moi, sans histoire, sans lieu, sans famille, sans racine, dépossédé de lui-même, dépossédé de tout. Il m'arrivait de le regarder, lorsque Moses s'adonnait à ses pitreries : il riait, mais son visage ne paraissait jamais aussi triste qu'en ces moments-là ; c'était un contraste insupportable et tragique ; je détournais alors lâchement les yeux pour pouvoir continuer à rire. Il était discret, timide. Il avait fallu du temps pour qu'il s'ouvrit à moi.

Hier, il m'avait confié, de sa voix qui ressemblait à un murmure, cette voix éternellement gênée, que Ritah lui plaisait.

– Alors, tu lui as dit ?

– Non.

– Qu'est-ce que tu attends ? ?

– Je n’ose pas.

– Mais voyons, Ritah ne va pas te manger. Elle est gentille comme tout.

– Oui, mais ça ne veut pas dire qu’elle m’aime. Être gentille, ça ne signifie rien.

– Mais comment veux-tu qu’elle sache qu’elle te plaît si tu ne lui dis pas ? ? Et surtout, comment peux-tu savoir si tu ne lui plais pas aussi, si tu ne te lances pas ? ?

– Si je lui plaisais, elle me l’aurait dit.

– Elle te plaît, et pourtant tu es bien là, et tu ne lui dis pas, toi.

– Pourquoi ce serait à moi de faire le premier pas ? ?

– Parce que c’est toujours aux hommes de faire le premier pas. C’est ainsi. Regarde-la, elle est magnifique, il ne faut pas attendre.

À ce moment-là, Ritah, à l’autre bout de la salle, éclatait de rire devant Moses, qui faisait des grimaces. Elle était belle, c’était vrai.

– Je suis sûr que je ne la ferai jamais rire comme Moses.

– Peut-être, mais Moses ne l’aimera jamais autant que toi. Qu’est-ce qui compte ? Que tu l’aimes ou que tu la fasses rire ? Nous les femmes, aimons généralement les deux, mais à choisir, il n’y a pas d’hésitation.

– C’est vrai ? avait-il dit de sa petite voix, tandis que son visage, pour la première fois depuis que je le connaissais, s’illuminait, sans l’ombre de tristesse éternelle.

– C’est vrai. Parle-lui.

– Oui, mais (l'ombre, avec ce « mais », était revenue, plus triste encore) même si elle m'aimait, ça ne servirait à rien.

– Mais qu'est-ce que tu racontes ?

– Nous sommes tous les deux albinos. Ça veut dire que nous n'avons aucun avenir. Notre avenir, c'est la mort.

– Non, l'amour est votre ave...

C'est à ce moment-là que l'équilibre du monde s'était rompu. Il y avait eu quelques secondes d'un vacarme épouvantable ; puis des hommes avaient pénétré dans la salle de détente où nous étions ; ils étaient armés de coupecoupes. Deux d'entre eux foncèrent sur Moses et l'assommèrent avec un gourdin, un autre fonça vers Ritah, qui tentait de s'enfuir par la porte qui menait aux dortoirs. Il la ratrapa, puis, sans aucune hésitation, lui porta un violent coup de machette. Je vis, paralysée, son bras se détacher de son corps. Kigongo beugla, puis se jeta vers l'homme et Ritah ; cette dernière, gisant dans son propre sang, semblait avoir perdu connaissance après avoir poussé un inhumain hurlement de douleur qui m'avait figé le sang. Tout ceci s'était passé dans l'intervalle de quelques secondes. Puis, mue par l'instinct de survie, terrifiée, je m'étais mise à courir vers la porte la plus proche de l'endroit où j'étais. Je l'ouvris, parcourus un petit couloir au bout duquel, sur la gauche, je débouchai sur une cour ; je la traversai jusqu'au mur d'enceinte du S.P.A que j'escaladai sans trop savoir comment, alors que, derrière moi, dans le couloir, des pas précipités et des cris indistincts retentissaient. En retombant de l'autre côté, je me fis mal à la cheville, mais qu'importait : il fallait que je sauve ma peau. La mort aux trousses et la peur au ventre, je courus aussi vite que je pus, et vers je ne savais où, dans la nuit. Je courus. Combien de temps ? Je ne sais pas. Sur quelle distance ? Je l'ignore. Lorsqu'enfin je m'arrêtai, on ne me poursuivait plus. M'avait-on, du reste, jamais poursuivi ? Peut-être pas, mais ça ne changeait rien au fait que je devais fuir. Le vent sifflait à mes oreilles, mon cœur cognait contre ma poitrine ; à bout de souffle, je m'écroulai et perdis connaissance. Lorsque je m'éveillai, la

nuit était profonde et tranquille, le monde était indifférent à ce qui s'était passé.

Je me levai et marchai. Longtemps, le cri de Ritah et l'image de son bras arraché me firent cortège. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue. Peut-être qu'elle est morte à cette heure. Peut-être que Kigongo est mort. Peut-être qu'ils sont tous morts, déjà découpés et vendus aux sorciers. Je n'en sais rien.

Kigongo avait raison : la mort est ici notre seul avenir. Je n'en vois pas d'autre à l'horizon ; je ne vois même pas d'horizon.

*

Kabuye me regarda entrer dans le grand salon avec un sourire doux et bienveillant. Il était installé au bout d'une immense table à laquelle se trouvaient des femmes vêtues d'habits d'infirmières, des hommes, ainsi que d'autres albinos, une vingtaine environ, de tous âges et de tous sexes. Il se leva tandis que j'arrivais à sa hauteur.

– Le dîner allait être servi. Nous t'attendions.

– Pardonnez-moi, la douche a été longue.

– C'est normal, Mutesi, ne t'en fais pas.

Puis, se tournant vers les autres, qui me regardaient tous, il annonça :

– Je vous présente Mutesi. Elle sera avec nous désormais. Accueillez-la et aidez-la. C'est notre sœur.

Tout le monde me dit bonsoir, et je vis des sourires ça et là autour de la table.

– Je te laisse prendre place, Mutesi, poursuivit Kabuye. Je crois qu'il y a une place, là-bas, à côté de Brandon.

Un garçon, vers le milieu de la table, et qui devait avoir mon âge,

me faisait signe avec sa main droite. Je vis que deux doigts y manquaient. Je lui fis un petit signe. Avant d'aller le rejoindre, je levai la tête vers Kabuye.

– Tu verras, c'est un garçon gentil, me dit-il, de sa voix grave, la main posée sur mon épaule. Il t'aidera. Et ne t'inquiète pas : ici, tout se passera bien. Tu es en sécurité.

Je souris et me dirigeai vers Brandon.

Le jour où j'avais rejoint le S.P.A de Banga, ce jour-là aussi, on m'avait dit que j'y serai en sécurité.

Robert Morency

La Nuit des temps

Cette nuit-là, c'était en août. La lune brillait comme le jour. C'était une belle nuit une nuit où l'on voyait à peine les étoiles, sauf pour nos frères chasseurs dont les yeux toujours habiles voyaient plus loin que nous tous. Je m'appelle Ismelda, Ismelda Busidor, mais ici on m'appelle simplement Ilda. J'ai beaucoup, beaucoup d'années dans la mémoire. Le curé qui est venu me voir deux fois la semaine dernière pour me souhaiter une mort heureuse et tranquille dit que d'après ses livres j'ai vu passer quatre-vingt-onze de leurs années. À part la mémoire et mon corps qui ne tient plus debout, je n'ai pas l'impression d'être si vieille. Si je vous ai réunis ce soir, mes enfants, c'est que des choses doivent vous être dites et qu'à part moi personne ne voudra vous les dire. Dans ma mémoire, cette nuit-là occupe trop de place et j'ai besoin d'espace pour penser à ce qui viendra quand mon cœur refusera de battre. Asseyez-vous près de moi, plus près encore, car ma voix ne porte plus très loin. Enlevez vos manteaux, la nuit sera longue. Laissez les enfants par terre, ils dormiront sur le plancher comme autrefois leur père s'étendait sur le sol pour mieux sentir la terre. Un jour, ils auront besoin de cette force et d'ici là vous aurez besoin de toute l'endurance de vos épaules.

Cette nuit-là, nos frères les chasseurs ont été les premiers à se réveiller. Le silence de la nuit leur semblait étrange. Il était trop lourd, trop étanche pour laisser croire qu'il ne se passait rien. Même quand elle ne fait plus de bruit la nuit, la vie respire. Cette nuit-là, tout le monde retenait son souffle. Même les chiens s'étaient tus. Puis quelqu'un a entendu le bruit d'un moteur, puis de deux, puis... tout le village s'est mis à bourdonner comme si nous étions au milieu d'un garage plein de camions et de *Ski-doo*.

La police est entrée dans la maison, dans toutes les maisons en même temps. Il y avait des uniformes partout. Mes yeux n'ont pas eu

le temps de tout voir, mais mes oreilles entendaient les cris des enfants, les larmes des femmes, les coups de poing sur les portes et les bruits des pieds qui raclaient la neige durcie. Et ma mémoire s'est brisée en mille morceaux comme la glace sous le soleil.

Les Blancs ont pour leur dire que le blanc est blanc partout et que, sous la neige, toute la terre se ressemble. Je sais que vous savez que c'est faux. D'où je viens, le soleil se levait chaque jour, ici il reste des mois couché. Nos chasseurs ont dû apprendre à monter leurs pièges dans le noir. Et vos pères comme le mien ont dû apprendre à reconnaître chaque pouce de neige, autant par le bruit qu'elle fait en tombant que par celui qu'elle met sous vos pas afin de vous l'enseigner. Ils vous ont aussi appris à entendre l'eau qui coule sous la glace mince et à deviner le poids qu'elle pouvait supporter, d'abord parce que votre vie en dépendait, mais aussi parce que l'avenir de tout le village reposait sur la vie et la chasse de chacun d'entre vous. Nous étions tous fiers de vous voir avancer d'un pas assuré sous les vents forts et dans la neige molle, puis de vous voir ralentir le pas pour attendre les autres et vous assurer que le sol était prêt à supporter traîneaux et meutes. De voir nos fils marcher dans les traces de nos pères, nous étions toutes tellement fières.

Les plus instruits d'entre vous pensent que nos enfants verront la terre sans glace au cours de leur vie. Déjà durant la saison du ciel bleu, la lumière à l'horizon n'est plus la même que quand j'enfantaïs. De toute ma vie, je n'ai vu qu'un arc-en-ciel, et ce qui n'arrive qu'une fois n'est pas un bon présage, nous sommes là, nos pères y étaient, et vos fils y seront peut-être tant qu'il y aura un jour après le jour, une nuit après la nuit, une saison sombre après une saison lumineuse, et la lune pour nous éclairer quand le soleil s'absente durant des mois.

Je porte le nom de ma mère qui, elle, portait le nom de la sienne qui, elle-même, portait le nom de sa mère et toutes les qualités que ce nom comportait.

Nous savons que comme la neige les hommes sont différents. Les autres villages connaissent bien des choses que nous ignorons, et

nous connaissons beaucoup de choses qu'eux ignorent... Vous ne devez pas nous comparer aux autres, leurs terres sont différentes, leurs hommes aussi, et leur art le montre bien, leur savoir n'est pas le nôtre, et le nôtre n'est pas le leur, c'est pourquoi on ne quitte pas sa terre impunément. Ce que l'homme prend à la terre, il le lui doit éternellement, et la terre le lui reprend quand il part. Nous sommes nés de ce paysage, nous en portons les couleurs et les formes, une autre terre ne peut donner les mêmes traits. Partout, l'homme comme l'ours se reconnaît à sa trace.

Cette nuit-là, vous êtes tous partis. C'était une nuit froide et sombre malgré la lune. On vous a tous amenés dehors sans vous laisser le temps de vous habiller. On vous a poussés vers le bateau. Cette nuit-là, personne ne s'est rendormi. Personne n'a pu dire pourquoi. Personne ne savait ce que vous aviez fait. Personne ne savait pourquoi tous les enfants du village étaient tout à coup coupables d'un crime si grave qu'il fallait mettre à leur trousse toutes les polices du Canada. Quelqu'un avait-il volé l'Hudson Bay ? Personne ne le savait. Personne ne posait de questions et personne n'avait de réponses. Et vous n'avez rien dit. Et vous n'avez pas touché à vos fusils.

Je n'ai plus jamais dormi que d'un œil depuis cette nuit-là. Et je n'enfouis plus jamais mes deux oreilles sous l'édredon. Je suis fatiguée. Bientôt, je n'irai plus écouter le bruit de mes pas dans la neige, je ne sentirai plus la morsure du froid sur ma peau, je ne goûterai plus la viande si rare de nos repas. Je suis fatiguée et meurtrie. Ma peau est brûlée, ma bouche est sèche et il y a longtemps que le cœur n'arrive plus à suivre mes pas. Je reste ici, à l'abri du vent et du bruit, seule sur mon bloc et je n'ai plus qu'une chose à attendre. Et je l'attends avec le peu d'impatience qui me reste.

Après, longtemps après... quand je n'arrivais plus à dormir et que j'allais m'asseoir avec les chasseurs, j'ai su qu'il y avait eu beaucoup de nuits dont personne ne voulait plus parler. C'est pourquoi vous n'êtes jamais revenus. Plus jamais je n'ai eu la joie d'entendre la voix de mes fils. Je ne suis pas sûre d'être votre mère. Ce n'est pas que

j'ignore quels enfants j'ai eus. Mais vous êtes aujourd'hui si différents des enfants que j'ai nourris que je ne reconnais plus vos voix. Entre vous, vous parlez une langue que je n'ai jamais comprise. Et vous savez à peine dire mon nom, même si c'est le premier mot que je vous ai appris.

Cette nuit-là, la GRC est entrée comme le *voleur de morts* dont parle le curé qui visite les villages de la côte. Et tous les enfants ont été amenés de force dans des camions là où il y avait une route, dans les cales des bateaux là où il n'y avait que la mer et dans les soutes à bagages des avions là où ni la mer ni la terre ne pouvaient les soustraire à notre regard. Nulle part, on ne vous a laissé prendre de bagages, ni vêtements pour les corps, ni objets pour le souvenir. Dans des écoles d'où vous ne sortiez jamais, on vous a emprisonnés. On a coupé vos cheveux, lavé vos corps à l'eau brûlante, jeté vos vêtements. Même vos chiens n'auraient pu reconnaître l'odeur de ma chair. Avec le temps, on a vidé vos mémoires de nos noms, de nos mots et de nos visages.

Je vous en parle aujourd'hui parce qu'hier le gouvernement s'est excusé. C'est tout. Il ne s'est rien passé d'autre depuis. Le temps s'est arrêté et vous n'avez rien fait pour le remettre en marche. Je ne dis pas ce soir que c'est de votre faute. Je ne dis même pas que c'est la leur. Mais cette chose-là a été faite. Et ils refusent d'admettre qu'elle ressemble à ces choses horribles dont ils parlent souvent et que la guerre provoque. Dans des trains, durant des nuits, durant des mois, des peuples transportaient des peuples plus petits vers des terres étrangères. C'était ça le bien. Et notre façon de vivre était la source du mal. Notre malheur c'était d'avoir changé de ciel et non de boire. L'alcool ne servait qu'à oublier que nous n'étions de nulle part.

Quelques promesses, celles d'une terre plus riche, d'un gibier plus abondant et d'un avenir meilleur ont fini par endormir les craintes et la prudence du chasseur.

À quoi sert d'avoir un avenir pour qui n'a plus de passé ?

Depuis ce jour, ma mémoire est revenue. Je me suis souvenu qu'autour d'un feu parfois les hommes réveillés par l'alcool

racontaient d'une voix si lasse comment la nuit leur village avait changé de ciel et de forêt. Ils le disaient si bas qu'il fallait cesser de respirer pour entendre. Mais à force d'écouter et de ménager l'air, j'ai appris que les maisons des nouveaux villages étaient parfois si neuves qu'elles n'avaient pas encore de portes au milieu de l'hiver. Une fois, le chef d'un village avait raconté à mon père que lui et toute sa famille et toute la famille de ses frères avaient été installés dans des campements de bois près d'un cimetière pour qu'on ne les voie pas du village. Et que tout le monde avait ri quand il avait dit que lui, ses fils, ses frères et tous les siens croyaient que ce n'était pas une bonne place pour construire un village parce que, la nuit, les âmes des morts sortent prendre un peu l'air. Ailleurs encore, loin le long des côtes de glace, les plus vieux racontent qu'ils ont tué les chiens puis les ont remplacés par d'autres, moins vigoureux, et que des pères et des frères ont attendu pendant des nuits l'arrivée de caribous qui ne sont jamais venus.

Mais ils m'ont dit que ce n'était rien, qu'un jour tout le pays serait fier de vous.

Tout le pays sauf moi ! Et il fallait que je vous le dise ! Toutes les mères, même la leur, ont le droit, certains jours, de ne pas être fières de leurs enfants !

À la mémoire des dix-neuf familles d'Inukjuak dans le Nord-du-Québec et de trois autres de Pond Inlet, qui ont été déplacées dans les années 1950 à Grise Fiord et à Resolute Bay dans l'extrême Arctique, à 1200 km de leur territoire afin d'assurer la présence du Canada dans l'Arctique.

Olimpia

Je suis morte treize jours après le mariage de Fabien, qui s'est marié un vendredi treize, l'an mil neuf cent quatre-vingt-treize, voilà ce qu'on dira, mais je ne suis pas superstitieuse. Ma mère l'était, moi pas. Je tiens plutôt de mon père, matérialiste et révolutionnaire endurci, ce qui à l'époque pouvait conduire en prison. Cela dit, mon fort à moi c'était les chiffres, pas la politique. J'ai toujours aimé compter. Les chiffres ne mentent pas. À l'école déjà : première en calcul, Castellani Olimpia. Je n'étais pas peu fière. Compter les lignes, les lettres, les boutons, les passagers du tram, les hirondelles sur les fils, et puis les sous. Les sous, c'était spécial, mon père était fâché avec, moi pas. Une arithmétique qui comprenait des besoins, des marchandises, de la nourriture, des heures de travail, du papier monnaie qui passait dans toutes les poches, qui s'échangeait dans le monde entier, cela me fascinait. Sous total, dividende, multiple, virgule, règle de trois, je pouvais en remonter à n'importe quel garçon. Maman pensait que j'avais le diable en tête parce qu'au lieu de me signer devant la procession, je m'amusais à estimer le nombre de kilos que pesait la Madone sur les épaules de chacun des porteurs. Même papa, qui préférait le diable à la Sainte Vierge, était impressionné.

— *Brava, bravissima*, Oli, ma petite fille ! Mais souviens-t'en : leur bon Dieu, c'est jamais que des kilos de bois et de peinture pour empêcher les pauvres de relever la tête.

Ni Dieu ni maître, c'était son évangile.

— Mon père était anarchiste, oui madame, il a croisé Malatesta mais aussi Lénine, et les fascistes ont brûlé ses livres sur le trottoir en 1923.

— Mais, taisez-vous !

— Parfaitement, cher monsieur, Lénine, et Gorki, et Lounatcharski, et les autres Russes qui préparaient leur révolution en Italie.

Ça faisait bisquer les petits bourgeois du Sentier, que j'ose vanter mon père avec des noms pareils, eux qui se prenaient pour des pa-

trons avec leur mercerie, leurs coupons, leur nom en gras sur l'enseigne. Mais ce qui faisait le plus enrager, passage du Caire, c'était que je sache tenir un magasin, moi l'Italienne, et faire du bénéfice. Que je sois douée pour le commerce, ça leur en bouchait un coin.

Il fallait bien. Seule, sans le magasin, je n'aurais jamais pu nourrir une famille pendant l'Occupation, élever les enfants, soigner la *nonna*, cacher les jumeaux chez des paysans, trouver du beurre, du charbon... Tout ça avec un mari qui s'était volatilisé en pleine guerre et que je devais prétendre en voyage d'affaire à Istanbul pour sauver la face. La Libération n'a pas changé grand chose à mes soucis : la boutique, les commandes, les livraisons, les hypothèques, ma Clara abandonnée elle aussi par son trompette des Antilles – à croire que chez les Castellani les filles font fuir les maris –, et puis les études des jumeaux, et les cours de théâtre du petit-fils... Si je n'avais pas su aligner les chiffres, poser, retenir, reporter, comment est-ce que je m'en serais sortie ? L'anarchie était morte avec papa. La guerre a tout corrompu. Le monde était aux bureaucrates et aux truands. Il fallait se défendre.

Et je me suis défendue, on dira ce qu'on voudra. J'ai résisté. Quatre-vingts ans. C'est le mariage du petit-fils qui m'a achevée. Pauvre Clara ! Son Fabien nous a fait pas mal de bêtises, mais là vraiment, c'était le comble. Une fille plate comme une limande, snob, égocentrique, une croqueuse qui ne l'aime pas – il faut être aveugle pour ne pas le voir –, qu'avait-il besoin de l'épouser ? Et de m'envoyer la note ? Et de m'inviter à cette mascarade ? Pas étonnant que je sois tombée dans l'escalier. C'est fini maintenant, rideau, terminé. Je ne me mêlerai plus de rien. Qu'ils se débrouillent ! Pauvre je suis née, pauvre je meurs, mais je dois bien être la première des Castellani à avoir vécu si longtemps.

Enfin, morte, ce n'est pas sûr. Il me semble que rien ne bouge, pourtant la tête turbine encore. Je parie que les médecins ne savent plus trop à quoi s'en tenir et je me demande ce qui va les décider à constater le décès : le poumon, le silence, les paupières ou la facture d'électricité ! De toute façon, je ne leur parle plus, c'est inutile. Et puis ça me fatiguerait, j'ai assez d'autres choses à penser. Là.

Je n'ai pas vraiment mal, juste cette paralysie, ce poids qui m'écrase, comme si on m'avait ensablée, ou plâtrée des pieds à la

tête. À cause de la chute dans l'escalier peut-être. Quand j'ai repris conscience, je n'arrivais pas à voir mes mains. Je ne sentais rien de particulier, un point de côté, des tiraillements, j'étais sans force... Je ne savais même pas si mes yeux étaient ouverts. Il neigeait des paillettes, du givre, ou de la fausse neige comme dans une boule de verre. Je devinais des ombres, des formes étranges, instables. J'entendais un chuintement, pareil à la mer dans un coquillage, mais était-ce dans mon corps ou dehors ?

Une fois, j'ai été réveillée par un bruit de porte, le bruit d'un vase qu'on remplit et pose sur une table. J'avais froid. On se serait cru au pôle Nord. L'édredon comme un igloo dans une espèce d'aurore boréale, du moins c'est ainsi que j'imagine les aurores boréales. Je voyais scintiller des barres d'acier, robinet, potence ou poignée de porte, et toujours ces flocons de givre. La veilleuse n'éclairait pas, on aurait dit plutôt qu'elle absorbait la lumière comme un entonnoir. Je n'avais encore jamais vu de lumière si pâle, profonde comme un bloc de glace. Même les roses sur la table en étaient violettes d'effroi.

Chaque jour, quelqu'un fait porter une rose dans la chambre. Je ne le vois pas, mais je sais. J'ai compté treize roses dans le vase, autrement dit treize jours qu'on m'a ensevelie dans ce sarcophage. Ce sera Fabien – qui d'autre ? – pour se faire pardonner son mariage, je suppose. Fabien qui n'ose pas se montrer. Il m'envoie des fleurs et basta ! Comme si j'étais déjà enterrée. *Commediante* ! Les roses, c'est bien son genre : clinquant, convenu, irréprochable, kitsch pour tout dire. J'ai un petit-fils kitsch, qui veut jouer les vedettes, à qui il faut pardonner ses lubies, ses déguisements, ses amis, et qui doit se faire tout un cinéma de me voir à l'hôpital. Est-ce qu'il aurait honte de m'avoir pétrifiée ?

Moi en tout cas, je n'ai pas honte de ce que j'ai fait. Pas de simagrées. Mon père m'a appris la fierté et le respect. Il n'y a pas de honte dans l'humanité, disait-il, il faut respecter la vie, c'est l'essentiel. Pas le temps de m'occuper du qu'en dira-t-on. Il y aurait eu de quoi pourtant, quand je me suis retrouvée seule pendant la guerre, avec la boutique et quatre gamins sur les bras, qu'on m'appelait la mère Macaroni, la veuve joyeuse, qu'on épiait mon commis, mes clients, qu'on répandait des insanités sur Édouard, sur les Juifs, les Ritals. Les gens pouvaient raconter ce qu'ils voulaient. N'importe comment,

ils n'avaient pas la moindre idée de ce que je faisais en bien ou en mal. D'ailleurs ça ne les regardait pas. Je n'avais rien à leur dire. C'est ce qui les rendait méchants : ils auraient voulu savoir et ne savaient pas. Les ragots sont la justice des ignorants, disait papa : les ratés en fabriquent pour se faire valoir et les lâches s'en farcissent la tête pour ne pas avoir à réfléchir.

Une femme qui s'en sortait seule, ça ne plaisait pas à tout le monde dans le passage. Il y avait des jaloux, forcément ! Mais était-ce ma faute si mon mari avait disparu pendant une guerre ou des millions d'autres ont disparu ? Parti du jour au lendemain, sans un mot. Arrêté, déporté, tué, suicidé, on n'a jamais su. Mon bel Édouard que j'ai cherché partout, à Paris, à Marseille, en Suisse, jusqu'à Istanbul chez ses cousins. Aucune nouvelle. J'ai écrit à la Croix-Rouge, à la préfecture, aux Affaires étrangères. Rien. On n'a jamais retrouvé son nom sur les listes des prisonniers ou des déportés. Disparu corps et âme. Ça ne veut pas dire mort, mais c'est tout comme.

Seule en pleine guerre, avec les rafles, les pénuries, les Allemands et des voisins mauvais comme des teignes, qu'est-ce que je pouvais faire ? C'était M. Roth lui-même qui avait engagé Édouard en 39 pour diriger le magasin. Je ne faisais que remplacer mon mari, je n'avais pas le choix. Le brave monsieur Roth qui voulait rallier la Suisse et qui n'est jamais revenu non plus. Qu'est-ce qu'on n'a pas raconté alors ? Que j'avais fait disparaître Édouard. Que j'avais accaparé la boutique, alors que j'ai tout restitué aux jumeaux après la guerre. Que je faisais du marché noir. Que je fricotais avec les Allemands parce que j'étais italienne. Des menteries ! C'est quand même moi qui ai veillé sur les jumeaux, moi qui leur ai trouvé une famille d'accueil dans le Gâtinais, moi qui leur envoyais de l'argent... Où était la faute ? La guerre, la médisance, la cupidité, voilà les vrais coupables.

Je me suis débrouillée, c'est tout. Je n'ai pas fait la révolution – d'ailleurs en quatre-vingts ans, je n'ai connu personne qui l'ait faite –, mais je me suis battue pour ce que je croyais juste. Les enfants d'abord, le reste suivrait. Travailler, calculer, se cramponner, leur payer des études. Chez nous, les hommes ont toujours laissé aux femmes le soin de la maison, papa n'était pas meilleur que les autres.

En tout cas, je ne voulais pas vivre comme maman, terrée dans son impasse à coudre des boutonnieres, à pleurnicher en priant San

Gennaro et la Sainte Vierge, tandis que son mari refaisait le monde dans les bistrots de Belleville. Prier n'était pas mon fort, coudre non plus. J'étais comme papa : je ne voulais pas me laisser faire, sauf que lui était un idéaliste et moi une pragmatique. Il pensait avenir, société, moi je pensais boutique et lendemain.

Petite maman si bonne ! Elle l'aimait, son Sasà, tout anarchiste qu'il était, mais elle avait fini par baisser les bras. Il buvait, c'est vrai, il lui faisait peur avec ses principes, sa révolution. Elle l'aimait comme une maman ou une servante et ça le faisait endêver. Il la houspillait, voulait qu'elle apprenne le français, qu'elle s'instruise, elle qui savait à peine l'italien. Pauvre Nennella ! Elle se rencognait près de la fenêtré, bougonnait en dialecte, allait à l'église en cachette, tremblait chaque fois qu'elle voyait un képi dans la rue.

J'ai toujours eu de la peine à imaginer comment ils s'étaient connus, lui fils de typographe, urbain, cultivé, elle illettrée, fille de paysans. Ça a dû être une vraie histoire d'amour : il était intelligent, beau parleur, malicieux, elle était fascinée par le progrès, l'eau courante, les tramways. Il tonnait contre les propriétaires, la misère, il avait les mots justes, les mots de l'espoir, tellement merveilleux... Elle devait s'attendre à ce qu'il la conduise en Amérique, à New York, en Argentine, mais ce n'était pas de ça qu'il rêvait.

– La révolution ! Nennella, tu comprends ? L'anarchie !

La famille ne le préoccupait pas. C'était un révolté, un brasseur d'idéal, un inadapté. Finalement, ça n'a pas été l'Amérique, mais la persécution politique et l'exil à Paris. Je ne peux pas dire que j'en ai souffert : je crois même que j'étais la plus heureuse des trois. J'étais jolie, j'allais à l'école, je parlais français, italien, je lisais dans les deux langues, j'habitais la plus belle ville du monde et, quand papa nous promettait le bonheur par la révolution, j'étais sûre qu'il avait eu raison de nous faire quitter Naples pour la France, puisqu'en France la Révolution figure dans les manuels scolaires. Je lui pardonnais volontiers son vin, ses absences, ses accès de mauvaise humeur. Il parlait si bien. Je l'adorais. À tout il trouvait une explication, il connaissait des événements de toutes sortes, des insurrections populaires, mais aussi des anecdotes, des scandales, des célébrités, Gorki, Kropotkine... Et chacune de ses histoires s'enveloppait d'un air de conspiration qui me faisait frémir. Pour moi, c'était un magicien.

On ne le voyait pourtant pas beaucoup. Chez les Castellani, les pères ne faisaient que passer, c'est maman qui le disait. Papa traînait dans les cafés, les librairies, courait les meetings, fréquentait des exilés politiques, des Italiens, des Espagnols, des anarchistes. Il gagnait un peu d'argent à la tâche chez des imprimeurs, traduisait des articles, des tracts, donnait des coups de main par-ci par-là, on ne savait pas trop. Il se plaignait toujours de ne pas trouver d'embauche à Paris à cause des communistes qui, paraît-il, ne voulaient pas d'anarchistes dans l'imprimerie. Il était hélas mieux vu dans les bistrots.

Le dimanche par contre, il était à moi, les premières années en tout cas. Je crois qu'il était fier de se promener au bras d'une jolie fille. Après midi, il m'emmenait sur les boulevards. Au bassin de la Villette, nous regardions les péniches de charbon, qui semblaient prêtes à sombrer. Nous remontions jusqu'au pont levant de la rue de Crimée, faisions signe aux mariniers. Il me parlait des prolétaires, des paysans, des mineurs là-bas dans le Nord, du Comité des Forges, de Makhno et du jour où il n'y aurait plus ni prolétaires ni comité, mais la liberté et le respect mutuel. Brave Salvatore, sa seule chance aura été de ne pas voir les nazis à Paris.

Boulevard de la Chapelle, il s'arrêtait pour boire un verre chez Alphonse, *À l'embarcadere du Nord*. La salle était bleue de fumée, ça sentait le vin, les frites, la saumure. J'avais surtout peur que les hommes se mettent à crier sur lui et qu'on le batte comme on avait battu à mort Luigi, le ramoneur, mais papa ne se mêlait pas aux bagarres. Son verre bu, nous continuions vers Pigalle. Sous le viaduc du métro, des femmes vendaient des bouquets de jonquilles. En général, nous poussions jusque chez monsieur Alberto, un artiste peintre qui avait son atelier près de la place Blanche. Les deux hommes discutaient des affaires du monde en italien, tandis que je farfouillais dans l'immense atelier, entre les toiles, les cartons, les piles de livres, les brosses, les plâtres.

M. Alberto avait toujours un compliment pour moi et c'est vrai que j'étais belle – à vingt ans, j'ai même fait de la figuration aux studios Pathé ! Ce qui me fascinait le plus chez M. Alberto, c'est qu'il pouvait dessiner tout en parlant. Il a fait je ne sais combien de fois mon portrait. Nous en avions un encadré sur le buffet à Belleville. Je me demande bien où il est passé. On ne me reconnaîtrait pas. Il pa-

raît que l'atelier de M. Alberto a brûlé. Comme la librairie de papa quand les fascistes ont pris le pouvoir en Italie. Tout brûle, tout gèle. Je meurs frigorifiée dans un sarcophage. Le reste est parti en flammes. Bientôt, plus personne ne sera là pour raconter. Alors qui comprendra ?

L'incendie de ses livres sur le trottoir, je crois que c'est ce que papa a vécu de plus terrible, comme si c'était lui-même qu'on avait réduit en cendres. Il en parlait encore l'année de sa mort, quand les Allemands ont attaqué la Pologne. Les livres, le savoir, c'était sa vie. Il avait appris la typographie à Naples, dans l'imprimerie où travaillait son père, puis il avait repris une papeterie à Sorrento, où l'on vendait des cartes postales, des guides pour touristes. C'est là qu'il s'était lié avec les Russes de Capri, Gorki et les autres, qui lui commandaient des livres en langues étrangères. Plus tard, il a racheté une vieille presse et, à côté des cartes de visite et des placards commerciaux, il s'est mis à imprimer des brochures, des journaux pour les cercles révolutionnaires. La Première Guerre mondiale est venue tout bouleverser : on l'a surveillé, poursuivi, mis à l'amende, mais c'est l'arrivée au pouvoir des fascistes qui l'a anéanti. Au printemps 1923, en marge d'un défilé, une escouade de voyous en chemise noire a saccagé la librairie : ils ont brisé la vitrine, cassé les machines, jeté les livres sur le trottoir avant d'y mettre le feu ; tout ça en plein jour, sans que ni la police ni personne dans le quartier n'intervienne. C'était pareil sous l'Occupation : face aux uniformes, on ne peut compter sur personne. Papa a tout perdu et on l'aurait peut-être tué s'il n'avait pas été chez un client à ce moment-là.

Dans les années trente, je l'ai entendu se vanter d'avoir été la cible des fascistes, ça en imposait chez les socialistes parisiens, mais je pense qu'il y avait autant de dépit que de fierté dans ses paroles. Au fond, il ne s'est jamais remis de l'échec des révolutionnaires en Italie, et ce n'était pas le sort réservé aux anarchistes en Russie qui pouvait le reconforter. Pauvre Sasà !

Pourquoi je me souviens de lui ? Où sont passés les autres ? Mes filles, mon Édouard disparu, les jumeaux, Fabien ? Je ne les vois pas, je ne sais même pas ce qu'ils font. Il n'y a plus que le vieux Salvatore, ses discours, sa soif, sa colère. Les livres que Gorki lui avait dédiés, les cendres sur le trottoir, les brochures anarchistes parties en

fumée, comme s'il ne fallait retenir que cela d'une si longue histoire. Je n'avais pourtant rien vu de mes propres yeux ce jour-là. Rien. Je me souviens seulement d'être allée à Naples avec maman, d'avoir mangé la *pasta e fagioli* chez sa soeur et d'avoir pleuré en apprenant qu'on ne retournerait jamais à la maison. J'avais dix ans, on est égoïste à cet âge-là.

Le plus étonnant, c'est ce qui arrive aux autres. Seul, on ne voit rien.

J'ai compté treize roses dans le vase. La lumière s'écoule maintenant dans un trou bleu, comme l'eau par la bonde d'un évier. Les roses ont une teinte violacée. On dirait des roses carbonisées.

Je dois être morte.

La Fontaine de souffrance

Juillet, sous le ciel de notre histoire, des passants défilaient sans se presser. L'air était si bon que la vie semblait sourire en chacun d'eux. Épanouissement dans l'éclat de cet astre à la saveur diurne et lumineuse, la chaleur de vivre se répandait telle l'onde de choc d'une canicule amoureuse. Le vent tiède et douillet s'amusait à faire onduler les cheveux des marcheurs, comme si Éole se plaisait à jouer au coiffeur. Le pavé qui nous accueillait était lisse et propre, seules quelques gouttes d'eau l'ornaient, temporairement, avant que d'autres les aient remplacées. J'adorais cet endroit, tout y était harmonieux, les édifices anciens en pierres taillées, le jardin public dont les arbres centenaires chapeautaient d'ombre les rares bancs de parc et la fontaine près de laquelle nous étions assis. Une fontaine, majestueuse et fière, d'où l'eau jaillissait de part et d'autre. Des poissons de marbres propulsaient des jets aqueux, semblables à des feux d'artifice monochromes, vers le centre de la fontaine où siégeait, seule et fière, la représentation de l'ange gardien de la ville.

Nous défions les cadrans solaires, comme une aubade au temps qui passait avec peine tant cet instant était parfait. Je et elle, nous, en parfaite union, parfait mélange des genres. J'étais si près d'elle. Sa peau, sa main, son cœur, je la sentais comme il ne m'avait pas été permis de la sentir auparavant. Une proximité que peu peuvent s'enorgueillir d'avoir vécue dans leur vie. Fébrile, je savourais ce moment d'union. Fusion d'émotion dans le cœur des amoureux.

Si seulement... Si seulement j'avais su. Leurre dans les yeux de celui qui veut tant, qui veut plus, qui veut trop. Moi qui lui faisais confiance et dans cette illusion fallacieuse, je n'ai pas su la retenir. Elle était un cœur volage toujours la cible d'un Cupidon de passage. Je connaissais mon sort désormais. Notre amour tomberait à l'eau tout comme le sien prendrait son envol sous peu.

Elle me regardait, moi, mais sa tête vaguait, divaguait déjà au loin, tout comme son amour, tout son cœur d'ailleurs, poussé par les marées que son âme lunaire projetait. J'étais maintenant dans le registre du passé. Coup de sabre dans ma croyance aveuglée que j'avais enfin trouvé celle qui... celle qui me garderait à jamais auprès d'elle. Amertume. Brèche dans le temps qui nous séparera à tout jamais.

Elle me pressait si fort que je sentais son pouls battre sur mon cœur qui mourait de la savoir amoureuse d'un autre. Dans cette ultime étreinte, je savais que ce n'était pas à moi qu'elle songeait, non, bien au-delà. Je n'étais qu'un autre parmi tant d'autres... Qu'un instant sans son fleuve du temps.

Ses yeux, d'un pétillant sans mot, fixaient sur moi un regard qui se voulait rêveur. Je les aurais tant voulus pour moi seul. Elle songeait déjà à l'autre. Celui qui l'attendait probablement dans le détour de notre rupture. Sous l'angle d'une arche aux mille baisers, elle s'abandonnerait, amante, aux lèvres invitantes de cet homme.

Puis, dans un élan de conviction, elle me balança comme un vulgaire débris. Comment pouvait-elle se départir de moi ainsi, du haut de ce qu'elle était à mes yeux ?

Largué ! Je m'étais fait larguer et, de mon piédestal, je me retrouvais alors à plonger tête première dans le bassin de cette fontaine. Douleur sans nom, si seulement je pouvais désormais y noyer ma peine, au moins, ce ne serait pas un acte vain...

Convaincue, je la vis partir vers l'autre, celui qu'elle attendait. Celui à qui elle songeait alors qu'elle me serrait encore contre elle.

Seul, esseulé, solitaire, de mon destin je chutais vers mon dernier calvaire, et le fond du bassin me retrouva à présent... En cet instant, je souhaitais couler jusqu'à plus d'ombre et basculer dans le noir de l'oubli... résigné.

Je n'aurais jamais cru finir ainsi... Réduit à néant...

*

Pourtant, la vie m'avait prévenu. Tous ces signes, ces avertissements, généreux et abondants, auraient dû me faire comprendre que ma destinée était autre que celle dont je m'obstinais à rêver. Déception dans l'âme de celui qui ose croire... La foi peut détourner le cœur des hommes et dans mon cas ce fut la foi en son amour.

*

Ma vie, cette vie, celle qui m'a *frappé*, s'était forgée à coup de déception. Dans les méandres de mes souvenirs les plus éloignés, je vois que déjà, en bas âge, je me dévalorisais. Rien à faire, j'ai tenté bien des approches, mais toujours avec le même résultat. Je suis un être instable. Ce constat est lourd en conséquences et en réflexions. Comment un être peut-il demeurer le même dans l'enveloppe qu'il revêt et pourtant ne pas toujours avoir la même valeur ? Ne suis-je que ce que les autres pensent de moi ? À quoi puis-je attribuer cette valeur ? Suis-je un être *dépréciable*, un article obsolète qu'on peut mettre au rebus, qui fluctue au gré de son utilité dans ce monde ? La nausée me prit dans le miroir de ce reflet que je fus.

Le fruit de ma vie n'a pourtant jamais été cueilli dans la main de celle qui me désirait. Je me vois encore, naïf et docile, passant d'une main à une autre dans l'espoir de trouver, qu'importe l'objet de la quête, le tout était de la mener. Au final, je n'étais qu'une monnaie d'échange pour celui qui saura apprécier ce que je suis. Si seulement une fois dans ma vie j'avais pu prendre ma place et m'imposer. Crier haut et fort que l'on me doit respect et que ma vie a autant de valeur que celle des autres... Mais non, ma destinée était tout autre, autre que celle que j'aurais tant aimé avoir. Bref, je ne me suis jamais possédé, je ne suis que l'objet des autres... Désolant.

*

Dans l'agonie de ma perte, entre deux soupirs, dans les eaux de ma bière, je vis une ombre se pencher vers moi. Était-ce la mort qui venait me quérir ? Son visage était flou à cause des vagues et du clapotis de la fontaine, et des larmes qui se joignaient à elle. Non, ce n'était pas elle, car je voyais encore trop bien que la scène de ma chute était encore la même. Loin d'être la descente aux enfers au porche enflammé, j'étais encore en vie... Quoiqu'il aurait été mieux que je sois mort.

Était-ce mon amour qui me regrettait ? J'ai bien tenté d'être enthousiaste et d'espérer qu'elle était revenue pour moi, qu'elle s'était révisée en reportant l'objet de son amour sur ma personne. Déception dans le cœur de celui qui déchantait devant un état de fait, force était d'admettre que ce n'était pas elle.

Bien au contraire, c'était un mioche roux et bouclé qui tentait de m'agripper. Il répétait sans cesse la même phrase. L'eau dans laquelle je baignais en rendait la compréhension difficile. Puis, alors qu'il me prenait délicatement, j'entendis enfin son message. Il était à l'intention de sa mère. Ces mots, je ne les oublierai jamais.

– Dis, maman, est-ce que je peux prendre la pièce que la Dame a lancée dans la fontaine. Elle serait parfaite pour ma collection !

Au final, je n'étais qu'une monnaie d'échange pour celui qui saura apprécier ce que je suis. Au moins, cette fois, je serai un objet de collection aux yeux de celui qui me prendra pour ce que je suis, une pièce unique !

Max Lobe

Je suis le fils de ma mère

Jusqu'à l'an dernier encore, nous habitions, mes parents et moi, dans une petite maison comme ça du quartier d'Elig-Essono à Yaoundé, juste à côté du Luxe Paradis Voyages, une gare routière dont le hangar principal est en très mauvais état. Ma mère disait que le bâtiment du Luxe Paradis ne tarderait pas à s'écrouler. Elle appelait ça : des bâtiments à vos marques, prêts, tombez ! C'est d'ailleurs la raison pour laquelle elle a forcé mon père à acheter une maison de l'autre côté, au nord de la ville de Yaoundé, au Camp Olémbé.

C'est notre Papa président et ses gens qui avaient lancé le projet de construction des maisons à Olémbé. Papa président avait dit qu'il en avait marre-marre que les gens dorment toujours dans les cabanes en tôles-aluminium voire dans les cabanes en terre battue. « C'est quoi cette histoire-là ? », il s'était indigné à la télé devant un parterre de journalistes venus lui tendre leurs micros. « Nous sommes au XXI^e siècle et notre pays doit aller de pair avec la modernité. Pour cela, je ferai construire, personnellement, plus de vingt mille logements un peu partout dans la ville de Yaoundé. »

Avec mes parents, j'étais moi-même devant la télé ce soir-là où Papa président faisait l'annonce des nouveaux logements. Mon père, cadre à la fonction publique ne rate jamais une seule édition du journal télévisé. Il dit que les présentateurs-là sont moches comme des mangues pourries, qu'ils ne donnent même pas envie de suivre leur journal, qu'ils ne savent pas bien articuler les mots, qu'ils font la honte de toute notre télévision nationale. Quand il dit ça, maman lui demande pourquoi il continue alors de regarder ce journal télévisé s'il le trouve si minable. Et c'est comme ça que les querelles commencent entre eux tous les soirs. Du coup, mon père, il ne peut même pas écouter le journal. Il compte seulement sur moi pour lui en faire un résumé.

Maman en avait marre de vivre dans notre maisonnette mal foutue à Elig-Essono. Elle n'arrêtait pas de dire à papa que toutes ses copines qui ont, elles aussi, un mari dans la fonction publique vivent dans des maisons qu'on peut vraiment appeler maison alors que la nôtre, nom de Dieu, même les fous qui errent, nus comme lorsqu'ils sont sortis du ventre de leur mère, ne voudraient pas y vivre. À vrai dire, ma mère exagérait. C'est comme ça que les femmes font pour extirper un cadeau du nez de leur mari. Elles exagèrent seulement.

Notre maison d'Elig-Essono n'était pas si moche que ça, voyons ! Nous avions quand même trois grandes chambres dont une pour les invités. Nous avions un grand salon au sol carrelé, une cuisine bien aménagée et même une cuisine extérieure pour les repas traditionnels des gens du village-là qu'on fait toute la nuit sur le feu de bois. Si tu essayes de cuisiner ce genre de repas-là sur le four à gaz, ça te finit seulement tout ton gaz. Alors que le gaz coûte une couille d'éléphant ici.

Je peux même dire que nous avions une belle maison là-bas à Elig-Essono. Mais je comprenais aussi ma mère : elle ne voulait plus vivre dans ce coin du quartier, entouré de toutes ces autres habitations du type à vos marques, prêt, tombez ! Ces maisons-là tomberaient un jour ou l'autre sur la nôtre, bien plus solide, et l'endommageraient comme ça, pour rien. Ma mère disait que nous n'avions aucune sécurité, que les bandits de grand chemin pouvaient venir nous finir à domicile sans même nous prévenir. En plus, ajoutait-elle, papa dort comme une pierre, comme un vrai gardien de sécurité. Quand il ronfle... alors là... oh là là ! On dirait le moteur d'un vieux taxi-brousse. Des malfrats pourraient même faire tout le bruit qu'ils veulent, mettre les derniers tubes de Makossa et de Bikutsi, mais rien... ils pourraient même mettre le dernier hip-hop yo !yo ! de Puff Dady, mon papa sera toujours endormi, lui. Ils pourraient même voler le lit sur lequel il est couché sans qu'il ne se réveille. « Et avec un mari comme ça, disait ma mère à ses copines-femmes-de-fonctionnaires, comment voulez-vous que je reste dans ce quartier ? »

Ma maman avait donc mis la pression nécessaire pour que papa se décide d'acheter une des maisons que notre Papa président allait

construire pour nous faire entrer pieds et poings liés dans la modernité du XXI^e siècle.

Papa pouvait dire tout ce qu'il voulait, mais allait seulement finir par acheter cette maison. Il avait crié au harcèlement moral. Il avait accusé ma mère, en ma présence, de ne pas lui donner les choses qu'une femme doit donner à son mari quand ils sont ensemble la nuit, dans leur chambre. « Je ne peux même pas taper ton moustique-là la nuit comme tous les hommes qui fonctionnent bien-bien là-bas en bas le font. Non, madame veut d'abord avoir sa maison », s'était plaint mon père un soir pendant que nous dînions.

Le pauvre ! Moi-même je pouvais voir avec mes propres yeux comment maman avait changé ses habitudes. Merde ! Elle ne cuisinait que pour deux alors que nous étions trois à la maison. Quand elle venait me chercher à l'école primaire bilingue des Savants que je fréquentais, elle me disait : « Marche vite, il faut qu'on mange avant que ton père-là ne rentre à la maison. »

Elle avait vraiment changé. Le soir, avant d'aller se coucher avec mon papa, elle ne portait plus sa robe de nuit rose qu'il lui avait offerte de son retour de mission à Abidjan. Non. Elle portait seulement des pantalons jeans. Pas un seul pantalon jeans, mais deux et même trois parfois. Peu de temps après, j'entendais des bruits dans leur chambre, juste à côté de la mienne. On aurait dit des gens qui bagarraient comme certains de mes camarades de l'école primaire bilingue des Savants bagarrent souvent à la sortie des cours. Mon père disait : « C'est quoi ça ? Si ça continue comme ça, je m'en prends une autre. » Ma mère poussait un éclat de rire avant de répondre sur un ton menaçant : « Essaye Ndoumbè ! Je te dis d'essayer seulement de m'amener une pétasse ici et tu verras de quel bois je me chauffe. Tu n'as qu'à nous acheter une maison à Olémbé et je te libère le moustique à taper, tout le temps, comme tu veux. »

Je n'ai pas été très étonné de constater, lorsque nous sommes allés visiter notre nouvelle maison à Olémbé, que tous nos voisins, de devant, de derrière, à gauche et même à droite n'étaient ni plus ni plus

que les copines-épouses-de-fonctionnaires de ma mère. Ça, je l'avais senti dès le début. Je suis sûr que ce sont ces femmes-là qui ont monté la tête de ma mère pour qu'elle insiste comme ça auprès de papa.

C'est vrai que j'aime bien notre coin d'Elig-Essono avec son agence de voyage Luxe Paradis juste à côté. Il y a tout le temps du monde et du bruit dans nos environs. Moi j'aime entendre ses passagers crier de joie à la vue d'un parent venu les chercher à l'agence. Ou alors, et ça c'est mon moment favori, assister à une dispute entre un homme et son épouse. Le plus souvent celle-ci ayant filé celui-là pendant des jours, lui reproche une infidélité avérée : « Monsieur mon cher mari ! Comment se fait-il que tu sortes d'un bus qui arrive tout droit de Douala alors que tu es censé être à ton travail ici à Yaoundé ?

– Mais ma chérie, j'étais en mission urgente à Douala pour mon travail.

– Et Monsieur me prend pour une imbécile ?! Cette pimbêche-là qui te colle comme ça au corps on dirait une sangsue anémique, c'est une de tes cousines, c'est ça ? »

Ce n'est pas seulement cette atmosphère-là qui allait me manquer, mais aussi mes amis de l'école primaire bilingue des Savants. Ma mère m'a inscrit dans une autre école, l'école Unique des Conquérants du Savoir. C'est dans le quartier de Messassi, à un peu plus d'un kilomètre de notre nouveau camp. Pour cette raison, elle me demande parfois de partir à l'école à pieds alors que quand j'étais chez les Savants, bien plus loin de chez nous, elle ou mon papa, me déposait toujours en voiture à l'école. Je pouvais alors me vanter devant mes petits camarades d'avoir des parents voiturés. Et pas de n'importe quelle voiture s'il vous plaît : une Mitsubishi Pajero pour ma mère et une Renault Twingo pour mon père. Il fallait voir tous ces petits camarades, fils de ne sais pas quoi, qui courraient après moi, fils de monsieur quelque chose à la fonction publique. Dieu seul sait comment ma démarche changeait en ce moment-là. Mes pieds ne touchaient plus le sol. Non. Je volais !

Mais à l'école Unique de la Conquête du Savoir où ma mère m'a maintenant inscrit, je ne peux même pas vraiment frimer en paix. On dirait qu'on a déversé tous les enfants des riches du Camp Olémbé dans cette école-là. Il y a des enfants là-bas dont les parents sont encore plus fonctionnaires que mon père. Leurs deux parents ont souvent d'énormes Mercédès, grosses comme des containers, et même des chauffeurs ! Je me sens souvent plongé dans un pot de honte lorsque j'arrive à pieds et que mes camarades du camp se pointent en Mercédès-container. Cette honte m'arrive jusqu'ici, au cou !

Moi je pense que si ça continue comme ça, je ne vais plus partir dans cette école-là. Je vais demander qu'on me rapatrie dans mon ancienne école. Mais où vais-je trouver le courage nécessaire pour dire une pareille réflexion à ma mère. Elle me frappera avec le pilon à maïs si je viens à lui raconter de telles choses. Je suis sûr et certain qu'elle me dira : « Oh vous les enfants d'aujourd'hui, comme vous êtes terribles ! Vous ne connaissez plus la souffrance. À ton âge je faisais des kilomètres et des kilomètres pour aller chercher de l'eau, puis encore des kilomètres et des kilomètres pour me rendre à l'école. Vous, aujourd'hui, on vous donne la main, vous voulez seulement tout le bras, et même le corps entier ». Nanani et nanana, puis patati et patata... Je connais déjà par cœur ce genre de parler-parler de ma mère. Elle va me faire tout un parlement grand comme ça alors que moi je ne demande qu'à être accompagné dans la Mitsubishi Pajero que lui a offerte mon papa. Est-ce qu'elle a même travaillé quelque chose pour avoir ce genre de voiture là ? Non. Alors ! Pourquoi est-ce qu'elle refuse seulement de m'accompagner à l'école pour que mes nouveaux camarades voient eux aussi que ma mère a une grosse voiture, une Mitsubishi-container ?

Il y a deux jours, mon père est parti, lui, en mission à Douala. Et le soir, ma mère est sortie, elle, avec une de ses copines-femmes-de-fonctionnaires. Pour ça, j'ai dit bon, moi aussi je peux rentrer, moi, quand je veux. C'est comme ça que je suis resté longtemps dehors à bavarder avec les amis à l'entrée du camp. On appelle notre groupe, le Sénat. Le Sénateur Bilolo nous a soumis, ce soir, un problème. Il disait que son problème-là était très-très grave. Nous, on lui a dit :

« Parle seulement, Sénateur Bilolo ». C'est comme ça qu'il nous a raconté qu'il drague, depuis le temps-longtemps, Maguy, une fille de notre école Unique de la Conquête du Savoir et que cette fille-là ne le regarde même pas un tout petit peu. Tous les autres Sénateurs ont éclaté de rire, sauf moi. Moi, je sais qu'il ne faut pas se moquer des problèmes des gens, parce que tu ne sais jamais quand ta part de problème va cogner à ta porte. Est-ce que ma mère ne dit pas souvent qu'il pleut sur tous les toits ?

Les autres Sénateurs ont dit : « Mais tooouuus les gars de l'école sont déjà montés sur ça ! Tout le monde a déjà tapé le moustique de ta Maguy-là ». Le Sénateur Bilolo était vraiment déçu de ce qu'il entendait là, ce soir. J'ai eu un peu pitié de lui. Je lui ai dit : « Assia ! ». C'est le terme-là qu'on utilise chez nous pour consoler quelqu'un qui a des malheurs, Assia. Mais quand même, je dois avouer que le Sénateur Bilolo est bête. Il est vraiment bête de la bêtise du chien. Il offrait beaucoup de cadeaux à cette Maguy-là. Un jour, il lui a même offert comme ça gratis le lecteur MP3 Philips que son père lui avait ramené d'Europe. Oui, je dis ça parce que je l'avais vu le lui offrir. Je l'avais vu moi-même avec mes propres yeux. Mais est-ce que je pouvais imaginer qu'il n'était pas encore monté sur ça ? Ah, je suis vraiment déçu que mon camarade Sénateur Bilolo soit si bête-bête pour tout donner ainsi à une fille sans même pouvoir taper son moustique comme tous les hommes qui fonctionnent bien là-bas en bas font avec leur femme pendant la nuit. Ah l'idiot ! Il laisse les autres faire le travail à place. Je ne peux pas me faire avoir comme ça là par une fille, moi. Ça, jamais !

J'étais tellement déçu par l'attitude du sénateur Bilolo que j'ai décidé de rentrer chez moi, tranquille. Puis de toutes les façons, il se faisait déjà bien tard et la séance extraordinaire de notre Sénat touchait à sa fin.

Sur mon chemin de retour, juste devant notre barrière, j'ai vu une voiture que je connaissais très bien. C'était la voiture du père de mon camarade Sénateur Bilolo – une grosse Volkswagen Cross à la peinture dorée. Qui dans le quartier ne connaissait pas la voiture du père

Bilolo ? Il l'avait ramenée directement d'Allemagne ! Quand mon père lui avait dit : « Ah voisin, elle est vraiment jolie votre Volkswagen-là, hein », le père Bilolo avait seulement répondu, sans même regarder mon père à moi : « Voisin, on dit Folks, Fhh, Fhh, Fhh, hein. On dit Volkswagen, et non Wolkswagen ». J'avais vu dans les yeux de mon père qu'il n'avait pas pu avaler cette remarque-là. Ça lui était resté en travers de la gorge. Moi-même, ça m'avait énervé. Que voulait dire le père Bilolo, hein ? Que voulait-il insinuer ? Que mon père ne sait lire ? Ou alors voulait-il se moquer de la petite Twingo de mon père ? Ce monsieur-là, je lui gardais dent.

Que venait donc faire la voiture dorée du père Bilolo chez nous ? J'ai avancé tranquillement, moi, vers la maison. À quelques mètres seulement de la voiture, j'ai aperçu des silhouettes là-dedans. C'est comme si elles faisaient des mauvaises choses, comme si elles se mangeaient la bouche. Vraiment ! Moi je ne comprends pas comment les gens font pour se manger la bouche des autres comme ça. En public en plus ! Est-ce que la voiture est un lieu privé ? Si les parents du Sénateur Bilolo veulent se manger leurs bouches-bouches-là avec toutes les bactéries qu'il y a là-dedans, est-ce que c'est devant la barrière de la maison que mon père a achetée à ma mère qu'ils doivent venir faire ça ? Ils n'ont qu'à aller dans leur chambre !

À un moment donné, la femme qui mangeait la bouche de l'homme qui devait être le père Bilolo, est sortie de la voiture. Wonderful ! C'était ma mère, ma propre mère qui refusait de m'accompagner à l'école Unique de la Conquête du Savoir avec sa Mitsubishi Pajero container.

Non, mais j'étais surpris, moi. Qu'est-ce que ma propre maman peut bien trouver de bon à manger dans les kilos et les kilos de lèvres du père Bilolo ? Tout le monde au Camp Olémbé ici le sait : le père Bilolo est tellement moche que seule sa voiture couleur or pousse les femmes à le regarder. Mais est-ce que c'est une Volkswagen dorée qui va impressionner ma propre mère comme ça à tel point qu'elle va fermer ses yeux et oublier la laideur laide de ce type-là ? Mon propre père ne lui avait-il pas acheté une grosse voiture-container ? Ne

lui avait-il pas acheté une maison toute neuve comme elle le souhaitait ? Ne lui offrait-il pas tout ce qu'elle voulait ? Tout, même quand elle, elle ne lui donnait pas son moustique à taper ?

Elle n'a qu'à faire ce qu'elle veut. Je n'ai pas, moi, de problème là-dedans. N'est-ce pas que mon propre papa à moi emmène chez nous ici une fille grosse-patates-pastèques comme ça là lorsque ma mère va dans son village à Akonolinga pour rendre visite à ses parents ?

Est-ce que moi je peux aller voir ma mère pour lui dire nanani nanana et patati patata, je t'ai vue avec le laid père Bilolo ? Est-ce que moi je peux aller voir ma mère pour lui dire nanani nanana et patati patata, je t'ai vue manger les énormes kilos de lèvres qui remplissent tout son visage ? Jamais ! Ah ça, je dis jamais de jamais ! Ma mère va seulement me finir avec son gros pilon à maïs. Elle va me casser la tête. J'ai donc, moi, opté pour une autre solution : aller voir directement le père Bilolo.

Il n'aura pas le choix. Il devra seulement faire ce que je lui demanderai de faire. Sinon... ah ! Sinon... Moi j'aime voir les gens dans les situations difficiles comme ça. S'il ne fait pas ce que je lui demande de faire, je balance tout ce que j'ai vu à mon père et sa femme à lui, Monsieur Bilolo. S'il veut, il peut m'insulter, imbécile, salaud, mal éduqué, fils de pute, et tout et tout, mais à quoi cela servirait ? À quoi sert la colère d'un cafard dans un poulailler. Moi tout seul, avec son lourd-lourd secret, je représente une masse de poules au bec tranchant devant le cafard que, lui, est devenu. Oui, oui, il est devenu le cafard qui vole les femmes d'autrui seulement parce qu'il a une grosse voiture dorée. Je vais le picorer !

Je l'ai attendu ce soir, alors qu'il bifurquait sur la ruelle qui donne à sa maison. J'ai dit : « Pâ Bilolo ! Pâ Bilolo ! J'ai à vous parler ». Quand je lui ai tout révélé, il m'a regardé avec amusement comme on le ferait avec n'importe quel enfant-enfant. Ce qu'il ignore c'est que moi je n'aime pas qu'on me prenne pour un enfant ou qu'on me perde le temps ; je ne suis pas comme son fils, mon camarade Sénateur Bilolo. Alors, j'ai attaqué en direct : « Votre Wolkswagen... »

– On dit Fhh... Fhhh... Volkswagen...

– Ah Pâ Bilolo, laissez d’abord vos Fhh... machin truc-là par terre. C’est pas de ça qu’on parle maintenant. Je dis que vous m’accompagnez tous les matins à l’école avec votre Volkswagen sinon...

– Sinon quoi ? Tu me fais du chantage ?

– Moi je ne chante même pas. J’aime seulement l’action comme notre Papa président. Si vous ne faites pas ce que je vous dis de faire, je balance sur Facebook les photos de vous deux en train de vous manger la bouche.

Le père Bilolo ne va quand même pas être têtù comme ça comme un âne sauvage pour prendre de tels hauts risques. Quoi ? Voir des photos de lui (que je n’ai de toute façons pas prises) en train de manger la bouche de la femme de son voisin ? Ah la honte ! Le grand-frère de la honte même ! Non, il faut éviter tout cela. Il faut éviter que son nom se retrouve collé-scotché sur la langue de tous les habitants de notre quartier.

Il est encore préférable d’inventer n’importe quelle sottise pour expliquer qu’il a décidé de me conduire désormais, moi aussi, à l’école. N’est-ce pas que je fréquente le même établissement que son fils, mon camarade Sénateur Bilolo ? N’est-ce pas que nous sommes voisins ? N’est-ce pas que je suis un garçon gentil ? Oui, bon, même si je ne le suis pas vraiment, il n’a qu’à le dire et tout le monde croira seulement. Il n’a pas le choix, il fera simplement ce que je lui demande de faire. Un point c’est tout.

Joaquim Hock

La Tête de bœuf

Un homme à tête de bœuf entra dans la pharmacie.

– Bonjour mademoiselle, dit-il en ôtant son chapeau.

– Bonjour monsieur, répondit la pharmacienne d'un ton poli tout en finissant de ranger quelques fioles derrière son comptoir.

Elle était blonde et semblait avoir d'excellentes manières.

– Je viens chercher un médicament pour mon patron, continua l'homme à tête de bœuf. Il n'est pas au mieux et ne se sentant pas la force de se déplacer, il m'a demandé de venir vous voir car il est un habitué de votre boutique et dit vous faire entièrement confiance dans la délicate affaire qui l'occupe.

– Comment s'appelle votre patron ? demanda la pharmacienne en baissant un peu la voix par discrétion sans doute.

– Il s'agit de M. Virgile.

– Ah oui, bien sûr, je le connais bien. C'est un très bon ami de ma tante, ils fréquentent le même cercle de bridge. Il ne se sent donc pas bien ? Ce n'est rien de grave j'espère... Quel médicament vous a-t-il demandé de venir chercher ?

– Voici l'ordonnance de son médecin personnel.

L'homme à tête de bœuf déposa une petite feuille blanche sur le comptoir.

La pharmacienne lut la prescription en plissant le front et commenta bientôt :

– On ne m'en demande pas très souvent, je ne suis pas sûre d'en avoir encore en réserve, mais je peux vous en commander pour cet après-midi.

– Oui, je pense que ça ira, de toute façon dans son état il ne sort pas de chez lui, ce n'est pas à quelques heures près.

– Dans son état ? Que voulez-vous dire ? Il est donc sévèrement atteint ? Le médicament que vous me demandez est assez puissant, je suppose que son médecin ne le lui a pas prescrit à la légère.

– Certes non, répondit l'homme à la tête de bœuf d'un air fort désolé.

– Sans être indiscrete, de quoi au juste souffre monsieur ? Encore du surmenage ? Si du moins il ne vous a pas demandé de n'en rien dire autour de vous...

– Quand il est rentré de son cercle de bridge hier soir, il se sentait un peu vaseux, il pensait avoir un peu trop abusé de son cocktail favori, mais après s'être endormi comme une souche sur le canapé du salon, il s'est réveillé en sursaut au milieu de la nuit et il s'est rendu compte que sa tête habituelle avait fait place à une tête de bœuf.

– Oh mon Dieu ! C'est épouvantable s'exclama aussitôt la pharmacienne, horrifiée.

Se rendant compte rapidement de sa bétise, elle essaya tant bien que mal de rectifier sa pensée en ajoutant sans trop y croire :

– Je ne dis bien sûr pas cela pour vous.

– Ne vous en faite pas, j'ai l'habitude, mais mon cas personnel, malgré les apparences, n'est pas du tout comparable à celui de mon patron. Je n'ai pas vu comme lui apparaître soudain sur mon corps une tête d'animal. Pour tout vous dire, je suis un bœuf à corps d'homme. À ce que l'on dit, j'ai beaucoup gagné au change.

– Ah, c'est intéressant, commenta la pharmacienne en tâchant de ne pas montrer sa gêne.

– Comme vous le savez, mon patron dirige les abattoirs de la ville. Être son employé n'est pas tous les jours facile. Certaines personnes qui ne me connaissent pas pensent parfois, quand elles me voient passer dans les couloirs, que je cherche à m'enfuir pour échapper à l'abattage auquel ceux que j'ose encore parfois appeler mes frères sont tous condamnés et que je me suis maladroitement déguisé en homme dans ce but.

– Oui, je comprends, cela doit vous causer de l'embarras... dit la pharmacienne.

Elle réfléchit quelques instants puis ajouta :

– Je ne me permettrai pas de contester la décision d'un aussi excellent médecin, mais à bien y réfléchir, je doute que ce médicament puisse avoir un effet décisif pour faire revenir M. Virgile à son apparence norm... euh.. habituelle.

– Je ne crois pas que cela soit le but recherché. Il est bien évident que son état est voué à ne pas subir de changement. C'est le genre de chose dont on ne revient pas. La mythologie est plus forte que la

science. Personne n'a de doute à ce sujet. Il s'agira, semble-t-il, plutôt d'un traitement d'ordre psychologique visant à lui faire accepter sa situation. Son épouse a déjà commencé discrètement à lui chercher un bon psychanalyste car pour l'instant, personne n'a encore osé lui révéler toute la vérité.

– Un patron d'abattoir qui ressemble à ses victimes, c'est en effet assez fâcheux...

Voilà, vous avez tout compris.

*

Dans le salon au décor quelque peu désuet de sa grande et belle villa de la banlieue chic, M. Virgile se faisait de bien grands soucis qu'il roulait en boule, écrabouillait du talon puis jetait contre les murs en poussant de grands cris de désespoir. Il n'acceptait pas sa nouvelle apparence et considérait être victime d'une très cruelle injustice.

– Le dîner est servi, annonça bientôt un domestique en livrée qui venait d'entrer dans la pièce.

– Qu'est-ce que madame a fait préparer ? demanda M. Virgile assis sur un grand fauteuil en velours sombre, sa tête de bœuf entre les mains, l'air à la fois soucieux et dépit.

– Une tête de veau sauce gribiche, comme chaque samedi, monsieur.

Devant l'apathie et le silence de M. Virgile, le domestique ajouta :

– Madame a fait savoir au cuisinier qu'il n'y avait aucune raison, selon elle, de changer vos habitudes. Elle a néanmoins demandé de vous dire que le Dr. Cinabre repasserait dans la soirée.

– Bien... bien, vous pouvez disposer... répondit M. Virgile, de plus en plus las et accablé. Il vit son reflet dans la glace et détourna aussitôt le regard.

Mme Virgile était déjà installée devant son assiette lorsque son mari se traîna dans la salle à manger. Elle buvait un verre de chablis en silence et tapotait la table en signe d'impatience.

– Ce n'est pas parce que tu as un petit souci que tu dois faire attendre ta famille. Tout le monde a faim, si tu voulais que l'on mange sans toi, il fallait prévenir.

Les deux fils du couple, adolescents aux regards brumeux, mâchonnaient du pain blanc à l'autre bout de la table en regardant voler quelques mouches imaginaires au plafond.

– Tu es injuste, ce qui m'arrive est très grave, très inquiétant, j'aurais espéré que tu fasses preuve d'un peu plus de bienveillance, répondit M. Virgile qui s'installa en face de sa femme sans regarder personne.

On apporta la tête de veau sur un grand plat en argent. Elle était fumante et répandait dans toute la pièce une odeur de bouillon et d'aromates choisis.

– Je ne mangerai pas de ça, commenta aussitôt M. Virgile.

– Tu crois que c'est facile pour moi de te voir dans ce triste état ? demanda Mme Virgile, d'un ton sec. Fais un petit effort, il faut toujours que tu te fasses remarquer.

– Que vont dire mes employés... et le conseil d'administration qui a lieu après demain... Ce sera ridicule, les gens vont croire que je me moque d'eux...

M. Virgile posa un coude sur la table et mit son museau sur la paume de sa main.

– Faites apporter une botte de foin à mon mari, demanda Mme Virgile en se tournant vers le domestique.

Mme Virgile mangea de bon appétit. Les enfants ne terminèrent pas leurs assiettes, mais cela n'avait aucun rapport avec l'état de leur père qu'ils n'avaient semble-t-il aucune envie de commenter. Ils s'étaient empiffrés de chips au paprika en revenant de l'école et n'avaient pas grand faim.

Le patron des abattoirs de la ville n'avait pas dit un mot en voyant le domestique poser, avec tout le respect nécessaire, sur son assiette de fine porcelaine, une large poignée de foin bien sec. Durant plusieurs minutes il n'y avait pas touché. Puis, sans lever les yeux, il avait sorti sa grosse langue rose toute nouvelle et avait léché un brin de foin qui dépassait de son assiette. Plus inquiet que dégoûté, il avait remis aussitôt sa langue dans sa gueule. Il n'avait rien avalé.

Tout en se resservant un verre de vin Mme Virgile dit d'un ton détaché :

– Il va bientôt être neuf heures, le Dr. Cinabre ne devrait plus tarder. Tu vas pouvoir épancher sur tes malheurs.

M. Virgile ne commenta pas ce trait cruel.

– C'est un brave homme et un grand médecin, dit-il au bout d'un temps. S'il y a quelqu'un en qui j'ai encore confiance, c'est bien lui.

– Tu as pris les médicaments que Firmin est allé chercher pour toi à la pharmacie ? demanda son épouse.

– Oui. Ça ne goûte rien. D'habitude, les potions de ce genre sont toujours amères. Peut-être ai-je aussi perdu le goût... ?

– Ne sois pas toujours si défaitiste !

On sonna à la porte principale qui donnait sur le long corridor dallé de carreaux de marbre noir et blanc. Quelques paroles furent échangées, elles parvinrent assourdies par les cloisons jusque dans la salle à manger. C'était bien le Dr. Cinabre qui se fit accompagner par Firmin à qui madame Virgile avait demandé d'assister à la rencontre entre son mari et le médecin de la famille. C'était un homme d'âge moyen et de taille médiocre au bras duquel pendait toujours une mallette de cuir noir des plus conventionnelles. Il avait la réputation d'être un bourgeois respectable à qui les gens de sa classe faisaient confiance pour soigner leurs maux divers et tâcher d'atténuer les méfaits de leurs vices, si du moins ils en avaient, ce qui était souvent difficile à leur faire avouer.

– Ah mon cher M. Virgile, je suis content de voir que vous vous êtes tout de même levé. Ce matin, dans votre lit, avec cette inutile bouillote sur la tête, vous aviez beaucoup moins bonne mine, dit-il en tendant une main ferme à son patient.

– Ce doit être votre excellent médicament qui fait de l'effet, se risqua à supposer M. Virgile sans trop y croire.

Le médecin salua madame Virgile et s'assit en face du patron des abattoirs sans attendre qu'on lui en fasse la proposition. Firmin, quant à lui, ne sachant au juste ce que l'on voulait de lui, restait paisiblement debout dans un coin et observait les dorures d'une vieille horloge de cheminée au tic-tac assoupi.

– Oui, cette potion est efficace, je vous le garantis, répondit le Dr. Cinabre.

– Et combien de temps cela prendra-t-il pour venir à bout de... enfin de ce curieux désagrément, demanda M. Virgile qui à la vue de son médecin semblait retrouver un peu d'optimisme, c'est que j'ai un conseil d'administration important dans deux jours...

– Ah, oui, dans deux jours, répondit le médecin, l'air un peu gêné. Deux jours, cela risque de faire un peu juste...

M. Virgile tâcha de ne pas montrer son nouvel abattement. De toute façon ses gros yeux de bœuf ne permettaient pas de déceler beaucoup d'émotions. C'était un peu comme un masque de carnaval qu'il n'aurait pas pu enlever.

– Il faudra que je me fasse remplacer... J'écrirai une lettre d'excuses, vous me ferez un mot disant que je suis malade et que je ne peux quitter ma chambre, n'est-ce pas docteur ?

– Certainement, certainement, répondit le médecin avec un sourire qu'il tâcha de rendre aussi bienveillant que possible.

– Vous voulez sans doute aller dans ma chambre pour m'examiner, docteur ? continua M. Virgile.

– Ce ne sera pas nécessaire aujourd'hui, répondit le médecin, je suis venu pour autre chose...

– Autre chose... ?

– Oui, le Dr. Cinabre doit te parler sérieusement, intervint Mme Virgile. C'est moi qui lui ai demandé de te dire la vérité sans tarder. Pour ton bien et pour le nôtre.

Elle tourna la tête en direction de ses enfants qui ne faisaient rien pour cacher leur ennui et l'inintérêt profond qu'ils avaient pour ce que le plus âgé appelait « tout ce cirque ».

– La vérité ? Quelle vérité ?

– La vérité, c'est que votre état est... comment dire... que votre état est définitif, dit le Dr. Cinabre avec le plus de tact possible.

– Mais c'est impossible, vous m'avez dit ce matin que vous alliez me soigner, que vous aviez déjà rencontré plusieurs cas semblables, et même des cas plus difficiles, qu'il ne fallait pas que je m'inquiète !! Vous m'avez menti. Et toi aussi Clotilde, toi aussi tu as dit que je ne devais pas me plaindre, que ce n'était pas aussi grave que ça en avait l'air...

– Je voulais dire que ce sont des choses qui peuvent arriver à tout le monde, répondit Mme Virgile, qu'il ne faut pas en faire toute une montagne, tu ne vas pas mourir. Tu peux parfaitement continuer à avoir une vie normale. Tu as toujours aimé attirer l'attention, au moins à présent ce ne sera pas pour rien. Je demande juste que tu ne te comportes pas comme si tu étais le centre du monde. Vous prendrez bien un verre de cet excellent chablis, docteur ?

Elle agita une petite sonnette qui se trouvait toujours à côté de son assiette, geste ordinaire qui signifiait que l'on devait lui apporter une nouvelle bouteille de vin.

Il y eut un assez long silence.

– Et alors, quoi ? Que me conseillez-vous ? demanda M. Virgile qui n'avait pas la force de s'énervier et sentait que laisser libre cours à son envie de révolte n'aurait rien arrangé. D'ailleurs était-il véritablement révolté... ? Les labyrinthes de sa conscience, depuis longtemps insalubres, encombrés de diverses vases, d'ennui et de renoncements, lui permettraient-ils de s'y retrouver dans tout ce fatras qui l'encombraient ? Avait-il encore la possibilité de décider quelques chose, n'avait-il pas plutôt envie de laisser reposer sur n'importe quel botte de paille accueillante sa lourde tête de bœuf qu'il avait tant de mal à faire tenir droite entre ses maigres épaules ?

– Comme j'en ai informé votre épouse, je vais vous mettre en contact avec un psychothérapeute de grand talent qui pourra vous aider dans cette période difficile, dit le Dr. Cinabre en cherchant une carte de visite dans la poche intérieure de sa veste, avant d'ajouter en se tournant vers madame :

– Excellent, en effet ce chablis, vous me donnerez le nom de votre caviste.

L'ainé des enfants demanda ensuite d'une voix lasse mais polie s'ils pouvaient aller dans leurs chambres. Mme Virgile n'y vit aucun inconvénient.

Le silence régnait dans la salle à manger. On n'entendait rien d'autre que les gouttes de pluie qui s'écrasaient sur la véranda et les bourrasques de vent prédites par les météorologues pour ce début d'automne. Le Dr. Cinabre semblait bien embêté, bien empêtré. Il sentait que M. Virgile aurait du mal à supporter les conséquences de sa transformation. Il le connaissait depuis longtemps et était sincèrement désolé de le voir sombrer dans une telle mélancolie. Le voyant fermer les yeux et baisser la tête jusqu'à presque toucher son assiette pleine de foin, il lui dit, vif et à moitié enjoué :

– Voyez Firmin, ça n'a pas l'air de le déranger d'avoir une tête de bœuf !

M. Virgile releva aussitôt le museau et dit, un rien dédaigneux :

– Mais Firmin *est* un bœuf. Il a eu la chance d'être transformé partiellement en homme, il aurait tort de se plaindre...

Firmin était un peu gêné que l'on parle de lui en public. C'était donc pour le donner en exemple qu'on lui avait demandé de venir. Il avait toujours été discret et ne se vantait jamais de rien, surtout pas d'avoir eu la chance d'échapper au marteau de l'abattoir et au croc du boucher. Lorsque l'on avait constaté qu'il avait subi le changement physiologique que l'on sait, quelques minutes seulement avant que l'on fasse descendre le troupeau auquel il appartenait du camion qui s'était garé dans la cour de l'abattoir, M. Virgile avait été appelé par le contremaître qui ne savait quelle décision prendre à son sujet. Il ressemblait tout de même beaucoup à un homme, l'abattre avec les autres paraissait rien moins que raisonnable et pour tout dire passablement dégoûtant. On l'avait fait descendre à part, on l'avait examiné, puis il avait été décidé de le gracier, en toute discrétion, et de lui offrir une place de domestique dans la famille de M. Virgile qui depuis lors avait toujours eu pour lui beaucoup de respect et une sincère affection.

– Quoi qu'il en soit, intervint Mme Virgile, de l'extérieur vous vous ressemblez à présent beaucoup. Tu ferais bien de prendre exemple sur lui. Il ne se plaint jamais, il s'est habitué à sa nouvelle vie et nous rend en outre de grands services.

– Non, je ne peux pas... je ne pourrai jamais... dit M. Virgile en sanglotant dans sa serviette.

– On s'habitue à tout, poursuivit le Dr. Cinabre, lorsque j'étais médecin militaire j'en ai vu des bras en moins, des jambes coupées et des gueules cassées, la plupart de ceux que j'ai soignés ont à présent des vies on ne peut plus ordinaires. Une tête nouvelle, ça ne doit pas être une chose qui vous met le moral en berne, au contraire, vous devez prendre ça comme un nouveau défi, comme un nouveau départ !

M. Virgile fit la moue et baissa les yeux.

– Si c'est comme ça, je vais donner ma démission. Je ne supporterai pas le ridicule de faire découper en morceaux des gens qui ont la même tête que moi. Je ne vais pas vanter la qualité de nos entrecôtes et de nos saucissons avec une tronche pareille.

– Si tu penses que c'est la meilleure solution, tu as le droit de le faire, répondit son épouse. Tu n'es plus très loin de la retraite, personne ne t'en voudra.

– Et je veux... je veux que l'on me construise une étable. Avec une mangeoire en pierre. Une belle mangeoire en porphyre. Il y a de la place dans le jardin. C'est là que je veux vivre à présent, puisque vous avez tous l'air d'avoir envie de vous débarrasser de moi, vous aurez ce que vous voulez. Je n'aurai besoin de rien d'autre que d'une botte de paille fraîche tous les deux trois jours et d'un peu d'eau du puits.

Il semblait un peu dédaigneux, sincère cependant. Il n'aimait pas le changement qui s'était opéré en lui, mais il se disait alors que c'était l'occasion de rompre avec tous ces idiots qui l'entouraient. Avec ses employés, larbins sans cervelle, avec les membres du conseil d'administration qui ne cherchaient de toute façon qu'à prendre sa place, avec ses enfants qui le méprisaient pour Dieu sait quelle raison obscure et surtout avec Clotilde dont il serait bien content de ne plus devoir supporter l'encombrante présence éthylique chaque jour et chaque nuit. En plus, si elle aussi était contente, il n'y avait pas de raison de trop se lamenter sur cet échec marital que seules les conventions avaient jusque-là retardé.

– C'est très courageux de votre part, dit le Dr. Cinabre qui s'attendait à plus de résistance.

– Et vous direz à votre psychothérapeute que je le recevrai sur ma botte de paille chaque samedi matin, ajouta M. Virgile. Je ne sais pas si cela servira à quelque chose, mais ça me fera une petite distraction. J'espère qu'il a une formation de vétérinaire ? Sur ce, je vais faire un tour dans le jardin, il faut que je m'habitue à brouter, on a bien fait de ne pas tondre le gazon cette semaine.

Il sortit calmement de la pièce sous les regards de son épouse, du Dr. Cinabre et de Firmin qui semblait le plus étonné.

– Qui va remplacer monsieur à la direction des abattoirs ? demanda celui-ci.

Depuis qu'il était entré dans la famille, le moindre changement l'inquiétait toujours un peu. La peur que sa grâce n'ait été que provisoire sans doute.

– Je ne sais pas, répondit Mme Virgile en versant les dernières gouttes de la deuxième bouteille de chablis dans son verre. Vous pourquoi pas, dit-elle après quelques instants de réflexion.

– Vous croyez que j'en serais capable, je ne sais pas si...

– Oui, c'est une excellente idée, intervint le docteur, si cela du

moins ne vous gêne pas, compte tenu de votre passé... Je suis sûr que cela pourrait faire une publicité très intéressante autour de notre ville : le premier bœuf nommé chef d'un grand abattoir ! Cela fera parler, et ça attirera plus de journalistes que les concours de confiture de fraises de notre échevin des espaces verts...

– Je ne sais pas, il faut que je réfléchisse.

– C'est tout réfléchi, voyons, Firmin, dit encore Mme Virgile. J'en fais mon affaire. Le conseil d'administration ne peut rien me refuser.

Ce fut en effet avec grand enthousiasme que les membres du conseil d'administration de l'abattoir de la ville nommèrent Firmin à la tête de l'établissement. Quelques végétariens le traitèrent bien de traître, nièrent sa qualité de bœuf authentique, mais en fin de compte il y eut plus de curiosité que de critique pour cet événement que l'on qualifia partout d'insolite et d'original. Les ventes augmentèrent, et Firmin apprit très vite à ne pas songer aux milliers de bœufs qui chaque année passèrent sous les grands couteaux dont il avait à présent la responsabilité. Plutôt eux que moi, se disait-il sans doute.

En revanche, il n'oublia jamais de rendre de temps en temps visite à son ancien patron avec qui il partageait une assiette d'orge ou quelques bonnes touffes d'herbe dans l'étable que M. Virgile souhaitait ne plus jamais devoir quitter.

Ne vous en faite pas M. Virgile, disait parfois Firmin, en lui mettant la main sur l'épaule, s'il le fallait, si quelqu'un au conseil d'administration avait des pensées malveillantes à votre égard, moi aussi je préconiserais votre grâce.

Mal de dents

Tout ça a commencé le jour où je me suis aperçu que j'avais du plaisir chez le dentiste, quand il mettait ses doigts dans ma bouche. Jugez-moi tant que vous voudrez, ça ne me fait plus grand chose, maintenant que je suis dans les airs, entre le pont et le fleuve. Dans quelques secondes, je vais heurter la surface de l'eau et vraisemblablement mourir. Je ne vois pas comment je pourrais survivre à ça. J'ai toujours mal nagé, je n'ai jamais, au grand jamais, réussi de ma vie un véritable plongeon. Je parle de plongeon au sens olympique du terme : la tête la première. J'ai souvent essayé, très fort. Je voulais vaincre cette peur. Je tendais les bras, pliais le corps vers l'avant, me donnais un petit élan avec les fesses... rien à faire, je me retrouvais toujours sur le ventre, bien à plat. Ou bien à quatre pattes comme un chat apeuré. Mais la tête la première, jamais. Et pourtant, me voici, au moment où je vous parle, la tête en bas, prêt à fendre l'eau comme un plongeur aux Olympiques. Plouf. Mais bon, ça, c'est pour plus tard. Pour l'instant, je suis comme suspendu, et des bouts de ma vie passent devant mes yeux – affreux cliché dont je vérifie enfin la véracité. J'ai effleuré les trente et quelques premières années de ma vie, c'était à peine un vidéoclip, confus, des gâteaux d'anniversaire, des coupes de cheveux, le cœur qui bat dans le placard pendant une partie de cache-cache. Une vie parfaitement normale. Quand donc suis-je devenu anormal ? Je pense bien que c'est à cet instant, dans la chaise du dentiste. Et pourquoi ne pas me repasser le film au complet ? Après tout, j'ai le temps, l'eau est encore loin, plusieurs mètres plus bas. Allons-y, flashback. Je suis dans la bonne position, puisque c'est comme ça que tout a commencé : la tête en bas.

Le fauteuil du dentiste est fortement incliné vers l'arrière ; j'y suis assis, la tête plus bas que les pieds. J'ai ma serviette de papier autour du cou, retenue par une chaînette qui passe sur ma nuque et me fait frissonner quand je bouge les épaules. Je regarde fixement le plafond. Des tuiles – peut-on dire des tuiles ? Tuiles, c'est plutôt quelque chose

qu'on met sur le plancher d'une salle de bain. Johanne tenait à avoir des tuiles dans sa salle de bain. Des tuiles noires, ça fait chic, disait-elle. Mais là, au plafond, sont-ce des tuiles ? Vous allez vous rendre compte que j'ai une obsession, je cherche toujours le mot juste. C'est même mon métier. Mais je vous en parlerai plus tard. Et de Johanne aussi. Je regarde donc les « tuiles » (des guillemets : ça arrange tout !). Elles sont texturées, il y a dessus un motif vague, quelque chose comme des faux cils, qui s'enchevêtrent et se chevauchent. Je me laisse hypnotiser par ces motifs à tendance pileuse. Ils se mettent à bouger, ce sont des yeux, des centaines d'yeux qui me regardent et clignent d'un air complice, comme pour me dire : hé-hé, ça y est, Hubert s'en vient, il va mettre ses doigts dans ta bouche.

– Taisez-vous donc, bande d'yeux mal pensants ! Je me réjouis peut-être un peu, au fond, malgré la fraise qui m'attend – ça s'appelle bien une fraise cet appareil qui fait du bruit et des trous dans les dents ? – car j'ai hâte de connaître la fin de ma douleur, la réparation de cette dent qui me fait atrocement souffrir.

– Oh oui, reprennent les yeux, et ça va commencer par Hubert qui te pique le palais avec sa seringue, sa main gauche va s'appuyer légèrement sur ta lèvre inférieure... hmm !

– Mais non ! Hubert travaille avec douceur et tact, c'est vrai, mais...

Monsieur Sourire intervient. Au plafond, collé sur les tuiles, il y a ce gros cercle jaune avec une courbe pour la bouche et deux points en guise de regard. Au-dessus, c'est écrit : « Souriez ! » Je reconnais bien là mon ami Hubert et son humour enfantin. D'ailleurs, cet ornement est destiné aux enfants. Sur le mur, il y a une douzaine de dessins d'enfants, des petits patients qui remercient le bon docteur de les avoir si délicatement édentés. Le cercle jaune souriant doit les amuser le temps qu'ils passent à la « fraise ».

– Oui, tu jouis des mains de ton dentiste ! Et la preuve, c'est que tu ne ressens rien avec les doigts de son assistante. Le mois dernier, pour ce gros plombage, tu avais quatre mains en même temps dans ta bouche. C'était clair alors que seules les mains d'Hubert...

Les faux cils se mettent à glousser de plus belle, des fous rires salaces. Du coin de l'œil, j'aperçois un des dessins d'enfant sur le mur, il va se mettre à parler lui aussi. Une princesse avec une immense robe rose et une toute petite tête, sûrement dessinée par

une fillette un peu pimbêche. Je la vois d'ici : fille unique, parents séparés et raccouplés, quatre paires de grands-parents.

– C'est répugnant, fait-elle d'une voix pincée. Tu fais exprès de te bourrer de cochonneries. Soda bon marché, bonbons surets, éclairs au chocolat. Parce que tu adores te retrouver ici.

– Silence, la princesse. Et d'abord, ta robe est très mal coloriée, ça dépasse de partout.

Je mange du sucre parce que j'ai arrêté de fumer il y a peu de temps et...

– « Peu de temps ? » grince monsieur Sourire, ça fait au moins trois ans !

– Taratata ! reprend la princesse (quelle pimbêche ! – qui dit encore « Taratata », de nos jours ?). Tu as tout pour être heureux : une belle femme, un travail passionnant et important...

Exaspéré, je lève les yeux au ciel. (Je vois alors le plancher, puisque j'ai la tête en bas. N'importe.) Ma belle femme ! Mon travail passionnant ! Mais j'ai dit que je vous conterai ça plus tard.

Le bonhomme Sourire revient à la charge :

– Qu'est-ce que tu leur trouves, aux mains de ton dentiste ? Elles sont très poilues !

D'accord, il a de beaux longs doigts de dentiste premier de classe, des ongles impeccables. Mais ces poils !

– C'est dégoûtant, déclare la princesse en plissant ses lèvres en cœur barbouillées de vermillon. Il devrait porter des gants ! Il en met, d'habitude, non ? Pourquoi n'en met-il pas avec toi ?

– Je ne sais pas. Peut-être parce qu'Hubert est un vieil ami. On se connaît depuis l'université. On habitait la même maison de chambres, un sous-sol qui sentait l'humidité, la sueur et le macaroni au fromage. Ça crée des liens. Maintenant, taisez-vous, tous !

Un dernier clignement de faux cils. J'espère que je n'ai pas parlé à haute voix. Hubert vient d'entrer. Il est de bonne humeur. Je suis un vieil ami, mais aussi un bon client. C'est vrai que pendant quelques années, j'ai négligé mes dents. C'est vrai que j'ai des rages de sucre d'une intensité digne d'un héroïnoman (je dis ça à tout hasard, n'en ayant jamais fréquenté). Et si Princesse Pimbêche avait raison ? Je me crispe. Lui me sourit de ses dents parfaites.

– Comme ça, tu as encore des trous dans les dents ? Je ne

comprends pas. Tu as essayé le fil dentaire que je t'ai donné la dernière fois ? Il est vraiment souple et solide, c'est bon pour toi, avec tes petites dents serrées... Il ne casse jamais, je t'assure. Bon, ouvre, on va constater l'ampleur des dégâts. Ah-ah-ah !

Il parle, il parle. Il rigole. Il parle encore. Il n'arrête jamais de parler. Il ne parle pas si bien que ça, vous savez. Seulement, quand je rapporte les propos de quelqu'un, comme ça, je fais le ménage. C'est d'ailleurs ça, mon travail passionnant, de faire le ménage quand les gens parlent. Je vous raconterai, ne vous en faites pas. Princesse Pimbêche et Monsieur Sourire parlaient bien, eux aussi, ça, c'est normal, c'étaient des voix dans ma tête. Toutes les voix dans ma tête ont un français châtié. J'ai même des voix qui disent « Taratata », comme Scarlett O'Hara dans la version française de *Autant en emporte le vent*. Enfin, voilà mon Hubert qui se met à m'explorer les intérieurs, comme si j'étais une grotte marine et que lui cherchait des trésors parmi les stalagmites et les stalactites. Il gratouille avec son outil, une sorte de petit crochet tordu comme la prothèse d'un pirate, pour poursuivre dans les métaphores maritimes.

Ça fait toutes sortes de petits bruits, ça devrait être insupportable. Je devrais me lamenter, lui dire d'arrêter. Pourtant, je suis en extase. Je ne saurais dire comment je me sens. Je voudrais seulement que ça n'arrête pas. Ça n'a rien de sexuel, je ne ressens rien dans ces régions-là. J'éprouve seulement un intense plaisir buccal. J'ai la bouche pleine, mais je ne veux pas manger. Je me sens simplement comblé. Hubert atteint maintenant les dents de sagesse. Peut-être qu'il va vouloir me les enlever ? À cette idée, j'ai le cœur qui fait un petit saut de joie...

– AAAH !!!

Non, ça n'a rien d'un orgasme. Hubert vient tout simplement de mettre le crochet sur le bobo. Et ça fait mal. Il y a des limites au plaisir.

– Oh ! dit-il, ça va être long !

Je déborde de joie. Et c'est là seulement que je m'aperçois que, en sursautant, j'ai posé la main sur sa cuisse. Elle était toute proche, il fallait que je me raccroche à quelque chose. Lui est sans doute habitué à de tels gestes de la part de ses clients, il ne réagit pas. Il continue de parler.

Mais qu'est-ce qui m'arrive ?

De retour dans ma voiture, je me sens groggy. Évidemment, avec la dose qu'Hubert m'a donnée... Je parle de la dose de produit contre la douleur (de la novocaïne, peut-être ?), bien sûr, et non pas du plaisir. Est-ce que je serais tout bonnement amoureux de ce vieil Hubert ? Quand même, je m'en serais aperçu avant, bien avant, quand on habitait ensemble. Je revois le petit nuage de poudre pour les pieds qui s'envolait quand il ouvrait la porte de sa chambre. Je me souviens de la fois où il avait fait exploser un œuf dans le four à micro-ondes. On avait bien ri. Mais il n'y a rien là d'excitant. C'est un pote. Ce n'est pas lui, ce sont ses doigts. Ses doigts à lui... est-ce que monsieur Sourire aurait raison ? Il faudrait que j'essaie les doigts de Johanne. Comment aborder la question ? « À propos, ma chérie, comme j'ai peur d'être amoureux de mon dentiste, mets donc tes doigts dans ma bouche... » Impossible. Et si mes doigts à moi faisaient l'affaire ? Voilà qui me simplifierait bien la vie. Aussitôt, j'essaie. Je suis à un feu rouge, et ils durent longtemps dans les banlieues. J'ai tout le temps de me caresser les gencives. Dans la voiture à côté de la mienne, un homme me jette un drôle de regard. Un banlieusard moustachu au volant d'un de ces gros véhicules, mi-jeep mi-char d'assaut. Il n'entend pas à rire. Pour un peu, il sortirait de son tank pour me casser la gueule. Je rigole, j'essaie de lui dire en langage gestuel : je reviens de chez le dentiste, j'ai la bouche engourdie, je tâte mon nouveau plombage, ce n'est pas ce que vous pensez, je ne suis pas en train d'essayer de me donner du plaisir. C'est un peu compliqué, l'automobiliste détourne sa moustache dédaigneuse.

Des klaxons se font entendre : la lumière a viré au vert, c'est à moi d'avancer. Je vais bientôt avoir d'autres angoisses à fouetter. Je dois donc sortir de la ville pour me rendre à mes rendez-vous chez Hubert, ce qui équivaut pour moi à aller visiter une planète lointaine. Mais le pire, c'est d'entrer sur l'autoroute. Je ne m'habitue pas à cette opération. Pour l'atteindre, il faut franchir une bretelle sinueuse puis traverser quatre voies à toute vitesse. Chaque fois, j'en ai des sueurs froides, je ferme les yeux et je fonce. J'appuie sur l'accélérateur et je donne un coup de volant. Les autres automobilistes doivent ressentir

ce que ma manœuvre a de désespéré, ils ont pitié et me laissent toujours passer. Je ne suis jamais complètement sûr que je vais y arriver. Suis-je le seul à m'en faire une montagne ? Partout autour de moi, il n'y a que des automobilistes heureux. De jeunes mamans qui slaloment allègrement parmi les voitures, leurs poupons gazouillants bien calés dans leurs petits sièges. Des adolescents désinvoltes, qui ont même l'air d'apprécier le défi. D'autres qui bavardent, leur téléphone cellulaire coincé entre l'oreille et l'épaule. C'est l'été, par les fenêtres ouvertes j'entends des chansons joyeuses qui se mêlent en un magma de rythmes et de mots. Moi, j'ai fermé la radio, de peur que ça ne me déconcentre. Oui, on dirait bien que je suis le seul que l'autoroute rend nerveux.

C'est la fin de l'avant-midi, la circulation est assez dense, davantage qu'à l'aller. Ces gens ne vont quand même pas tous dîner. Que font-ils sur l'autoroute en même temps que moi ? Voici la bretelle et ses méandres qui, combinés à la sensation d'engourdissement que j'éprouve déjà, me donnent une légère nausée. Et m'étourdissent encore plus. Au bout de la bretelle, les quatre voies. Cette fois, je n'arrive pas à fermer les yeux, j'ai trop peur. J'appuie quand même sur l'accélérateur, je dois aller aussi vite qu'eux. Et même un peu plus vite. Ça y est, j'y suis. Mais je ne me décide pas à donner un coup de volant à gauche pour traverser les quatre voies. Il y a beaucoup trop de voitures. Comment faire ? La voie sur laquelle je me trouve n'est pas éternelle, je vais être obligé de prendre la sortie suivante, qui mène je ne sais où. Je vais me retrouver dans un quartier résidentiel, perdu dans des rues en croissant, qui n'en finissent pas, qui changent de nom à chaque tournant, qui portent des noms d'arbres, d'ancêtres, ou de compositeurs célèbres. Non, il ne faut pas que je me retrouve là. Je vais être en retard au bureau. Déjà que mes collègues ont accepté de m'attendre pour la réunion, ils vont être furieux. Mais je pense, je pense et je ne change pas de voie. J'entends des klaxons, plusieurs klaxons en même temps. Cette fois-ci, je me suis surpassé : je suis immobilisé sur la pointe qui sépare l'autoroute de la sortie que je ne voulais pas prendre. De chaque côté, des voitures, des voitures. Dans les voitures, des regards goguenards. Je n'ai pas le temps de leur faire signe que je reviens de chez le dentiste, que j'ai ressenti un étrange plaisir... Alors j'attends. On n'est pas si mal, les yeux fermés. On peut

s'imaginer qu'on explore une grotte marine, pleine de stalactites et de stalagmites, qu'on se laisse doucement flotter dans une eau cristalline traversée de lumière bleutée. Les klaxons se perdent dans le lointain.

*

Au bureau, ils m'ont attendu, comme prévu. Mais je n'y suis pas du tout, j'ai la tête ailleurs. Ces réunions sont d'un ennui mortel, mon cerveau se met à bâiller, même si ma bouche reste hermétiquement fermée. La tête ailleurs, je sais trop bien où. Si Hubert savait l'effet que ses traitements me font... il rirait, c'est sûr. C'est ce qu'il y a de mieux à faire, d'ailleurs. En rire un bon coup. Rions. D'ailleurs, dans la salle de conférence, ça rigole un peu. Je me joins à eux. Je peux rire maintenant que mes dents sont réparées. Je ris de toutes mes dents. Et quand je referme la bouche, c'est pour mieux passer la langue sur la surface bien lisse de mon émail, merveilleusement nettoyé par les soins de mon ami. De quoi parlent-ils donc autour de la table ? Une inquiétude me saisit : peut-être qu'ils discutent de quelque chose qui me regarde, peut-être qu'ils m'ont confié une tâche importante. Je n'en ai absolument pas eu conscience. Notre entreprise de communications produit des textes en abondance, des traductions, que je dois corriger, traquant avec zèle la moindre erreur. Et là, je n'écoute même pas les consignes du patron. Lisent-ils la panique dans mes yeux ? Non, personne ne me regarde. Quand même, pour me donner l'air occupé, je prends des notes sur un calepin. En fait, je griffonne n'importe quoi. Je dessine des fleurs mais, je ne sais comment, la princesse Pimbêche réapparaît parmi mes marguerites bancales. Elle me fait une mine désapprobatrice, fronce ses sourcils inégaux. Avant qu'elle n'ouvre la bouche pour me fustiger, j'arrache la feuille de mon calepin, la plie en deux et l'utilise pour tenter de retirer d'entre mes dents un bout de salade, reste de mon sandwich rapidement avalé en chemin.

Impossible de faire ça ici. Je décide de m'absenter de la réunion. Personne ne va s'en formaliser. Il suffit de prendre un air préoccupé et de sortir. Je passe devant la salle de photocopie. J'ai très envie d'entrer dans cette pièce, c'est une sorte de refuge, j'aime aller y respirer l'odeur du papier, je m'apaise en écoutant ronronner la photocopieuse. Parfois j'y mange des bonbons en cachette. Mais un

commis s'y trouve déjà, alors je renonce à entrer. J'ai dépassé la porte de mon bureau et pourtant je veux avoir l'air d'aller quelque part. Je continue vers la seule issue possible : les toilettes. Une fois la porte bien verrouillée derrière moi, je me souviens du fil dentaire que m'a donné Hubert, la petite boîte de plastique qui le contient fait une bosse dans mon veston. Je décide de l'étreindre tout de suite. Je passe le fil entre chacune de mes dents, avec une lenteur exagérée qui me fait du bien. Heureusement personne ne me voit. Ici, les tuiles sont lisses, elles ne vont pas se mettre à m'invectiver. Il n'y a que moi dans le miroir, la bouche ouverte, la tête légèrement penchée vers l'arrière. J'entends seulement le glouglou tranquille de l'eau qui circule dans les tuyaux. Je savoure cette paix momentanée, ainsi que la douce saveur délicatement mentholée entre mes dents.

*

Comme c'est loin, tout ça. Je suis toujours dans les airs, j'entends encore un bruit d'eau mais cette fois c'est le clapotis de celle qui m'attend plus bas. Elle ne semble pas vouloir se rapprocher tout de suite. C'est bien, tout de même, ces minutes qui durent des éternités. Il faudrait que je commence à prévoir mon amerrissage. Pourvu que je ne me retrouve pas sur un yacht, il en passe souvent par ici. Boum, sur les genoux d'une vieille Anglaise prénommée Abigail, qui en mourrait sur le coup. Moi, je m'en sortirais, mais lourdement handicapé. On me poursuivrait quand même en justice, malgré ma souffrance. Les enfants de la pauvre Abby réclameraient des dommages et intérêts. J'irais en prison, en fauteuil roulant. Mais finissons d'abord le film de mes derniers jours.

*

Au lit avec Johanne. Est-ce que nous devrions faire l'amour ? Ça me plairait bien, j'en profiterais pour mettre discrètement ses doigts dans ma bouche. Est-ce possible de poser un tel geste avec discrétion ? Peut-être, dans le feu de l'action, animés par une folle passion... Mais je m'illusionne, sans doute. Aucune folle passion ne brûle plus entre Johanne et moi. Ni n'a jamais brûlé, d'ailleurs. Au

moment où je rumine ces velléités d'acte sexuel, Johanne feuillette tranquillement son magazine, allongée à mes côtés, à une distance qui ne suggère en rien la passion. Le sexe n'a jamais été notre matière forte. Nous aimions faire de longues promenades, lire ensemble au salon, cuisiner un poulet rôti pour souper. Au lit, ça n'a jamais été spectaculaire. Aussi, je n'ai pas été surpris de voir de semaine en semaine notre sexualité s'étioler. Ce qui complique les choses, c'est que Johanne n'aime pas que je la sollicite trop directement. Parfois, si je frôle ses pieds avec les miens, elle réagit favorablement en ne les retirant pas tout de suite. Parfois, elle les retire, mais c'est comme un jeu, je dois réessayer. D'autres fois, elle les retire parce qu'elle ne veut pas que je la dérange, ou bien elle s'arrange pour planter doucement ses ongles dans ma chair... Ce soir, pourtant, j'ai envie d'être plus volontaire.

Au moment où j'amorce mon déplacement podal, elle me prend de court avec une question :

– On va à la soirée, demain ?

Je ne réponds rien, figé. J'avais oublié « la soirée ». Ou tenté de. Pas elle, je ne sais pas pourquoi. Peut-être qu'elle pense me faire plaisir ? Devant mon silence, elle précise, croyant que je ne me souviens pas.

– Chez Hubert, il a dû t'en reparler aujourd'hui ?

J'opine vaguement. Elle me tourne le dos et ne tarde pas à s'endormir. Son souffle régulier, à la limite du ronflement, berce mon anxiété. Oui, Hubert m'a rappelé son invitation. Je ne voulais pas y aller. J'espérais que Johanne l'oublie. Maintenant, comment faire pour l'éviter ?

*

Impossible. Aucune excuse logique. Alors voilà, je suis à la soirée. Tout le monde est un peu ivre, certains dansotent sur le patio, d'autres bavardent sur des chaises longues au bord de la piscine. Je ne me baigne pas, je vous l'ai dit, je nage très mal. Hubert a invité tous ses amis dans sa grande maison de riche banlieusard célibataire. Mal à l'aise depuis mon arrivée, je profite de ce que personne ne me regarde, je m'éclipse discrètement au sous-sol, après avoir rempli

mon assiette en carton d'éclairs au chocolat. J'emporte aussi la grosse bouteille de cola aux trois quarts pleine.

Je vais me cacher dans un coin et attendre que la musique cesse. Après avoir ingurgité mon sucre, je vais m'endormir sur le vieux canapé (est-ce plutôt un sofa ?) du sous-sol, un peu puant, mais si confortable. Je le reconnais, c'est celui que nous avions quand nous partagions un appartement. Je m'y étale, douce régression. Pas besoin de dormir pour de vrai, il suffit de fermer les yeux et de respirer profondément. Si quelqu'un arrive, il va me laisser tranquille. Ça faisait longtemps que je n'avais pas mis les pieds chez Hubert. Depuis que je suis son client régulier, on se voit rarement ailleurs que dans son bureau. Il vit seul dans cet immense bungalow. Il n'a pas de copine, en tout cas il ne l'a pas invitée ce soir. (Mais c'est un vrai playboy, je me souviens, quand nous habitions ensemble, aucune ne lui résistait. Un futur dentiste, vous pensez ! La richesse et un sourire impeccable, qui dirait non à ça ?). Je m'affale donc sur ce vieux canapé (non, c'est peut-être un divan...), le nez dans les coussins, informes galettes sur lesquelles se sont vautrés tant de postérieurs. Bientôt, je ne tiens plus en place. Trop de souvenirs, trop d'Hubert. Je ne pourrai pas faire semblant de dormir, je devrais plutôt me cacher. Il y a plusieurs portes dans ce sous-sol, je pourrais prétendre que j'étais trop soûl, que je me suis perdu. J'ouvre une première porte. Petite pièce dans le noir. Je me cogne partout malgré le faible rayon de lampadaire que laisse entrer le soupirail. Je devine les contours d'une lampe sur une table. J'allume... Un petit bureau-débaras, dans un coin sur un babillard de liège, des photos. Distraitement, je regarde. Mon sang se glace. C'est moi !

Allons, du calme. C'est normal, je fais partie de la vie d'Hubert depuis longtemps, je suis là, parmi tant d'autres. Mais non, il n'y a pas d'autres, ce n'est que moi. Partout moi, agrandi, en pied, de face de profil. Sous les pruniers chez ses parents, souriant, les yeux plissés par le soleil. Sur mon petit tracteur à pédales en plastique orange. Hubert a chez lui une sorte d'autel qui m'est dédié... Mieux encore : voici les radiographies de mes dents. Pas seulement celles prises à son bureau, il a réussi à retrouver celles de mon enfance, quand j'allais chez ce vieux dentiste qui sentait la cigarette et l'eau de Cologne bon marché.

Impossible de se tromper, mon nom s'étale en toutes lettres sur chacune d'elles.

*

Un oiseau me fonce dessus, il s'éloigne au dernier moment. L'eau se rapproche, bientôt la fin. Le film achève, je crois entendre le bruit de ces vieilles bobines des antiques projecteurs dans des salons d'oncles bavards, films de voyage en Floride, de cinquantième anniversaire de mariage, de premiers pas de bébé. Allons, plus que quelques péripéties, mon voyage s'achève.

*

Paniqué par cette découverte, je suis sorti sans bruit de chez Hubert. Il me cherchait, je crois même qu'il a m'appelé, enfin j'entendais mon nom murmuré, c'était peut-être le vent. Il a failli me voir au dernier moment, mais je me suis enfoncé dans la haie. Ensuite l'autoroute, beaucoup plus agréable à cette heure du jour, l'impression de glisser sans heurt sur une surface plane, comme les lugeurs aux Olympiques d'hiver. Accrochée au rétroviseur, une médaille de saint Christophe, cadeau de ma mère, me regarde. Le saint s'adresse à moi :

– Où vas-tu, mon fils ?

Il a la voix fatiguée, le petit Jésus sur ses épaules pèse une tonne (il est trop grand, il a passé l'âge de se faire promener ainsi). Que lui dire ? Où je vais : le seul refuge possible à ce moment-là me semble être mon travail. J'ai les clés du bureau ; là, j'aurai la paix. J'arriverai à chasser de mon esprit l'image d'Hubert contemplant des radiographies de mes dents de lait. Saint Christophe, compréhensif, hoche la tête au gré des vibrations de ma voiture.

Dans l'entrée du bureau, tout est noir, même la moquette grise. Je me dirige aussitôt vers la salle de photocopie. Là, je sors de sous la photocopieuse un paquet de cigarettes. Je les cache là pour un moment comme celui-ci. Qu'est-ce que je raconte, il n'y a jamais de moments comme celui-ci. Je re-fume, tant pis. Chaque bouffée m'intoxique un peu plus, j'enchaîne les cigarettes, sans me rendre compte que mes mégots enflamment des papiers qui traînaient par

terre. Bientôt tout brûle. L'avertisseur d'incendie hurle, ou bien j'ai peut-être un acouphène.

Je m'enfuis encore. Cette fois, il faut vraiment finir. Dans ma voiture, direction le pont. Dernière étape, sortie de secours pour tous. Je n'hésite pas longtemps, encore nauséux de sucre et de nicotine, dégoulinant d'une sueur aigre, qui va se diluer dans les vagues brunâtres.

*

Voilà. Je suis toujours dans les airs, entre le pont et l'eau, mes soucis sont sur le point de se terminer. Adieu mon couple, mon travail, mes amitiés dentaires particulières. Quelques minutes de souffrance et ce sera fini. Il paraît que ça va très vite, le cerveau s'arrête et – où donc ai-je entendu dire que ça allait très vite ? Peu importe, je devrais être serein, beaucoup plus serein que ça. Mais au contraire je me crispe. Je vois que ça s'agite en dessous. Le jour se lève, il y a du monde, plus qu'on ne pourrait le croire pour cette heure matinale. Des chaloupes à moteur, des yachts qui pétaradent, des motomarines, des planches à voile, j'aperçois même un pêcheur dans une barque, quel antique brochet au mercure va-t-il récolter, le pauvre ! Peut-être qu'il est suicidaire lui aussi. Presque une foule, ça devient embarrassant. Est-ce que je vais pouvoir éviter les canotiers et les planchistes ? J'essaie, d'où je suis, de changer ma direction...

Et c'est là que je constate que je ne bouge plus. Je suis immobilisé. Ou plutôt je bouge encore mais d'avant en arrière, de gauche à droite, mais pas de haut en bas. Qu'est-ce qui se passe ? Je mets quelques secondes à comprendre mais une douce odeur de menthe me met la puce à l'oreille. Le fil dentaire que m'a donné Hubert ! Avant de sauter, j'ai voulu le goûter une dernière fois, histoire de mourir avec des dents impeccables. Par je ne sais quel accident ou hasard, j'ai omis de couper le fil, qui s'est déroulé, le petit étui est sorti de ma poche, est resté coincé dans ma ceinture, l'autre extrémité accrochée au pont. Je suis suspendu, je ne tombe plus. J'essaie de me donner un élan pour compléter ma chute, pour rompre ce dernier fil, rien à faire. Hubert me l'avait bien dit : il ne casse jamais ! Hubert, tu me sauves,

mais ça me tue encore plus. La prochaine fois que tu mets tes doigts dans ma bouche, je te mords. J'entends des sirènes au loin. Ils vont me remonter. Comment je vais expliquer tout ça à Johanne ?

Hélène Dormond

Pas de velours

La porte de la chambre est fermée. Pas un bruit dans l'appartement. De sa démarche feutrée, Linette se coule à travers le salon, rejoint le vestibule. Elle chausse ses bottines, enfle son manteau. Comme de coutume, elle jette un coup d'œil dans le vestibule, à la recherche de la laisse de Pouik Pouik, avant de se morigéner. Qu'elle est bête, depuis le temps ! C'est qu'il lui manque son teckel, avec son regard plein de dévotion, son corps en forme de boudin qu'il tortillait sans retenue au lever de sa maîtresse, accompagnant ses démonstrations de petits coups de langue sur le menton, tout à sa joie de la retrouver. Une scène quotidienne, aux vertus plus puissantes que le meilleur des antidépresseurs, inévitablement ponctuée par le commentaire de Raoul, assené de derrière le journal.

– Fais-le cesser, ça me donne la nausée. Tu te rends compte où ton clebs va fourrer sa truffe avant de venir te lécher la pomme ?

Pendant un instant, la vieille dame caresse l'idée d'adopter un nouveau compagnon, un complice à l'unisson de ses humeurs, capable de la distraire et de rythmer ses journées par de belles balades.

Le ronronnement de Saddam, monstre ventripotent au pelage roux vauté sur le canapé, l'en dissuade une fois de plus. Le matou la toise de sous ses paupières plissées sur des yeux jaunes. Un dernier regard vers la chambre et Linette se faufile hors du logement, son caddie sur les talons, attentive à ne pas claquer le battant.

La douceur du printemps la surprend agréablement. Alors qu'elle s'éloigne du bloc d'habitations, elle redresse un peu les épaules, inspire plus profondément, grisée par le vert des feuilles, enchantée du pépiement des oiseaux. De menus ravissements qui n'ont jamais touchés Raoul, trop pragmatique, trop pressé d'arriver à destination. Peu à peu, elle s'autorise à ralentir l'allure, prend le temps d'observer des boutons de fleurs sur le point d'éclore, les bonds d'un écureuil

entre les branches d'un platane. La vue d'un couple enlacé sous un arbre l'arrête. Des adolescents aux gestes pleins de tendresse, se bécotant le visage, entremêlés l'un à l'autre. Linette les observe comme une espèce rare et précieuse, des créatures de jardin zoologique. Lorsque, dérangés par sa présence, ils tournent la tête pour la dévisager, elle s'éloigne, honteuse. À leurs yeux c'est elle, le spécimen, *ancêtre pathétique*, malheureusement pas en voie de disparition.

À l'entrée du centre commercial, elle tâte l'intérieur de ses poches, à la recherche de sa liste de commissions. Elle n'en retire qu'un ticket de caisse chiffonné et un mouchoir usagé. Elle soupire, revoit son billet posé sur la table de la cuisine, un stylo en travers pour le compléter. Sans doute l'y a-t-elle laissé. Tant pis, elle se fiera à sa mémoire, en espérant ne rien oublier... La taquinerie préférée de Raoul, au tout début de leur mariage, il y a quarante-trois ans déjà, lui revient en mémoire, jeu de mots facile dont il se régala à chaque oubli ou manquement.

– T'as vraiment rien dans le crâne, ma pauvre tête de Linette...

Moquerie atténuée par son sourire de crooner, mélange d'assurance et de séduction qui avait charmé Linette dès leur première rencontre.

Elle commence ses achats : deux belles pommes, quelques tranches de jambon de dinde finement coupées, une demi-livre de pain complet. Après un moment d'errance dans le magasin, elle se rappelle qu'il faut des cotons-tiges et en attrape un paquet. Elle apprécie de faire les courses tranquillement, sans son mari pour s'impatienter de sa lenteur et lui arracher la liste des mains.

Au rayon « adoucissants », la gondole regorge de flacons déclinant une palette de couleurs. L'un d'eux, d'un bel amarante, attire son regard. La légende promet de donner à son linge des notes de fruit de la passion. *Un peu d'exotisme, ça serait agréable...* Elle tend la main et saisit la bouteille, essaye de capter quelques fragrances à travers le capuchon. Et la scène lui revient en mémoire, incident lointain, survenu alors qu'elle était encore jeune mariée. Elle avait lavé sa lessive avec un nouveau détergent, parfumé au jasmin. La pièce embaumait, Linette visualisait des rizières en terrasse agrémentant des pentes abruptes et, tout en repassant, elle chantonnait au hasard

une suite de notes aiguës, un peu dissonantes, qui lui semblait correspondre au registre musical chinois. Riant toute seule de ses vocalises, elle s'acquittait de la routine ménagère avec légèreté. Raoul était arrivé dans le salon, l'air contrarié. Elle s'était instantanément tue. Il avait porté une pièce de linge à son visage, froncé le nez, puis les sourcils.

– Mais je peux savoir à quoi tu penses ? Tu me vois aller au bureau en sentant la cocotte à cent mètres à la ronde ? Tu veux me faire passer pour la tapette du service, c'est ça ?

Furieux, il avait chiffonné le vêtement en une boule compacte avant de le jeter à ses pieds, puis du revers de la main, avait balayé la pile de chemises impeccablement pliées et avait quitté la pièce en claquant la porte à en fissurer le crépi. Incident clos, une fois la lessive recommencée. Linette soupire et repose le flacon d'adoucissant. Elle opte pour le produit coutumier dont la timide odeur de fleurs des prés n'a jamais indisposé son mari. En poursuivant son cheminement entre les rayons, elle y prélève encore une bouteille de vin rouge espagnol, un peu âpre à son goût, mais on s'y habitue à la longue. Ses courses terminées, elle se dirige vers les caisses.

Juste devant elle, deux adolescents patientent. Vêtus de noir, de clous et de chaînes, ils promènent un regard éteint sur leur environnement. Les précédant, une mère de famille se démène pour canaliser ses rejets tout en rangeant ses achats. La fatigue qui émane de ses gestes, le pli de résignation au coin de ses lèvres, ces signaux éveillent un doute chez Linette. Après la maman, elle porte son attention sur les trois bambins, autant d'entraves pour se libérer du purgatoire. Elle ne sait que trop la difficulté de rompre une relation destructrice, l'ascendant de l'autre, qui nous écarte du travail, nous coupe de nos amis, la perte de confiance dans ses propres capacités, la peur de l'inconnu. Ne sachant que faire de sa compassion, elle baisse les yeux et concentre son attention sur le défilement du tapis roulant. Les canettes de soda des jeunes progressent sur la langue de caoutchouc. La vendeuse, économe en politesses, expédie la saisie des marchandises et tend une main impatiente sitôt le dernier article scanné. Lorsqu'arrive le tour de Linette, elle s'arrête net après avoir fait défiler deux articles, et lève un visage sévère.

- Il manque une étiquette, là. Vous n’avez pas pesé les pommes !
- Pardon ! Navrée... Je suis désolée.

La vieille dame s’excuse, rougit, bredouille sa honte devant son manquement. Puis elle s’empare de l’article incriminé et file, tête basse, se maudissant de sa distraction. Le couplet de mots familiers, marmonnés à mi-voix, rebondit entre les rayons, la poursuit jusqu’aux fruits et légumes : *espèce de benête, pauvre simplette, t’es vraiment trop bête, Linette...*

Elle revient, sa mission accomplie, et sans se départir de son air de contrition, dépose l’objet du litige dûment étiqueté avant de ranger ses courses dans son caddie.

- Ça fait dix-sept francs quarante-cinq.

Linette abandonne son emballage et se hâte, fouille son portemonnaie pour y débusquer la somme exacte, répand piécettes et nouveau chapelet d’excuses sur la caissière qui la jauge d’un œil implacable. Finalement, vaincue, elle sort un billet et récupère l’argent que l’employée lui tend. Alors que celle-ci est déjà passée au client suivant, un doute saisit la vieille dame. Entre ses doigts, un peu de monnaie et deux coupures, l’une de vingt, l’autre de dix. Pourtant elle jurait avoir donné un billet de cent. Elle ouvre la bouche pour protester mais reste figée, entrailles nouées, genoux flageolants. Peut-être s’est-elle trompée... Elle imagine déjà l’indignation de la caissière suite à sa réclamation, le ton qui monte, les quidams qui la dévisagent en hochant de la tête. Le doute brouille sa réflexion, elle essuie ses mains devenues moites sur son manteau. Finalement, vaincue, elle tourne le dos. Au pire, elle s’arrangera pour compenser la perte, quitte à rogner sur l’argent du ménage à la fin du mois. Au fil du temps, elle est devenue experte dans l’art de dissimuler les anicroches susceptibles de contrarier Raoul. Une des rares qualités dont elle peut se targuer. D’autant que des qualités, son mari lui en a rarement trouvés.

Le souvenir mille fois ruminé remonte à la surface. Bien des années plus tôt, pour le réveillon, elle avait souhaité participer à une soirée organisée dans un restaurant de standing. Un extra qui ne cadrerait pas avec les habitudes du couple. Raoul avait rechigné, argumenté contre la dépense, pesté contre le côté guindé de la sortie. Pour une fois, elle avait insisté. À sa demande, il avait revêtu son

costume noir agrémenté d'un nœud papillon. Elle se rengorgeait à ses côtés, fière de son homme, bien consciente des regards que les autres femmes lui glissaient. Le repas avait été remarquable, un défilé de plats fins, accompagnés d'excellents vins. Puis, à l'ouverture du bal, Raoul avait emmené Linette sur la piste sans trop se faire prier. Il était bon danseur et la guidait avec assurance. Elle valsait, fermement serrée contre son mari, comblée par ces instants de connivence. Toute à son bonheur, elle avait fermé les yeux, s'était laissé emporter par la musique et par son cavalier. Mais ses pieds s'étaient embrouillés, elle avait trébuché, piétiné les chaussures de Raoul. Il s'était arrêté net pour la dévisager d'un air contrarié.

– Sérieusement, Linette, t'es même pas fichue d'aligner trois pas correctement...

Et après s'être penché pour constater les dégâts.

– C'est un cuir fragile, bon sang, une paire a passé deux cents balles ! Tu trouves qu'on n'a pas encore dépensé assez d'argent pour ton petit caprice ? Tu as un vrai don pour me mettre en boule, toi !

Sur ce verdict, il l'avait plantée au milieu de la piste et quitté les lieux. Elle l'avait talonné jusqu'au parking, s'était glissée sur le siège passager. Dans la voiture l'atmosphère était pesante. Raoul conduisait sèchement, sans tenir compte des conditions de route. Linette avait rassemblé son courage pour murmurer.

– Je suis désolée, je n'ai pas fait exprès...

Un acte de contrition qui avait mis le feu aux poudres.

– Arrête, avec ta litanie, tu es toujours désolée ! Tu sais combien cette soirée m'a coûté ? Tout ça pour une lubie de Madame, qui plus est ne sait rien faire d'autre que de tout gâcher.

Il avait brutalement freiné et s'était arrêté le long du trottoir.

– Descends, va, tu m'exaspères !

Incrédule, elle n'avait pas bougé. La maison était à plus de quatre kilomètres, il soufflait un vent sibérien. Figée dans son siège, elle regardait les phalanges de Raoul sur le volant, blanchies par la crispation, en espérant qu'il redémarre. Au lieu de quoi, il avait détaché sa ceinture, quitté le véhicule pour se ruer sur la portière passager, agrippé Linette par le coude et la nuque et l'avait extraite de l'habitacle. Puis il avait regagné sa place et redémarré en faisant siffler les pneus. Sonnée, elle était restée immobile, persuadée qu'il allait se

calmer, faire le tour du quartier et revenir la chercher. Après quelques minutes d'attente, ses espoirs dissipés par les rafales de vent, elle était rentrée à pied le long des trottoirs verglacés, incongrue avec ses talons hauts et son manteau sur sa robe de soirée. En guise de protestation, elle avait dormi sur le canapé, enroulée dans le plaid, incapable, malgré l'épaisseur de la couverture, de se réchauffer après sa marche forcée. Quelques heures plus tard, Raoul la réveillait, aussi glacial que la météo.

– J'ai pas été sympa, d'accord. Mais ne t'avise plus jamais de prendre tes quartiers ailleurs qu'à mes côtés, ou je te le ferai regretter. Que ce soit clair, tu es ma femme, tu dors avec moi !

Il l'avait entraînée dans la chambre, sur le lit, s'était couché sur elle. Pour la première fois, les yeux fermés, elle avait subi le rapport. Son mari, quant à lui, ronronnait.

– Tu vois que tu sais être agréable, quand tu veux.

Il avait conclu en l'embrassant dans le cou, heureux et détendu.

– Personne ne t'aime autant que moi !

Elle avait attendu son départ pour se lever et aller à la commode où il classait avec un soin minutieux la collection à la gloire de son idole. Des enregistrements audio, des cassettes vidéos de spectacles, des affiches et articles de journaux ainsi que l'objet auquel il tenait par-dessus tout, un double album, *Johnny Hallyday au Zénith*, signé par la star en personne. Un trophée si précieux aux yeux de son mari qu'il ne se risquait même pas à sortir les vinyles de leur pochette. Transgressant l'interdit, elle avait libéré un disque de sa chemise, consulté les titres, s'était arrêtée sur certains, comme des messages à son adresse : *Quand un homme devient fou*, *L'amour violent*, *J'ai oublié de vivre*, avant de porter son choix sur *La musique que j'aime*. Alors, armée de ses ciseaux à ongles, elle avait creusé une minuscule raie en travers des sillons.

Sa profanation accomplie, elle avait rangé l'album, attentive à remettre chaque objet à sa place, soucieuse de ne laisser aucune trace de ses agissements, et s'était éloignée, effrayée et fière de sa vengeance.

Plus jamais elle n'avait demandé à Raoul de l'emmener danser. Désormais, la Saint-Sylvestre, elle la célébrait devant la télé et se couchait bien avant les douze coups de minuit, consciente que seuls les naïfs se convainquent que le passage à l'an neuf changera quelque chose à leur destin.

Linette soupire, sa façon de chasser malaise et rancœur. Devant elle, se trouve le café du centre commercial. Quelques oisifs y sont attablés, ainsi qu'un groupe de retraitées, sirotant leur thé, se délectant de tartellettes aux citrons et des potins du quartier.

Un peu plus loin, une table est vide. La vieille dame se voit s'y installer, prendre un cappuccino et grignoter un croissant. S'offrir le temps de feuilleter un quotidien gratuit, à l'abri du jugement de son mari.

– Comment peux-tu lire ce torchon ? À moins que tu te contentes de regarder les images ? Franchement, on peut pas dire que tu t'escrimes à remonter ton niveau, à se demander si tu prends plaisir à me faire honte...

Aujourd'hui, la fantaisie de s'asseoir la démange. Une incartade à ses habitudes, un moment de pure détente, voilà qui lui ferait du bien. Elle s'approche de la place vacante à pas circonspects, se sentant comme une intruse dans ce décor, lâche la poignée de son caddie et tire la chaise à elle. Elle hésite encore un peu, le geste suspendu, inquiète de sa propre audace, pense à Saddam, qui ne manquera pas d'uriner contre le canapé si elle tarde trop, à moins qu'il ne se fasse les griffes sur le papier peint du vestibule... Comment profiter de l'instant, dans cette perspective ? Les retards sont toujours lourds de conséquences. Comme la fois où elle avait trouvé Raoul assis sur le canapé, livide, les mâchoires crispées.

– Tu as vu l'heure qu'il est ? Tu crois que le repas va se faire tout seul ? Je suis mort de faim, moi !

Il s'était levé et avait méthodiquement saccagé le salon, jetant livres et courrier aux quatre coins de la pièce, renversant les plantes vertes. Il avait poursuivi son éclat en faisant basculer la bibliothèque qui abritait les bibelots de Linette. Incapable de le calmer, elle avait appelé la police. Les agents étaient intervenus rapidement. Douché par l'arrivée des uniformes, son mari s'était instantanément adouci. Alors qu'on l'emmenait, Linette se mettait à ranger, jetant les débris de porcelaine, le ventre noué. Elle imaginait Raoul reclus dans une cellule sans confort, sans même qu'on lui serve un repas, peut-être. Que pouvait-il bien penser d'elle ? Encore une intervention de ce genre et les gendarmes ouvriraient une enquête, ils le lui avaient assuré, même si elle refusait de porter plainte. Son mari risquait une amende, voire la prison, par sa faute... De quoi se mêlait la justice,

se répétait Linette, ce qui se passait à la maison ne regardait qu'eux. C'était à elle d'agir, de mettre un terme à cette tyrannie matrimoniale, de se prendre en main après avoir trop longtemps accepté l'intolérable. Elle avait rassemblé quelques robes, sa trousse de toilette, avec, comme refrain dans le crâne, la question à mille francs. Partir, d'accord, mais pour aller où ? Pour se défaire de cette emprise, il ne suffisait pas de se réfugier sur le palier d'en face... Il lui faudrait aussi rejoindre le monde du travail, après si longtemps au foyer, saurait-elle encore ? Elle était tellement empotée, comme il ne manquait pas de le lui répéter.

Alors qu'elle cherchait des paires de bas au fond d'un tiroir, sa mère l'avait appelée. Guillerette, elle avait attaqué sans préambule.

– Félicitations ! Vingt-neuf ans de mariage, ça commence à compter.

Linette avait sursauté. Elle avait oublié. C'est vrai, dans un an jour pour jour, cela ferait trois décennies de vie commune avec Raoul. Indifférente à son silence, sa mère poursuivait.

– Vous fêtez quoi, déjà ? Attends que je consulte mon livre... Oui, c'est ça, noces de velours !

Noces de vœux lourds, n'avait pu s'empêcher de penser Linette. Elle avait acquiescé, par commodité. Après avoir remercié pour les congratulations, encaissé les formules consacrées pour un avenir sans nuages, elle avait raccroché. Inutile de relater à sa mère ce qui venait d'arriver. Elle avait déjà tenté de s'ouvrir de ses difficultés par le passé, et s'était immédiatement fait remettre en place.

– C'est quoi ces pleurnicheries ? Tu crois que l'existence est un lit de soie et de dentelle ?

Une de ces formules mystérieuses, que sa génitrice lui avait dispensées dès la maternelle, ou même avant, anéantissant toute ébauche de révolte ou de plainte. Assise sur ses convictions, cette dernière poursuivait.

– Et puis d'abord, qu'est-ce que tu fais de travers pour le fâcher ? Ton mari est un homme sérieux et travailleur. Il gagne bien sa vie et ne boit pas toute sa paye. Il y en a de bien plus mal loties que toi, alors mets-y un peu du tien, s'il te plaît ! Tu crois que ça a toujours été facile avec ton père ?

Certainement pas... avait dû convenir Linette.

Avant le retour de Raoul, elle avait défait sa valise, nettoyé et rangé, soucieuse que tout soit parfait, de ne lui offrir aucun motif de se remettre en colère. C'est qu'elle avait un véritable don pour le pousser hors de ses gonds... Elle se savait aussi irritante que du poil à gratter, par nature, de naissance, avec son étourderie, son manque de sens pratique et ses hésitations infinies.

Il n'était réapparu que le lendemain après-midi, piteux, un paquet à la main. Elle avait déballé un petit chien de faïence alors qu'il révisait une fois de plus leur histoire.

– Pardon, j'ai réagi un peu fort... J'essayerai de mieux me contrôler dorénavant. Mais j'avais mes raisons quand même ! Tu sais que je suis irritable quand j'ai faim. C'est pas compliqué d'avoir un repas prêt à l'heure, ou bien ? Tu te rends compte à quoi ressemblent mes journées ? Je me démène tous les jours au boulot, pressé comme un citron, je me tape les petites remarques revanchardes de cet entubé de Brouard... Merde, j'aurais fait un bien meilleur chef que lui, à croire qu'ils choisissent toujours le plus incompetent pour grader. Toi, tu as le beau rôle ! Tout ce qu'on te demande c'est de tenir ton ménage.

En silence, elle avait installé la statuette sur un des rayonnages dégarnis, petit jalon d'une nouvelle défaite, pendant que son mari poursuivait sans s'essouffler.

– Bon anniversaire de mariage ! Tu avais oublié, je parie ? Je te promets que les prochaines années seront encore plus belles que celles qu'on a déjà vécues.

Il l'avait prise dans ses bras et serrée fort, pour lui rappeler combien il l'aimait.

Linette reprend son caddie et le traîne jusqu'aux toilettes du centre commercial. Elle l'abandonne devant la porte et se glisse à l'intérieur. Tout en se lavant les mains, elle se dévisage dans la glace. Des traits tombants, surtout le jabot, qui pend mollement, des cheveux épars, la pupille terne, voilée par une paupière affaissée. Plus aucune trace de la jeune fille qui suscitait toutes les galanteries, pour laquelle Raoul s'était battu, voilà bien des décennies. Au terme de son examen, elle lâche à son reflet :

– Arrête de me regarder comme ça, tête à claque !

Comme chaque jour, elle s'arrête à la librairie. En parcourant

rapidement les volumes, elle tombe en arrêt sur le dernier titre de Marc Lévy *Une autre idée du bonheur*. Sur la couverture, l'image de deux femmes embarquées dans une décapotable, au milieu d'un paysage désertique, en route pour une félicité chèrement acquise, fantasme-t-elle aussitôt. Allergique aux disputes et aux coups d'éclats, Linette se réconforte dans l'imaginaire. Les livres, c'est sa vraie vie, elle emprunte des heures de joie aux personnages de fiction, leur grappille de beaux moments d'amitié, des voyages splendides ou même quelques bribes d'amour authentique.

Elle tend le roman à la vendeuse et sort ce qu'elle appelle avec fierté sa bourse secrète, dévolue à ses menus plaisirs, qu'elle ne sacrifierait sous aucun prétexte à d'autres fins. Un petit pécule constitué en effectuant à la sauvette des travaux de couture pour des connaissances ou le voisinage, de l'argent gagné au noir, même pas déclaré à son mari. Une fois l'article payé, elle le range à part, dans la poche avant de son caddie. Depuis des années, c'est sa façon d'éviter aux livres et à sa fierté d'être écornés. Car Linette a pris le pli de lire en cachette, enfermée à la salle de bain, depuis que Raoul, à l'aube de leur union, s'était emparé du roman qu'elle dévorait pour laisser tomber, après avoir parcouru la quatrième de couverture :

– Il faut vraiment être demeurée pour se farcir une daube pareille !

Habitude qui lui a valu nombre de remarques acerbes.

– Toutes ces heures passées aux chiottes, faut aller consulter ma chérie. En tout cas, ça nous confirme que t'es une sacrée constipée.

Dans la rue, de la musique s'échappe d'un bar. Un classique de Johnny, ce grand sentimental, sous ses airs de mauvais garçon. L'idole indétrônable de Raoul, passionné au point d'adopter le look de la star, à la faveur d'une certaine ressemblance, malgré des tempes plus dégarnies et un air plus sévère.

Un soir, son mari était rentré en catimini à la maison, s'était approché de Linette sans bruit et l'avait attrapée par la taille. Avec un hoquet, elle avait bondi et, le découvrant, hilare, derrière elle, s'était mise à balbutier, encore saisie de peur.

– Tu reviens tôt, le repas n'est pas encore prêt.

– Laisse tes casseroles et fais-toi jolie, on sort ce soir !

Il l'avait emmenée manger une pizza à Genève, énigmatique sur la raison de cette sortie, s'amusant de ses questions qu'il laissait sans

réponse. Seul son œil, rieur comme à l'époque de leur rencontre, le frémissement de son bouc laissait deviner que la véritable surprise n'était pas encore arrivée. L'addition payée, il avait entraîné Linette à la voiture et l'avait conduite à l'Arena, où des affiches annonçaient le passage de Johnny pour le jour même. Triomphant, Raoul avait sorti des tickets de sa poche.

– Tu m'as vraiment cru quand je t'ai dit que je n'avais pas pu avoir de billets ? On n'allait pas le rater quand même !

La salle, immense, était bondée. Ils avaient pris place sur les gradins et s'étaient laissés emporter par la voix de l'interprète. Raoul, exalté, rugissait *Allumer le feu* à l'unisson de l'auditoire mais pour *Je te promets*, il avait pris la main de Linette entre ses doigts et l'avait regardée avec cette intensité si particulière, qui la troublait encore après toutes ces années.

Et même si c'est pas vrai, si on te l'a trop fait, si les mots sont usés, comme écrits à la craie... La vieille dame secoue la tête et reprend son trotinement derrière un passant qui chemine d'un pas élastique. Sans signe annonciateur, il s'arrête et lève le bras pour saluer quelqu'un sur le trottoir d'en face. Incapable de contenir son réflexe, Linette a dressé le coude, pour se protéger le visage. Frémissante, elle lorgne par en-dessous l'homme qui la scrute, éberlué. Après s'être ressaisie, elle se hâte de passer, l'échine fléchie, en marmonnant des excuses.

Durant tout le chemin du retour, elle ressasse sa honte, cherche la formule magique pour la dissiper. « Il ne me connaît pas, il aura déjà oublié... » se répète-t-elle en boucle. En entendant sonner onze heures, elle arrondit les épaules et précipite sa marche, les yeux fixés au sol. Elle arrive, essoufflée, devant les boîtes aux lettres. Sa voisine la salue avec chaleur. Une femme adorable, attentionnée et discrète, toujours un sourire ou un mot gentil. Avec, dans le regard, l'assurance qu'elle sera là en cas de besoin, sans poser de questions. D'ailleurs, elle hisse le caddie à l'étage avant que Linette le lui ait demandé. En guise de remerciement, la vieille dame lui souffle.

– Je me suis acheté le dernier Lévy, je vous le donne dès que je l'ai terminé.

Elle serait tentée de lui proposer d'entrer. Lui servir le thé tout en grignotant des biscuits, débattre de leurs dernières lectures, puisqu'elles ont coutume de s'échanger leurs livres. Comme à

l'époque où elle avait des amies. Les invitations mutuelles, les bavardages devant un café lui manquent. Il suffirait de quelques mots, ouvrir la porte, prier la voisine de s'installer. Pourtant elle se contente de la remercier, et après un coup d'œil inquiet à sa montre, la salue d'un mouvement de tête et se coule dans son intérieur.

La porte de la chambre est fermée. Pas un bruit dans l'appartement. Linette ôte bottines et manteau qu'elle accroche à la patère avec précaution. Revêtue d'humilité, elle se glisse, son caddie à la main, en direction de la cuisine. Et s'arrête net sur le seuil, piégée par son agresseur. Elle baisse les yeux sur sa jambe. Saddam, surgi de derrière un meuble, y a planté les griffes. Arrimé à son mollet, il ne semble pas prêt de lâcher prise. De sous ses paupières, filtre comme un avertissement. *T'en as mis du temps, on n'aime pas quand tu traînes, tu sais...* Inutile d'essayer de se dégager, encore moins de riposter. La dernière fois qu'elle a voulu se défendre, le chat n'a pas hésité à la mordre, avec pour conséquence une infection qui a fait doubler sa main de volume. Elle en a été quitte pour dix jours d'antibiotiques. Au risque de culbuter en avant, elle se penche à l'extrême et arrive à saisir le paquet de croquettes, qu'elle secoue dans l'espoir de l'appâter. Aussitôt, le matou rétracte ses ongles et se frotte contre la jambe écorchée. La vieille dame s'empresse de remplir la gamelle.

– Tu as faim, c'est ça ?

Le chat avance un nez soupçonneux vers son assiette et s'en détourne aussitôt.

– Tu aimerais boire, alors ?

Après avoir fait couler le robinet un long moment, Linette présente une écuelle d'eau fraîche au félin qui la dédaigne également. Dos arqué, poil hérissé, il longe le mur et saute sur le plan de travail en émettant un vilain feulement, bien loin du ronronnement de bien-être, une espèce de menace qui se confirme quand Linette voit ses pupilles se dilater subitement, signe précurseur d'une attaque imminente. Crispée, elle saisit une boîte de pâtée haut de gamme, sorte de caviar pour animaux, une folie pour son budget, mais Saddam est fin bec.

– Tiens, si c'est ce que tu veux...

Il renifle le plat, s'assied sans y avoir touché et éternue, faisant sursauter la vieille dame. Un nuage de poils s'éparpille autour de lui.

Elle lui jette un regard haineux et bat en retraite dans le salon, lui abandonnant son domaine et ses courses.

Les contacts de Linette avec cette bestiole sont conflictuels depuis son arrivée à la maison. Elle était assise sur le canapé, à regarder la télé, son petit teckel sagement installé sur les genoux quand Raoul était entré, le pas mal assuré, le matou dans les bras.

– C’est Saddam, le chat à Jean-Claude, il me l’a confié. On est allé prendre un pot, le dernier dehors, parce qu’on le met en institution, le pauvre. Tu te rends compte ! On le place à cause de sa sclérose en plaque et les animaux ne sont pas admis, c’est quand même dégueulasse, non ?

Il avait posé le félin à terre. Pas du tout impressionné, celui-ci avait rejoint le canapé d’un coup de rein. Il s’était approché de Linette, à pas mesurés sur ses pattes fléchies. Sans sommation, il avait craché sur le chien, les oreilles couchées, le poil hérissé. Pouik Pouik montrait les dents en grognant tout bas. L’instant d’après, chien et chat mêlés en une boule intime roulaient à travers la pièce. Raoul, furieux, s’était précipité sur eux et distribuait de puissants coups de pieds au milieu de la rixe. Le félin, en trois bonds, s’était mis à l’abri en haut de la commode. Mais les coups continuaient de tomber, rythmés par les hurlements de détresse du teckel. Linette, tétanisée, regardait son mari, le visage rouge brique, frapper sans retenue. Quand, enfin, il avait cessé, le teckel gisait à ses pieds. Tremblante, elle s’était levée pour ramasser le corps inerte. Raoul s’était approché, et, par réflexe, elle avait rentré la tête et arrondi les épaules. Mais au lieu de la gifler, il l’avait prise dans ses bras et serrée tout contre lui.

– Je suis désolé, je sais pas ce qui m’a pris... Quand j’ai vu ton cabot attaquer ce pauvre chat, je ne sais pas... j’ai perdu la tête. Pardon, ma Linette, c’est pas ma faute, tu sais bien, après un verre ou deux, je dérape, c’est comme ça, c’est pas exprès. Pardon, s’il te plaît...

Il avait emporté la dépouille dans le jardin. Depuis la fenêtre, elle l’avait regardé creuser une tombe pour sa victime et la recouvrir de terre. Elle se souvient de ce qu’elle avait alors pensé : « C’est ce qui va m’arriver un jour... Inévitablement, ça va arriver... », une sorte d’évidence, une fatalité. Presque un réconfort, à la perspective d’être enfin libérée de la peur, d’échapper à la honte et à la culpabilité.

Après un dernier regard vers le bout de terrain où repose son petit compagnon, elle se détourne et se dirige vers la chambre.

Elle pousse la porte d'un geste mesuré, comme pour ne pas troubler l'air. Le lit est fait, la courtepointe ne présente pas un pli, tout est tranquille.

Raoul est devant la fenêtre, installé à sa place préférée. Elle s'approche à pas de velours et s'arrête à un mètre, la gorge serrée. Elle se sent empruntée, idiote, comme toujours, la cage thoracique serrée par un sentiment d'oppression. Enfin, elle tend la main vers le ficus, enlève une ou deux feuilles jaunies. Puis elle se penche vers l'urne au pied de l'arbuste pour l'épousseter de la paume de la main, avec tendresse.

– Il fait doux aujourd'hui. Tu es bien là, n'est-ce pas ?

Section C

Valentina Meli

Paroles

Cela faisait longtemps qu'on ne se voyait pas. Nous avions rendez-vous près du pont d'Austerlitz. Il faisait beau.

Je me souviens du murmure de l'eau et du chant des oiseaux qui me chatouillaient les oreilles. Il n'y avait aucune voiture car nous étions au mois d'août. Tout était si bon, si agréable, si parfait. Une douce brise me caressait les jambes nues tel un chat qui se frotte pour des câlins.

Et puis je la vois arriver de loin, de son pas décidé qui faisait crépiter ses talons avec des bruits secs et syncopés. Aussitôt ils ont poussé l'intérieur de mes tempes maîtrisant la rythmique de mes pulsations... Elle a posé son regard sur moi en souriant.

Immédiatement, elle s'est mise à causer : de ses vacances, de sa robe, de son compagnon, et puis encore et encore, de sa voiture, de son chien, de son travail, du magasin du coin, de ses chaussures, de la mode, de l'année prochaine, de son sac à main, de la soirée avec Fabien, de sa copine Laura qui avait un rouge à lèvres qui...

Dès cet instant, je n'ai pu qu'essayer de retenir son incontinence lexicale.

On a dit que je l'ai tuée, mais j'en suis sûre, ce sont ses mots qui, ne pouvant plus sortir d'elle, l'ont étouffée et non pas le foulard que j'ai plaqué sur sa bouche.

Ryoko Sekiguchi

Les Glaneurs de Belleville

La première fois que j'ai vu des glaneurs, je crois que c'était au marché de Belleville, ce grand marché ouvert qui longe le Boulevard. Les clients commençaient à s'éloigner, les bras chargés de sacs, traînant des paniers remplis d'oignons ou de pommes, de kilos de viande ou de sandales à 30 francs. Ils étaient là, essaimés entre les étals, occupés à trier des carottes, des quartiers de mandarines et beaucoup d'autres choses. Pour être exacte, la première fois que je les ai vus, je n'ai pas compris à quoi ils étaient affairés. Ils se tenaient au milieu des employés de la mairie qui s'étaient mis, indifférents, à asperger le trottoir pour nettoyer les fanes de légumes. Ils étaient là, patients. On aurait dit qu'ils auscultaient le terrain, avec le plus grand sérieux, ou qu'ils cherchaient quelque chose qu'ils avaient perdu.

*

Je n'ai jamais fréquenté ce marché qu'occasionnellement. Les prix étaient raisonnables, mais les maraîchers exigeaient des clients qu'ils achètent des quantités, souvent 2-3 kilos minimum, qui dépassent largement ce qu'une personne seule peut consommer, même en faisant la cuisine tous les jours. Et puis, les légumes qu'on y trouve sont plutôt méditerranéens qu'asiatiques.

Si je fréquentais Belleville, c'était pour d'autres raisons. Je m'y rendais le plus souvent, munie de sacs en toile, en quête de légumes asiatiques pour faire une cuisine plus ou moins japonaise, des plats vaguement familiaux. Je ne sais même pas pourquoi je ne possédais pas de caddie, alors que je rentrais toujours essoufflée, lestée de deux grands sacs pleins ou davantage. Peut-être n'avais-je pas de quoi m'acheter un caddie, c'est possible.

*

Je vivais alors dans un petit studio d'à peine 20 mètres carrés, au 88 rue des Archives. Dans ce quartier désormais peuplé d'une foultitude de boutiques chic que l'on appelle « le nord du Marais », régnait encore dans ces années-là l'atmosphère singulière du quartier chinois plus ancien. Il n'était pas rare de tomber sur des marchands chinois qui ne parlaient pas un mot de français. Avec l'un de ces messieurs, qui tenait une pharmacie traditionnelle et qui ne me comprenait pas, j'engageais des conversations sommaires par écrit, les caractères autorisant au moins une esquisse de dialogue. J'écris : « je suis pauvre en sang (=anémique) ». Il écrit : « tu es Yin (ton corps se refroidit vite) ». J'écris deux caractères : « Quoi, médicament ? » Il apporte un flacon sur lequel est inscrite la posologie ; je la lis, et je l'achète.

Entre Japonais, Chinois et Taïwanais, on dit toujours que l'on peut se comprendre, si c'est par écrit. Je n'avais jamais pensé que cela pourrait m'être utile, pour la première fois de ma vie, au début de mon séjour à Paris, qui allait devenir ma ville.

*

Dans ce studio, après avoir poussé la porte en bois qui ressemblait plutôt à une boîte d'allumettes (et qui finirait un jour coupée en deux, fendue net comme une bûche de cheminée, par un cambrioleur), se trouvait un espace d'un mètre carré qui était divisé en deux, faisant office d'un côté, d'entrée, de l'autre, de coin cuisine. C'était si exigu que je faisais beaucoup de choses par terre : écosser les petits pois, laisser reposer une marmite enveloppée dans une nappe épaisse pour qu'elle continue de mijoter doucement, broser la terre des légumes... Lorsque j'exécutais ces tâches, assise sur le sol devant le vieux papier journal sur lequel étaient posés mes légumes, j'avais parfois l'impression d'être à mon tour une petite immigrée asiatique. Et cette idée, curieusement, me plaisait assez.

*

Ce que beaucoup de gens ignorent, c'est qu'il est très rare que les Japonais se désignent eux-mêmes comme « immigrés ». Même s'ils

habitent plus de trente ans à l'étranger, qu'ils y fondent une famille et qu'ils envoient leurs enfants à l'école du quartier, ils disent : « Cela fait un moment que nous habitons ici... ». Nous résidons dans un lieu pour un certain temps, mais nous ne sommes pas des immigrés.

Bien sûr, j'ai appris à déceler les nuances contenues dans ce mot. Je sais qu'il en va de même aujourd'hui de nombreux Français qui ne se qualifient pas eux-mêmes d'« immigrés », même s'ils vont chercher du travail à l'étranger. Ils se diront « expatriés ».

Sur le fond, pourtant, rien ne me distinguait des autres immigrés, de quelque pays qu'ils viennent. J'étais étudiante depuis trois ans, et j'avais eu la chance de voir quelques uns de mes textes publiés dans des revues. J'essayais naïvement de provoquer le destin et de publier un livre dans une maison d'édition française. Mais pour moi dans la littérature comme pour d'autres dans le commerce, le motif était le même : réaliser une vie meilleure dans cette nouvelle contrée.

Cette idée me plaisait : oui, je suis une immigrée asiatique à Paris. Vingt ans plus tard, je voudrais le clamer haut et fort, avec fierté : je suis une immigrée japonaise à Paris.

Sur ce, j'ai préparé des fèves au cumin et je les ai mangées toute seule.

*

Belleville était l'un des quartiers où je pouvais aller faire mes courses le cœur léger. Fauchée comme je l'étais, je n'osais pas fréquenter les marchés « français ». Les boutiques de la rue de Bretagne, juste à l'angle de la rue des Archives, étaient trop luxueuses.

Il m'a fallu du temps avant de pouvoir me rendre dans ces marchés français. Si l'on demande de la viande à la coupe, il faut payer le morceau entier, même s'il est cher. En bonne Japonaise, j'étais friande de poisson ; mais les poissonneries étaient pour moi les commerces les plus redoutables, à cause de leurs prix. Je m'interdisais d'acheter autre chose que du chinchard, des sardines ou du maquereau.

À Belleville, pareilles inquiétudes étaient inutiles. Chez les marchands chinois ou cambodgiens, je pouvais me procurer des

légumes, des épices, des fruits exotiques, du riz, des pois secs de toutes sortes et même du tofu tout frais ; rien de tout cela n'était cher et, après avoir terminé mes courses, il me restait encore de quoi m'offrir une brioche au porc à 10 francs.

*

Dans ces premières années à Paris, ce qui m'a sauvé, c'était les marchés tenus par d'autres étrangers. Je n'avais pas un sou, mais j'étais terriblement gourmande. Je ne pouvais pas me contenter de plats préparés et autres produits de la grande distribution ; ils me déprimaient. En revanche, faire la cuisine ne me posait aucun problème. Au contraire, les tâches concrètes m'aidaient à dissiper l'angoisse qui m'étreignait sans cesse alors, comme un léger brouillard.

À Belleville, je ne retrouvais pas seulement les légumes chinois qui m'étaient familiers au Japon ; j'ai appris à connaître des légumes vietnamiens et thaïlandais. Je me suis même aventurée à cuisiner des pattes de poulets et des pieds de cochon.

Je me rendais aussi de temps à autre dans les épiceries indiennes et pakistanaïses du X^e arrondissement pour trouver des gombos ou des taros. J'ai déniché l'adresse d'une bonne boulangère turque. Chez les Kurdes, on vendait des aubergines et des courgettes séchées, avec lesquels j'ai pu réaliser un plat qu'un ami kurde m'avait appris. À Strasbourg Saint-Denis, je trouvais même des feuilles de vignes fraîches en saison.

*

Plus tard, il m'est arrivé plusieurs fois de revoir des glaneurs. Ils étaient toujours là, discrets. Ils se tenaient un peu à l'écart jusqu'à la fin du marché et, dès que les vendeurs avaient quitté leurs étals, laissant quelques cartons derrière eux, ils venaient les retourner. Ils recueillaient précautionneusement les tomates, les feuilles de céleri, les restes d'une orange que le marchand avait fait goûter aux clients. Ils étaient là en toute saison. Dans le froid j'ai vu l'un d'eux ramasser une boîte de conserve portugaise à demi écrasée.

*

Je me souviens du quartier gay de Tôkyô. Au nouvel an, il est très animé, m'a raconté récemment un ami homo. Pour ma part, je ne suis jamais passée dans ce quartier le jour de l'an, pour la simple et bonne raison qu'il y a vingt ans que je n'ai pas mis les pieds au Japon durant cette période. En revanche, je peux aisément imaginer ce quartier un premier janvier. Certaines périodes de l'année sont plus difficiles que d'autres pour ceux qui n'ont pas de famille, ou du moins, pas de famille en tant que telle.

Désormais, il y a des couples de même sexe qui vivent ensemble au Japon, mais cette ouverture est récente et encore très timide.

Il faut toujours des alternatives pour ceux qui ne partagent pas les rites que la société impose.

*

Pendant longtemps, la période de Noël a été pour moi un réel problème. Je ne supportais pas cette atmosphère de bonheur imposé, de famille réunie, d'obligation d'être ensemble et de consommation frénétique. Bien sûr, j'avais ma famille au Japon et j'aurais sans doute pu rentrer pour ne pas me sentir seule durant cette période, mais cela m'apparaissait encore comme un compromis. Plus tard, j'ai décidé de voyager pendant cette saison, de préférence dans des pays moins concernés par les célébrations de Noël, comme l'Afghanistan, la Tunisie ou la Syrie – et encore, en Syrie, il y avait des quartiers chrétiens ; seulement, les célébrations étaient plus discrètes. Au cours de mes premières années à Paris, cependant, je n'avais pas les moyens de voyager.

Je me souviens, une année, je me suis retrouvée à Belleville le 25 décembre. J'avais dû passer le réveillon chez une amie japonaise et son compagnon, et le lendemain, la ville était très calme. Je me suis dirigée vers le quartier de Belleville sans motif particulier : je n'avais pas besoin de faire des courses et d'ailleurs, je ne m'attendais pas à trouver de commerce ouvert.

À ma grande surprise, j'ai trouvé un quartier animé. Les gens sortaient de chez eux presque comme d'habitude – ou plutôt non,

peut-être sortaient-ils davantage en famille que d'habitude, mais pas parce que c'était Noël ; seulement, parce que c'était un jour férié. J'ai remonté la rue du Faubourg du Temple, de République jusqu'à la station de Belleville. Je me suis promenée un peu et j'ai acheté une galette de radis, plat typique du Nouvel An. Puis je suis rentrée chez moi en grignotant la galette toute chaude.

*

À Belleville, les commerces asiatiques étaient aussi fréquentés, bien entendu, par des Chinois, des Coréens, des Thaïlandais, des Vietnamiens, des Cambodgiens et des Laotiens, mais on rencontrait également quelques Français, jeunes et moins jeunes. Parmi les jeunes, on sentait surtout de la curiosité : peut-être, arrivés de province, avaient-ils récemment découvert un restaurant asiatique dont ils avaient tout particulièrement apprécié certains plats ; peut-être avaient-ils des amis asiatiques avec lesquels ils préparaient une soirée ? Chez les Français d'âge moyen, on imaginait plutôt l'expérience d'un séjour de travail ou d'agrément dans l'un de ces pays, qui aurait ancré en eux ce goût du lointain. Cela se voyait dans leurs achats : ils choisissaient des ingrédients qu'un débutant n'aurait jamais osé mettre dans son panier faute de savoir les préparer.

Dans ces commerces, en revanche, on ne voyait presque jamais d'immigrés d'origine différente. Aujourd'hui, la situation a changé et l'on observe plus de mélanges. Mais il y a quinze ans, je n'ai jamais vu de femmes ou d'hommes d'origine africaine ou maghrébine faire leurs courses dans une boutique asiatique, même s'ils habitaient juste à côté, dans le quartier de Ménilmontant, voire au cœur de Belleville. Bien sûr, l'inverse était vrai aussi : je n'ai jamais vu de têtes asiatiques dans les rayonnages de magasins martiniquais ou algériens. Seuls les Français traversaient tous ces pays. Comme s'il existait des frontières invisibles dans ces quartiers ouverts à tous et qui auraient pu permettre, même à ceux qui ne pouvaient pas voyager en vrai, d'expérimenter des voyages culinaires dans des pays différents.

Le fait que les Français soient les seuls à pouvoir circuler, dans tous les sens du terme, dans l'ensemble de ces pays, aussi bien dans la réalité que dans l'imaginaire gustatif, m'attristait.

*

Si j'ai pu fréquenter tous ces quartiers alors que je ne suis pas Française, c'est simplement parce que je suis terriblement curieuse, et friande de toutes les cuisines. À l'époque, je faisais souvent la cuisine iranienne, coréenne ou chinoise. Je me suis même essayée aux plats turcs et marocains. Avoir le goût de voyager et la curiosité d'essayer la cuisine locale signifie aussi que, où que l'on se trouve, on aura la nostalgie de tous les autres plats que l'on ne peut pas manger.

Cela étant, voyager implique d'abord d'être en possession d'un passeport suffisamment « fort » (comme on dit des cartes à jouer) pour pouvoir circuler sans être inquiété ni craindre les ennuis administratifs. En tant que Japonaise née après les années 1970 (avant cela, on l'oublie trop souvent, la donne était bien différente), même avec des moyens modestes, j'étais au moins munie de ce privilège dont beaucoup d'autres « immigrés » sont dépourvus.

C'est un aspect que l'on ne peut pas négliger : si j'ai pu fréquenter aussi bien les épiceries indiennes que vietnamiennes, iraniennes ou tunisiennes, ce n'est pas seulement parce que je voulais bien manger en dépit de mes petits moyens. C'est parce que j'avais eu la chance de pouvoir me rendre dans certains de ces pays, ou du moins de découvrir leurs goûts quand j'habitais encore à Tôkyô, et que je possédais de fait ces références gustatives.

Dans l'un de ses livres, *Train de nuit avec suspects*, Yôko Tawada écrit, au sujet des jeunes routards européens : « Tous, sans raison véritable, ils croyaient qu'ils étaient contre la guerre, qu'ils aimaient les voyages et que leur point commun était de ne pas avoir d'argent ni encore de travail, ou de famille. Mais aujourd'hui, vous pensez que leur point commun était plutôt d'avoir de l'argent. Avoir de l'argent, ce n'est pas une question de quantité, c'est plutôt la possibilité de changer n'importe quand une devise convertible en une autre monnaie. »

*

Si l'on compare les quartiers asiatiques de Paris par leur taille, celui du XIII^e arrondissement est nettement plus étendu que Belleville. Quant à la variété et la fraîcheur des produits, il faut avouer que le

quartier autour de Tolbiac dépasse largement notre chère Belleville, un peu vieillot en comparaison.

Mais si j'aime Belleville, c'est précisément parce que ce n'est pas seulement un quartier chinois. Après la rue des Archives, j'ai déménagé en haut de la colline. Au lieu de remonter la pente qui va de République à Belleville, je la descendais désormais par la rue des Pyrénées, et je pouvais voir, de « l'intérieur de Downtown », tous ces mélanges de populations qui font la richesse des XIX^e et XX^e arrondissements. Français, Maghrébins, Maliens, Chinois, Martiniquais... Je le sais bien, Belleville est encore sujette aux frictions intercommunautaires, ce qui ne va pas sans une certaine violence et contribue à la relative instabilité du quartier. Or, instabilité veut dire fragilité, bien sûr, mais peut-être permet-elle que le courant d'air passe aussi.

*

Un jour que j'étais attablée dans une cantine chinoise, le patron me dit : « Mes enfants me critiquent pour avoir quitté la Chine. J'ai sué sang et eau pour ouvrir ce restaurant, mais ils pensent que, si nous étions restés vivre en Chine, ils auraient pu monter une affaire et faire fortune au lieu d'être cloués ici dans cette baraque minuscule. Mais que pouvais-je faire ? Ici, j'ai pu donner à mes enfants une éducation correcte, tandis que là-bas, il ne faut pas rêver, nous étions condamnés à rester pauvres... »

Je ne savais pas quoi répondre. Aujourd'hui, je peux affirmer avec assurance qu'à titre personnel, en ce qui me concerne, j'ai bien fait de quitter le Japon et de rester vivre à Paris, en tant qu'écrivaine. À la petite étudiante que j'étais, qui rêvait d'être publiée un jour en français, je voudrais dire : « Tu as bien fait de persévérer ». Mais qu'en est-il de ma vie privée, que j'ai souvent tendance à ignorer farouchement ? Ai-je bien fait de rester ici, abandonnant ceux qui m'aimaient pour de bon ?

Je n'ai pas trouvé de réponse et j'ai avalé une bouchée de tofu à la ciboulette cuit à la vapeur, mélangé dans ma cuillère avec un peu de riz.

*

Il y a deux ans, j'ai de nouveau passé Noël à Belleville. Une amie japonaise qui passait une année sabbatique à Londres est venue pour les vacances à Paris. Elle a proposé que nous nous retrouvions le 25 décembre, date à laquelle, évidemment, pas un seul restaurant français n'est ouvert. Je lui ai proposé un restaurant laotien et j'ai appelé le restaurant pour en avoir le cœur net : évidemment, dit le patron en allongeant bien le « é », il était ouvert le soir de Noël !

C'est ainsi que j'ai passé mon deuxième Noël dans ce quartier asiatique, à plus de dix ans d'intervalle. Le quartier était toujours chaleureux, j'allais dire, mais non, précisément, il était comme les autres jours, indifférent et peu charmeur, et c'est très bien ainsi. Avec mon amie japonaise, nous avons dégusté des grenouilles sautées, des foies de veau mi-cuits, une salade de crabe salé et un bol de soupe aux nouilles au poisson et au lait de coco, accompagné d'un vin rouge français. Nous avons parlé de la littérature australienne, qui est son sujet de recherche. Je peux dire, en un sens, que ce fut un Noël parfait.

Le jour de Noël est toujours un peu triste. Quand je serai une vieille dame, peut-être que je viendrai manger un bol de nouilles, comme toutes ces petites dames aux cheveux blancs que l'on croise dans le quartier. Ou peut-être que je serai devenue toute grosse, comme certaines femmes européennes âgées, et que je mangerai, toujours seule mais gaie, au moins en apparence, de l'anguille sautée et une friture de crabe mou, avec une demie bouteille à côté.

*

À Belleville, la zone porcine avoisine celle du mouton halal. Le quartier abritait autrefois la communauté espagnole, dont persistent seulement quelques traces évanescentes dans des cantines discrètes, au fond de certaines ruelles, où l'on peut apprécier un « arroz con mariscos » fait maison. Désormais, les bars à vin, épiceries fines et tables d'hôtes façon fooding poussent partout comme des champignons.

Je rêverais d'observer, en vue plongeante, depuis les hauteurs du

ciel, les plats que mangent les parisiens le soir. Combien de personnes dégustent des jiaozi fumants ? De femmes qui déposent leur tagine sur le feu ? Combien d'enfants jouent avec leurs miettes de pain ? Qui trempe son morceau de nan dans un curry ? Qui mange du pilau ? Des lagman ? Du yassa ? Du ceviche ? Et quel plat ont pu préparer les glaneurs, avec ce qu'ils ont trouvé au marché ?

Chaque plat, dans ce Paris nocturne, étincelle d'une couleur différente pour manifester sa présence, et ces étoiles multicolores s'offrent chacune aux habitants pour attiser leur faim et satisfaire leur gourmandise. J'observerai, en fée Wendy de la cuisine, toutes ces joyeuses constellations de plats. Lorsqu'ils auront été entièrement consommés, leur lueur déclinera, l'une après l'autre, et la nuit se fera sur la ville.

Suomi

Elle posa son menton au creux de sa main gauche en tapotant sa joue de ses doigts. Par la fenêtre les rayons du soleil couchant dessinaient aux pieds de la chaise des figures géométriques qui changeaient de forme. Louise suivait leur évolution, le regard pensif.

En Finlande, à présent, l'automne commençait déjà à peindre de teintes rougeâtres les bois sans fin qui se perdent le long de l'horizon. Elle n'y avait jamais été en Finlande, mais elle aimait rêver. De toute sa vie, elle avait voyagé très peu, à l'exception de la semaine passée en Allemagne à seize ans, pour le mariage d'un cousin de son père, Louise n'avait plus franchi les limites nationales.

De temps en temps, elle choisissait au hasard un pays dans lequel elle s'installerait un jour, elle ouvrait l'atlas et pointait son index, les yeux fermés. Hier le destin avait fait tomber son doigt sur Helsinki, par conséquent, dans les prochains jours elle apprendrait tout sur la Finlande. Les images de la nature flamboyante du nord l'avaient frappée ; la neige d'hiver étincelait et aveuglait si l'on y fixait le regard, le vert foncé des sapins se mêlait, dans son imagination, aux contes que sa mère lui lisait quand elle était malade. Sous les draps, le visage enflammé par la fièvre, Louise cherchait à ne pas perdre un seul mot que la voix chaude de sa mère, une belle voix ronde de contralto chantonnait à *mezza voce*.

Les finnois appelaient leur pays Suomi. Assise dans sa chambre, Louise retint son souffle, puis répéta plusieurs fois ce mot. Suomi, pause, Suomi, pause. Jusqu'à ce qu'elle sentit le ridicule de son attitude et s'arrêta.

*

Chez Tolard les après-midis se déroulaient paisiblement entre parties de cartes et thés sirotés. Les conversations à mi-voix se perdaient sur les lèvres des pensionnaires qui venaient de débarquer en ce lieu de silence. Cependant, il leur suffisait de quelques semaines pour

s'accoutumer aux règles non écrites de l'îlot de calme où ils passeraient le temps qu'ils avaient encore à vivre. Parfois des éclats subits de colère rompaient la routine. Il y avait toujours quelqu'un qui ne savait pas accepter le mauvais sort aux cartes. C'étaient les hommes qui avaient plus de peine à changer leurs habitudes ; la plupart d'entre eux avaient été professeurs, commerçants ou médecins avec des vies qui bougeaient et l'immobilité actuelle les plongeait dans une atmosphère d'attente d'où ils ne sortaient que pendant les visites du dimanche. Ces mâles qui avaient soutenu le poids d'une famille et de la société de ce trou de province oublié de tous, attendaient maintenant le septième jour, le jour du repos, pour qu'un élan de joie remplisse leur cœur.

Dès samedi soir, on voyait l'agitation monter dans les mouvements, les rires se faisaient rares et toute discussion devenait un orage. Les femmes, elles, étaient plus discrètes, en général s'enfermaient plus longtemps aux toilettes et se disputaient quand les flacons de parfum se mélangeaient. Le matin du lendemain ils étaient tous prêts à accueillir leurs fils, qui traînaient des bandes d'enfants, venus seulement parce qu'on leur avait promis du gâteau. Comme d'habitude, s'il faisait beau, ils courraient jouer dehors, au jardin. La tarte et l'orangeade demeuraient intactes sur la table au fond du salon à disposition des mouches.

Les hommes portaient un costume sombre et une cravate bleue avec l'écusson de la pension Tolard, les femmes préféraient une robe à fleurs en été et des tailleurs en laine dès que la température commençait à baisser. Parmi tous ces vieillards coiffés et maquillés, on distinguait Louise parfaitement. Elle était de taille moyenne, plus petite que les autres et ses cheveux étaient une masse rebelle que nul ne pouvait apprivoiser ; les infirmières avaient tout essayé avant de se rendre.

Personne ne rendait visite à Louise, sauf une nièce qui venait deux ou trois fois par an, à Noël, à Pâques et le jour de son anniversaire. Et pourtant Louise se laissait emporter par les vagues d'adrénaline qui parcouraient ses nouveaux amis. Elle commençait à aller d'un bout à l'autre du couloir où se trouvait sa chambre pour demander à n'importe qui si ces boucles d'oreille s'accordaient à la couleur de sa peau ou si ce pendentif d'agate brillait plus que son sourire. Dans le

salon au premier étage, où l'on attendait les hôtes, elle trônait comme la reine de Saba, la plus mince, la plus belle, la plus seule.

Jeanne, une ex-danseuse aux cheveux teints, l'invitait souvent à se joindre à sa famille, mais Louise refusait préférant se promener parmi la foule et le brouhaha qui emplissait l'air. Pendant la semaine Louise et Jeanne étaient inséparables. Si différentes et si unies. Jeanne était grande, ses seins avaient nourri quatre enfants et son ventre s'était alourdi, les yeux plus clairs que l'eau de source et une voix fine. Louise, par contre, avait la taille d'une fillette de quinze ans, les yeux noirs et la peau matte du sud. Quand elles se rencontrèrent pour la première fois, Louise l'avait dévisagée du bas en haut et lui avait lancé : *Êtes-vous finlandaise ?*. Pour elle tout être humain blond, aux yeux bleus venait de Scandinavie, de préférence de Finlande. La question avait tellement impressionné Jeanne qu'elle voulut lui accorder une amitié sincère.

Tout le monde les appelait « les sœurs ». À table elles s'asseyaient l'une à côté de l'autre, aux cartes elles jouaient en couple et participaient aux mêmes activités. Mais ce qu'elles aimaient le plus faire ensemble c'était bavarder à propos de tout ce qui se passait là-dedans.

– T'as vu Joseph ? Il se conduit en parfait amoureux, le petit garçon !

– Oui, mais il va souffrir, Thérèse lui brisera le cœur !

Chaque soupir, chaque vœu prononcé n'échappait pas à deux paires d'oreilles bien tendues aux sons qui fuyaient des bouches édentées. Il semblait voir des gamines toutes prêtes à découvrir les secrets des camarades pour les dévoiler. Si les arguments manquaient (cela arrivait si quelqu'un mourait), Louise parlait de la Finlande, sa connaissance semblait inépuisable. Elle pouvait vous entretenir pendant des jours seulement en vous exposant les parcs naturels finlandais, comment ils s'appelaient, les animaux et les plantes qu'il y avait, les régions où ils se trouvaient. Comme Noël approchait, Jeanne demanda à sa fille de lui acheter un livre sur la Finlande pour le lui donner.

Enveloppé dans du papier cadeau bleu avec des flocons de neige tombant, le *Guide pratique pour voyager en Finlande*, suivi d'un dictionnaire essentiel, fit oublier à Louise l'absence de sa nièce parmi les familles venues pour le repas de Noël. Elle passa la journée à adresser

des *Hyvää joulua*, Joyeux Noël, à toutes ces personnes ennuyées qui s'efforçaient de ne pas s'endormir.

Cependant, le livre ne fut pas le seul cadeau que Louise reçut. Enfouie sous la porte de sa chambre, une feuille pliée gisait sur le carrelage. Elle poussa le commutateur et s'aperçut de la lettre, la prit. Elle sentait le jasmin. Une feuille jaunie par le temps qu'elle avait passé dans un tiroir que personne n'ouvrait souvent. Une main tremblante y avait déposé quelques mots griffonnés ; l'écriture paraissait avoir hâte de s'envoler. Les lignes, à droite, tournaient vers le haut comme si elles eussent eu honte du message qu'elles portaient. Louise lisait bouche bée une confession qui lui rappela l'école. À huit ans, un compagnon à elle lui avait glissé dans la poche un petit mot : *J'aimerais qu'on se promène ensemble main dans la main, veux-tu bien ? Coche ta réponse : oui ou non.* C'était Vincent à présent qui lui vouait son amour. D'abord, elle eut de la peine à choisir parmi les visages des hommes qu'elle connaissait chez Tolard celui qui appartenait à Vincent. Qui était-ce ? Puis elle se souvint d'une barbe hérissée blanche qui gardait des taches rouges, deux bras musclés qui avaient beaucoup travaillé, des yeux comme des fentes entr'ouvertes. Voilà le Vincent qui avançait tous les après-midis du perron au salon commun bavardant avec un autre homme, plus costaud que lui, toujours bien rasé.

Il était sept heures pile et Louise n'avait pas envie de dîner ; elle se sentait pleine, avait trop mangé. Vincent lui donnait rendez-vous dans deux heures, il fallait faire quelque chose pour qu'elle fût présentable. Le miroir reflétait une image brouillée, peut-être la vue de Louise s'emplissait de larmes subtiles qu'elle-même ne réussissait pas à maîtriser. « L'âge avance et je deviens enfant » pensa-t-elle.

Le lendemain Jeanne attendit son amie prenant son petit déjeuner, dans la tasse le lait refroidissait lentement et Louise était en retard. Puis elle apparut au seuil de la salle à manger, un sourire au coin des lèvres.

– Madame se fait attendre, lui lança Jeanne d'un ton vexé, y a plus de pains au chocolat malheureusement.

– Pas de souci, je vais prendre tout simplement un thé.

– T'étais où hier soir ? Mme Grenil a entendu quelqu'un parler dans la bibliothèque. On commence les recherches ?

– Tu lis trop de polars. C'était moi.

– Toi ? À quoi faire ?

– Oh, tu n'y croiras jamais.

– Raconte, vite !

– Tu sais, c'est un secret.

– Oui, c'est ça, un secret de Polichinelle.

Louise commença son conte en partant de loin, comme le faisait sa grand-mère, mais elle ne possédait pas la même maîtrise de langage.

– On n'est pas en Orient, trancha court Jeanne, je ne veux pas écouter les Mille et une nuits comme toujours. Allez, toi, Vincent, la bibliothèque, qu'est-ce que cette histoire ?

– Ah Jeanne, si tu avais été finlandaise, tu aurais eu le goût ancestral du conte. J'aurais dû parsemer mes paroles de fées et sorcières.

– Toi, tu me caches quelque chose. Pourquoi tourner en rond sans arriver au nœud ?

– Bon, disons que j'ai un nouvel ami.

– Je comprends...

Le printemps pour Louise éclata en avance. La neige dehors n'empêchait pas aux boutons de son âme retrouvée de s'ouvrir à la vie, une dernière fois peut-être. Elle marchait et à son passage il semblait d'entendre la chaleur du soleil se répandre. Chez Tolard tout le monde s'aperçut du changement ; les femmes en étaient jalouses, les infirmières continuaient leur travail se lançant des clins d'œil. Louise ressentait quelque chose de nouveau lui couler dans les veines, c'était une joie inédite qui rappelait le bonheur d'antan, mais qui avait une saveur pâteuse. Un sentiment qui restait accroché à la moelle.

*

Louise s'en alla en juin. Sans déranger, elle se coucha un soir pour ne plus se réveiller, en sourdine. Jeanne eut la permission de se rendre aux funérailles accompagnée d'une infirmière. Au retour, elle voulut voir la chambre de son amie, avant qu'on la débarrasse. Ses affaires étaient là, des boîtes en carton les attendaient. Sur la table de chevet il y avait encore des magazines, le guide sur la Finlande et un cahier. Jeanne l'ouvrit et le feuilleta un peu.

Louise P.

Je vais apprendre le finnois !!!

*Hyvää päivää, nimeni on Louise
olen ulkomalainen ja tässä on ystäväni Jeanne...*

*Bonjour je m'appelle Louise
je suis étrangère et celle-ci est mon amie Jeanne...*

Graziella Capraro

Le Château de la Belle au Bois Dormant

Lorsque vous étiez enfant, votre mamie (pour moi il s'agissait de nonna, car je viens d'un pays magique) vous racontait l'histoire de la Belle au Bois Dormant et je suis persuadée que vous lui avez réclamé cette histoire soir après soir d'innombrables fois. Vous ne vous lassiez pas d'entendre ce conte car il vous faisait rêver et vous vous identifiez à cette magnifique princesse endormie. Elle était belle, avec ses beaux cheveux blonds posés autour de son visage, ses habits brodés d'or, son visage serein et tranquille. Vous demandiez à votre mamie où se trouvait le château de la Belle au Bois Dormant et la réponse était toujours la même : il existe uniquement dans les livres, mais pas dans la réalité. Elle souhaitait être en harmonie avec la réalité, ne pas vous mentir. Votre sourire ayant disparu et la tristesse s'étant affichée dans vos yeux, lorsqu'elle voyait que votre visage était tout chiffonné, elle ajoutait un soupçon de rêve à votre imagination. Elle situait le château dans un pays verdoyant, blotti au pied de hautes montagnes aux cimes enneigées, où l'herbe est toujours verte, où les ruisseaux chantent en cascasant de rocher en rocher, un endroit baigné de soleil et de ciel bleu. Les personnes qui habitent dans ces contrées sont généreuses de cœur et d'esprit, toujours prêtes à s'entraider. Pour elles, la vie se déroule au fil des saisons, belle en été pour s'occuper des travaux des champs, plus froide, l'hiver lorsque la neige recouvre la nature de son blanc manteau. Alors, se sont les veillées au coin du feu, animées et joyeuses car il y avait toujours quelqu'un pour entamer une chanson de notre terroir et toute l'assistance reprenait en cœur ces airs qui ont bercés leur enfance. Grâce à l'imagination, à la bonté d'âme de votre mamie ou pour moi de nonna, vous étiez persuadées qu'il y avait un château quelque part sur cette Terre. Vous partiez en rêve grâce à l'imagination fertile de votre mamie. S'il y avait une princesse, il y avait aussi un château, le livre ne pouvait pas se tromper.

Puis les années ont passé et le livre a rejoint ses autres frères, les livres sur les rayonnages de votre bibliothèque. La Belle au Bois Dormant s'est endormie dans un tiroir de votre cerveau, mais les rêves qu'elle avait fait naître, eux étaient toujours en promenade dans votre tête, dans votre imagination, dans votre création, plus ou moins présents au fil des années et des péripéties de la vie. Puis un beau jour, alors que vous étiez déjà grande, vous vous êtes trouvée face à face avec le château de la Belle au Bois Dormant. Sidérée, étonnée, vous êtes restée des heures à contempler ce que vous aviez rêvé de connaître pendant les années de votre enfance. Il était là devant vous, pareil à celui de votre livre d'images et à quelques kilomètres de votre lieu de résidence, de votre lieu de naissance. Vous n'avez pas osé vous approcher, le toucher, de peur qu'il disparaisse, car vous pensiez que c'était un mirage créé par votre cerveau, et surtout votre cœur battait la chamade. Vous avez attendu quelques jours puis vous êtes revenue voir s'il était toujours là ou si c'était un mirage. Il était toujours là. Petit à petit, au fur et à mesure de vos visites, vous vous êtes rapprochée, vous l'avez touché, vous l'avez photographié. Puis un beau jour, vous êtes rentrée dans le château et là, vous avez fait une découverte incroyable. Vous avez trouvé, cachés dans une niche, bien au sec, l'histoire du château de la belle au bois dormant.

Je vais pouvoir vous raconter cette histoire telle qu'elle a été écrite par le petit-fils du beau prince et de la jolie princesse endormie.

« Il y a très très longtemps, vivaient dans notre belle région d'Italie, un prince et sa fille, une très jolie princesse. Sa fille était un être doux, gentil qui parlait aux animaux, les soignait lorsqu'un oiseau tombait du nid ou qu'un lièvre se faisait prendre au collet. Tout le monde l'aimait, elle faisait le bonheur et le ravissement de son père. Le personnel du château était à ses petits soins et chacun s'ingéniait à lui faire plaisir. Elle ne demandait jamais rien, elle se contentait de ce que la vie lui offrait : l'amour de son père, la gentillesse et l'amitié de ses amies, le bonheur de voir s'ouvrir une rose, une musique jouée au clavecin par elle-même ou par son professeur de chant. Vous n'êtes pas sans savoir que si vous êtes jeune, jolie, intelligente, vous allez susciter la jalousie des autres et la naissance de la méchanceté. Par une

belle matinée de printemps, une jeune fille s'approche d'elle et lui dit qu'elle était sa nouvelle dame de compagnie, choisie par son père pour remplacer Mélanie qui avait dû s'absenter, sa mère était malade. Sans se méfier, elle accepta sa présence et elles continuèrent leur promenade à travers le parc, tout en devisant allègrement. Notre jolie princesse l'initiait et lui faisait découvrir les arbres, les oiseaux qu'elles rencontraient le long des allées. À un moment donné la servante posa sa main sur le poignet de la jolie princesse. Elle ressentit un léger picotement, mais n'y prêta pas attention. Quelques instants plus tard, elle était allongée dans l'herbe, seule, et la servante ou dame de compagnie avait disparu. Lorsque le prince revint quelques heures plus tard, il appela sa fille, car il trouva étrange de ne pas la trouver dans le parc, ou dans le château, comme à son habitude. Seul le silence lui répondit. Affolé, il appela ses domestiques qui lui dirent qu'elle était sortie se promener, le matin, avec sa nouvelle dame de compagnie, mais que depuis ils ne l'avaient pas revue. Il courut au fond du jardin comme un fou en l'appelant de toutes ses forces. Il comprit immédiatement qu'il se passait quelque chose d'anormal, car il n'avait pas embauché de nouvelle personne. De plus le domaine est très vaste, et sa fille pouvait se trouver n'importe où, si elle était encore en vie. Il demanda l'aide de ses serviteurs qui se lancèrent à sa recherche. Le soleil était en train de décliner lorsque le prince trouva finalement sa chère enfant. Elle était allongée dans l'herbe, endormie et une goutte de sang perlait à son poignet. Le prince était fou de douleur et de rage. Quelqu'un avait osé toucher à son enfant chérie. Il la souleva de terre délicatement et l'emporta vers le château, suivi de tous ses serviteurs, silencieux. Ils étaient malheureux car ils adoraient leur « petite princesse » et ne comprenaient pas la méchanceté, la cruauté. Comment peut-on faire du mal à une personne aussi généreuse ? En arrivant au château, le prince déposa sa fille sur une méridienne bleue et envoya chercher le médecin du village qui était aussi son ami. Celui-ci arriva immédiatement, et après avoir ausculté la jeune fille, il fit part de son impuissance, ne comprenant pas ce qui avait pu se passer. Il émit l'hypothèse d'un puissant somnifère, d'un sort jeté par une sorcière, mais rien qui pouvait se rattacher à un problème médical de sa compétence. Le prince, atterré, pouvait seulement espérer le réveil rapide de sa fille.

Il fit installer un grand lit recouvert d'une courtepointhe bleue, décorée de broderie arachnéenne. Des journées plus tard, elle était toujours endormie, paisible et sereine. Il déposa des fleurs, hortensias, camélias, roses blanches dans tout le château et dans la chambre. Une douce musique de Vivaldi flottait dans l'air à longueur de journée. Même si la princesse dormait, le prince composa un décor vivant, animé, parfumé tout autour de sa fille chérie. Il passait de longues heures à son chevet, de jour comme de nuit, espérant qu'elle ouvrirait les yeux. Mais elle continuait à dormir et tout l'amour de son père ne pouvait rien pour la ramener vers lui. Il fit construire un palais digne de sa fille avec tourelles, petits balcons, grandes fenêtres où le soleil pouvait rentrer, ou l'air circulait librement. Les oiseaux rentraient par une fenêtre, pendant les belles journées de printemps et d'été, puis ressortaient au gré de leur fantaisie. C'étaient souvent des hirondelles ou des rouges-queues qui traversaient cet espace silencieux. Lorsque sa fille se réveillerait, le prince voulait qu'elle retrouve le monde tel qu'elle l'avait laissé, un beau jour de printemps. Le Prince passait une grande partie de ses journées à son chevet, lui lisant des contes, lui racontant des histoires, lui donnant les dernières informations au sujet des gens qu'elle connaissait et de la marche du château. Le reste du temps, il continuait à gérer son domaine car il n'avait pas le choix. Pendant ses absences, sa demoiselle de compagnie venait à son chevet et souvent elle lui lisait des contes qu'elle aimait mais aussi d'autres qui voyaient le jour, tout au long des mois. Les mois passaient, les saisons défilaient sans apporter aucune amélioration. Notre jolie princesse continuait à dormir et son père à se désespérer, se sentant impuissant car il ne pouvait rien faire pour ramener sa fille parmi nous. Il fit appel à tous les médecins de la région, de France, d'Europe. Un jour, il rencontra un apothicaire qui venait d'Afrique, mais lui non plus ne put rien faire. Toutes les médecines, toutes les pratiques, tous les savants du monde ne purent rien faire pour réveiller cette belle endormie. Ils s'avouèrent tous impuissants et exprimèrent leur immense désespoir au prince. Pendant une de ses tournées à travers le royaume, il vit s'approcher une vieille dame, un peu sorcière, comme elle peut l'être en Italie, une gentille sorcière, une Befana. Il ne l'avait jamais vue et fut fort étonné lorsqu'elle s'adressa à lui : « Mon bon prince, permets-moi de t'aider. Ta fille a

été victime d'un sortilège et aucun médecin ne pourra la guérir car le remède n'existe que dans un acte d'amour désintéressé. Je te propose d'afficher à travers le pays la proposition que je vais te faire, si tu veux bien l'entendre ».

Le prince était fort surpris de la liberté prise par cette dame, mais il était prêt à tout pour redonner vie à sa fille.

« Je t'écoute, car si tu dis vrai, je t'en serai éternellement reconnaissant ».

« Fais afficher, dans tout le pays la proposition suivante : *Jeune fille endormie à cause d'un geste sacrilège. Le jeune homme qui saura réveiller ma fille obtiendra sa main et pourra vivre heureux à ses côtés. Je vous propose de lui rendre visite dans notre château et de lui offrir le présent de votre choix.* »

« Sachez que lorsque le présent et le jeune prince seront en harmonie, votre fille chérie ouvrira les yeux et tombera amoureuse de celui qui saura la réveiller de ce trop long sommeil. Soyez rassuré, tout se passera ainsi. Vous n'avez aucun souci à vous faire concernant sa moralité »

Sur ces bonnes paroles, la vieille dame disparut et notre prince resta éberlué au milieu de la place. Il aurait voulu la remercier, savoir qui elle était, mais elle s'était évaporée.

Le prince était surpris, un brin sceptique, mais comme il voulait tout mettre en œuvre pour ramener sa fille parmi nous, il appliqua ce que lui avait dit la vieille dame. Il décida de placarder sur tous les murs du pays, et au-delà des frontières, sa demande. De tous les coins du royaume, et d'ailleurs, arrivèrent de beaux jeunes gens, des moins beaux, des estropiés, des plus vieux, des honnêtes et d'autres attirés par cette manne céleste. Ainsi est fait le monde, du bon et du moins bon ! Le prince se désespérait car les cadeaux s'amoncelaient. Il fallait les donner à des œuvres caritatives. Les visiteurs se présentaient, demandaient à rencontrer la jeune princesse, ils s'approchaient du lit, certains mettaient un genou à terre, se recueillaient, lui parlaient,

rivalisaient de cadeaux. Rien n'y faisait, personne n'était capable de réveiller cette jolie princesse endormie. Ils pensaient que si le présent était somptueux, il était susceptible d'influer le cours des choses. Ils repartaient tous la mine triste, déçus, vers leur ville, village ou pays. Vous savez que lorsque vous offrez un cadeau, ce n'est pas la valeur pécuniaire qui entre en compte, ce n'est pas l'élément important. Ce qui est primordial, c'est la réflexion longtemps mûrie, c'est le temps que vous avez mis à le choisir en pensant à la personne à qui vous allez l'offrir, car il va faire naître un sourire, votre démarche était avant tout de faire plaisir. Ce qui est aussi important c'est la façon d'apporter et de présenter ce cadeau. Il symbolise en premier lieu, l'amitié, l'amour, le respect que vous ressentez pour la personne qui se trouve devant vous. Tout présent véhicule un message à l'instar des fleurs qui possèdent leur propre langage : d'amour, d'amitié, de respect, de fidélité, de sincérité, etc.

Si tous les prétendants échouèrent dans leur démarche c'est parce qu'ils avaient oublié un élément essentiel : la générosité de l'âme. Les offrandes, comme celle des Rois Mages il y a deux mille ans, avaient une valeur inestimable, les postulants étaient sincères dans leur démarche de réveiller cette jolie demoiselle mais il manquait cette étincelle d'amour, d'abnégation de soi qui attire l'autre et montre de façon désintéressée tout l'élan qui vous porte vers l'autre d'un amour pur et lumineux.

Un beau jour de printemps ensoleillé, arriva un fier jeune homme, aux yeux verts, aux cheveux bruns-roux. Il était seul, sans escorte, un peu intimidé, un peu égaré dans ce monde inconnu. D'après ses vêtements et son maintien, on pouvait constater qu'il venait d'un milieu aisé. Son grand-père, le comte Joseph Dal Farra Dal Ponte possédait le château situé dans la ville du même nom, mais suite à un revers de fortune, de mauvaises récoltes et d'une guerre qui avait ravagé le pays, un beau jour son château passa aux mains d'un propriétaire terrien, plus chanceux que lui, qui par bonté d'âme lui accorda l'honneur et l'avantage de résider dans le pavillon de chasse, maison fort agréable mais sans comparaison aucune avec le château. C'était un homme un peu rêveur, un peu poète, d'une grande

générosité et il vivait comme vivaient les nobles à cette époque, sans trop se soucier du côté matériel de la vie. Il aimait la belle vie, le luxe et les beaux meubles. Il offrait souvent des fêtes où toutes les têtes couronnées de la région se précipitaient car il était de bon ton de se montrer à la cour de ce gentilhomme. Les mets les plus rares ornaient sa table, le meilleur vin régalaient le palais et la musique les faisait danser sur des parquets comme des miroirs. Le bonheur flottait dans l'air et l'amour fleurissait au gré des rencontres. Je peux vous avouer qu'il y eut aussi des rencontres fortuites, car la galanterie était très en vogue en ce temps-là et la séduction entre hommes et femmes d'un usage courant. C'est un peu dommage qu'elle ait disparu de notre fonctionnement car elle apportait un brin de courtoisie dans les rapports humains. Cela devait être très flatteur d'être au centre de l'attention d'un galant, de recevoir ses hommages et ses compliments. Au Moyen-Âge, l'amour courtois était très en vogue, il fut mis en musique et en paroles par des poètes d'une grande valeur.

Le grand-père, son fils et toute la famille déménagèrent dans la maison qui leur était si généreusement offerte. Le sang bleu qui coulait dans les veines traverse les années, les bonnes manières restent immuables et sont transmises de génération en génération. C'est la raison pour laquelle notre jeune prince avait fière allure. Mais il était aussi angoissé car il n'avait aucune fortune à offrir à la jolie princesse et à son noble père, seulement son amour, sa générosité de cœur. Il prit son courage à deux mains et se dirigea vers le château. Il fit sonner la grosse cloche en bronze de l'entrée et son cœur battait à l'unisson. Rapidement une soubrette lui ouvrit la porte et lui adressa un gracieux sourire ainsi qu'un mot de bienvenue. Notre jeune prince se sentit un peu soulagé par cet accueil empreint de cordialité. Elle le conduisit dans une pièce confortablement meublée où le feu flambait dans la cheminée. Elle lui proposa de s'installer et quelques temps après, elle revint avec un plateau sur lequel fumait un bol de chocolat, accompagné de succulentes brioches odorantes. Un peu intimidé, mais la faim et la longue route l'incitèrent à savourer cette délicieuse collation. Il put aussi se reposer quelques instants. Peu de temps après, le prince vint le saluer et s'entretenir avec lui. Il lui expliqua que la soubrette finissait la toilette de la princesse et

qu'ensuite le prince se ferait un plaisir de l'accompagner auprès de sa fille. De par son attitude remplie de gentillesse, un œil extérieur pouvait deviner que ce jeune homme faisait bonne impression sur le prince. Mais il n'en laissa rien transparaître pour ne pas donner de fausses illusions à ce jeune homme. En fin de matinée, la soubrette revint pour signaler à son maître que la jeune princesse avait revêtu ses beaux habits. Le prince accompagna le jeune homme, encore plus intimidé, vers la chambre de la jeune princesse. Je peux vous confier qu'il l'aimait en secret depuis qu'il avait appris son existence. Il souhaitait la rencontrer et il était traumatisé par cette rencontre. Il était partagé entre les deux sentiments. Il voulait fuir et il avançait vers son destin, car au fond de son cœur il savait qu'une partie importante de sa vie se jouait en ce moment. Il grimpa les escaliers, le sourire aux lèvres, la peur au ventre. Arrivé au premier étage, le prince ouvrit la porte de la chambre et s'effaça, invitant le jeune prince à pénétrer dans la chambre. Elle était baignée de lumière venant de l'extérieur, une douce musique flottait dans l'air. Son œilregistra la douceur de l'air, les pores de sa peau se laissèrent caresser par la musique mais ses yeux étaient rivés sur la jolie princesse. Son cœur battait la chamade, il avait l'impression qu'il allait sauter hors de son corps. Il s'approcha lentement de la jolie princesse endormie. Il ne voulait pas faire de bruit, il ne voulait pas la traumatiser. Même si elle dormait profondément depuis longtemps, il avait des scrupules, des retenues, un profond respect pour cette belle endormie. Il avait un peu oublié qu'il était là pour la réveiller. Prenant son courage à deux mains, il s'agenouilla près du lit et prit sa délicate main entre les siennes.

« Bonjour jolie princesse. Je sais que tu dors depuis longtemps mais je voudrais te dire que je t'aime depuis le premier jour. Je n'ai que mon cœur à t'offrir et ma vie entière. Je te chérirai et je te respecterai. Je promets de t'aimer chaque jour que nous partagerons et de t'offrir des milliers de baisers. Je te fais cette promesse et je te promets que je bénirai chaque jour de notre vie ».

Lorsque le jeune prince s'était agenouillé et avait pris sa main, un léger tremblement avait agité ses paupières. En entendant ces mots d'amour prononcés avec une voix si douce et si profonde, notre jolie

princesse ouvrit les yeux petit à petit. Les paroles glissaient sur ses joues, et l'inondaient de bonheur.

« Je suis heureuse que tu sois venu, il y a très longtemps que je t'attendais. J'ai dormi longtemps, mais aujourd'hui c'est le plus beau jour de ma vie. »

Elle se redressa, se tourna vers le jeune prince et le regarda, étonnée et émue. Elle avait du mal à comprendre ce qui se passait et ce qu'elle faisait dans ce lit. Elle était encore dans le jardin. Le prince était lui aussi surpris d'avoir réussi l'exploit de la réveiller. Il appela le prince, son père. Celui-ci accourut et se mit à deux genoux en constatant que sa fille était réveillée et qu'elle leur parlait avec sa fraîcheur coutumière. Le jeune homme voulait se retirer mais le papa le prit par l'épaule, le ramena près du lit de sa fille et il unit leurs deux mains. Si tu le veux et si ma fille le désire aussi, j'honorerai ma promesse. Tu pourras épouser ma fille et vivre heureux dans cette demeure en notre compagnie. Le jeune homme tremblait d'émotion. La jolie princesse se leva, remercia son père et se dirigea vers le beau prince qu'elle prit affectueusement par le bras. Elle l'amena au jardin pour lui faire partager son amour de la nature mais aussi pour être seule en sa compagnie. Elle voulait le connaître, tout savoir de lui, vivre enfin.

Pour fêter le réveil de sa fille adorée, le prince, le soir même, fit donner un magnifique banquet en petit comité, réunissant toute la maisonnée et les gens alentour. Il était heureux de retrouver sa fille car il commençait à perdre espoir, il faut bien l'avouer. Il était pleinement satisfait car le jeune homme saurait rendre sa fille heureuse, le gendre idéal. Notre jeune prince, ébahi par le bonheur qui lui était échu, souriait et ne quittait pas sa jolie princesse. Il était encore plus intimidé car il se demandait s'il avait mérité tout ce bonheur. Toujours à se poser des questions et à se remettre en cause. Comme si lui n'avait droit à rien. Quant à notre jolie princesse, elle le regardait avec des yeux pleins de tendresse. Leurs cœurs savaient depuis toujours qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Sans se le dire leurs yeux s'étaient promis : amour, joie, fidélité. Quelques jours plus

tard, le prince convia les princes et les manants de la région et d'ailleurs pour célébrer les noces de sa fille chérie et du beau prince. Les tables étaient dressées dans le parc, tout autour du bassin. Sur l'estrade, un orchestre régalaït les oreilles et invitait les convives à rejoindre la piste de danse. Autour des tables, les conversations allaient bon train. Les plats se succédaient et chacun se délectait des mets fins et savoureux. Une place avait été réservée pour la dame qui lui avait été d'un grand secours mais elle ne se présenta pas à la fête et le prince était un peu triste car il aurait voulu la remercier. Elle a montré son abnégation et son extrême générosité. Notre jeune prince et sa dulcinée se mangeaient des yeux, perdus dans un Éden tout bleu. Le Prince allait de l'un à l'autre, veillant à la bonne marche de la réception et au bien-être de ses invités. Le repas se prolongea fort tard dans la nuit car chacun voulait savourer le moment présent, et surtout participer à cet instant magique car ils savaient, ils connaissaient la douleur du père pendant toutes ses années et aujourd'hui ils voulaient partager son bonheur. Le petit jour ramena les manants vers leur ferme car les bêtes n'attendaient pas. Les nobles regagnèrent leur château emportant le bonheur de leurs amis et aussi parfois parents car les familles nobles s'unissaient entre elles.

Nos deux tourtereaux s'installèrent dans le château aménagé par le Prince avec encore plus de faste et de confort qu'auparavant. Il les choyait, leur offrait mille choses pour leur faire plaisir, par générosité d'âme. Notre jeune prince acceptait ces cadeaux, ces marques d'affection avec humilité, avec au cœur un sentiment mitigé comme s'il pensait qu'il n'avait pas le droit de recevoir autant de présents, d'amour. Toujours ce sentiment, cette appréhension, venant du fond des âges. Sa charmante épouse l'entourait de tout son amour et le tranquillisait, lui disant qu'il était un être exceptionnel, qu'il était son rayon de soleil. Ils échangeaient des serments d'amour éternel.

La vie leur fut douce et généreuse. Les années passèrent, apportant leur manne de bonheur. L'amour fleurissait jour après jour. La famille s'agrandit apportant encore plus de bonheur à tous les trois. C'étaient des enfants espiègles, plein d'entrain, d'une beauté rare, à l'intelligence toujours en éveil. Tout les intéressait, les captivait,

un chevreuil broutant dans le pré, le vol des mésanges et des pinsons, le chant du coucou ou le martèlement du pic-vert, la sarabande des écureuils dans les arbres, la découverte au détour d'un chemin d'une orchis abeille, d'une hellébore ou d'une fritillaire. Levés tôt et couchés parfois tard, ils assistaient au lever et au coucher du soleil. Comme leur mère autrefois, ils partaient dans des courses folles à travers champs, à l'affut de quelques découvertes. Ils rentraient parfois crottés, mais les joues roses et les yeux brillants. Ils faisaient le bonheur de leurs parents et de grand-papa.

Les années passèrent, les oisillons s'envolèrent du nid mais ils revenaient souvent retrouver le bonheur de leur enfance. Puis les générations suivantes délaissèrent le château qui retourna à l'état semi-sauvage. Pas complètement, car si vous passez près du château un 25 avril, vous découvrirez un spectacle inouï, une grande fête a lieu chaque année. Des bougies brillent aux fenêtres, de la musique vole au-dessus de leur tête. Dans le jardin, les tables sont dressées pour un repas de fête, et tout autour sont assis damoiseaux et damoiselles habillés de leurs plus beaux atours (vêtements). Dans le jardin, se promenant main dans la main, vous rencontrerez peut-être, si vous savez être patients, notre jolie princesse toujours follement amoureuse de son beau prince. Je vous rassure, il n'a d'yeux que pour elle. Sur les pelouses, des couples se promènent bras dessus, bras dessous, le sourire aux lèvres. Le prince, le patriarche qui a toujours fière allure, va d'un groupe à un autre, échangeant un mot gentil avec tous. Les enfants du prince ainsi que les petits enfants sont aussi présents à la fête, heureux de se retrouver et de partager un moment convivial et chaleureux. L'ambiance est festive, et animée partout dans le parc qui a retrouvé son décor d'antan, les allées sont ratissées au cordeau, les rosiers taillés qui exhalent un suave parfum de rose. Le bonheur règne et les cœurs battent à l'unisson. Comment je le sais ? Tout simplement j'étais assise près de la fontaine et j'assistais à ce spectacle féérique, me délectant les yeux et le cœur. En partant, ils se sont tous donnés rendez-vous l'année prochaine au même endroit, à la même heure, pour une nouvelle fête.

Je peux vous assurer que je me glisserai discrètement dans le parc

et que j'irai m'asseoir sur la margelle de la fontaine pour me nourrir de ce merveilleux spectacle et participer de loin à leur bonheur.



AGENCE
UNIVERSITAIRE
DE LA FRANCOPHONIE

Indes

FONDATION
JAN MICHALSKI
POUR
L'ECRITURE
ET LA
LITTERATURE

ISBN 978-88-6719-106-2